23me Année — N° 23 — 1er Décembre 1916

JAN 4 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
J.-H. Rosny aîné. . . .	*L'Énigme de Givreuse* (1re partie).	453
Joseph Reinach	*Une Version allemande de la Marne*.	475
Émile Mâle.	*Études sur l'Art allemand : la Sculpture*. . . .	505
Charles de Rouvre. . .	*L'amoureuse Histoire d'Auguste Comte*. — II. .	525
Paul Adam.	*La Terre qui tonne*. — II.	573
Abel Hermant.	*Le Caravansérail* (fin).	599
Jacques-É. Blanche. . .	*Cahiers d'un Artiste*. — II.	639
Jules Destrée.	*Luigi Luzzatti*.	665

Copyright 1916, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

L'UNIVERSITÉ ET LA GUERRE,

par **R. Thamin.**

Parmi les groupes professionnels qui, depuis le début de la guerre, ont donné tant de preuves de dévouement à la cause commune, l'Université de France est au premier rang. Sur le front, élèves de l'Ecole normale, professeurs, instituteurs, au feu dès le premier jour, ont rivalisé d'héroïsme ; dans les pays envahis ou bombardés par l'ennemi, les membres de l'enseignement ont fait preuve du plus beau courage civique ; à l'arrière, enfin, d'autres maîtres consacrent leurs forces aux œuvres de guerre, aident la population à vivre et la soutiennent moralement. Dans son émouvant volume, dédié à la mémoire de son fils, tué à l'ennemi, M. Thamin, l'éminent recteur de l'Académie de Bordeaux, retrace ces nobles exemples, nouveaux titres de l'Université à la reconnaissance et au respect de la France entière.

SAGES ET POÈTES D'ASIE,

par **Paul-Louis Couchoud.**

M. Couchoud nous donne d'abord, sous le titre *Atmosphère japonaise*, une étude fine et nuancée de l'âme nipponne. Puis il caractérise avec une précision et une délicatesse d'analyse remarquables la poésie du Japon, telle qu'elle apparaît dans les épigrammes lyriques ou *haïkaï*. Ces compositions spontanées sont des merveilles de sincérité et de pittoresque, comparables souvent à celles de l'anthologie grecque, par leur grâce et leur saveur, quoique d'un procédé fort différent, car l'imagination japonaise n'est jamais constructive comme celle des Grecs, mais s'applique au contraire à dissocier une image et à la présenter seule, en plein relief. Les traductions de M. Couchoud sont vives et frappantes. Le tableau qu'il trace du Japon pendant la grande guerre de Mandchourie et les belles pages sur Confucius achèvent de faire de son livre un des ouvrages les plus suggestifs et des plus captivants qu'on ait donnés en ces derniers temps sur l'Asie.

Dans son prochain numéro LA REVUE DE PARIS *publiera :*

LES RÉSURRECTIONS

Poèmes

PAR LA COMTESSE DE NOAILLES

LES DÉCORATEURS,

par **Achille Ségard.**

Ce sont des études détaillées sur des peintres particulièrement importants, avec notes biographiques, tables chronologiques des peintures décoratives et liste des tableaux conservés dans les musées. Les œuvres sont étudiées à grands traits, au point de vue le plus général, et cependant avec un soin méticuleux. M. Achille Ségard s'est attaché à faire connaître les tendances particulières à chaque peintre, son caractère et même sa technique. Il les a choisis volontairement aussi différents que possible, afin de permettre au lecteur d'embrasser d'un coup d'œil une portion importante de l'art contemporain. L'illustration est abondante et gravée avec soin.

UN ANGLAIS DANS L'ARMÉE RUSSE,

par **John Morse.**

Les aventures de M. John Morse ne sont pas banales. Parti pour faire un voyage d'agrément, ce paisible négociant est surpris en Allemagne par la déclaration de guerre ; il passe la frontière russe, déjà franchie par les Allemands, assiste aux premières atrocités qu'ils commettent à Kalish, puis réussit à s'engager dans l'armée russe, où il vit pendant dix mois, d'abord dans une batterie de campagne, puis dans des corps d'infanterie dont il partage les aventures diverses. Riche en anecdotes, en traits pittoresques sur les combats, en détails concrets sur le soldat russe, son livre est une image vivante et vraie de la guerre sur le front oriental.

L'ÉNIGME DE GIVREUSE

I

Dans la première semaine de septembre 1914, vers le soir, quatre brancardiers traversaient la lande du Loup Rouge. Le crépuscule venait formidable et terrifique. L'enfer était dans le ciel et sur la terre. Une fournaise de soufre et de sang s'ouvrait dans la nuée; la foudre des hommes, grondant au delà des collines, ébranlait les arbres dans leurs racines et les rocs dans leurs profondeurs.

Les brancardiers revenaient de l'ambulance et retournaient vers la tuerie ; l'un d'eux murmura en s'essuyant le front :

— On les tient...

— Nous avons encore avancé, — répliqua son compagnon.

Il y avait de l'horreur sur la lande. Le sang formait des mares ou se coagulait parmi les herbes. Des cadavres s'allongeaient paisibles et sinistres...

Subitement, une main s'éleva sous une cépée, on discerna une faible plainte :

— Un qu'on n'a pas vu ! — fit celui qui avait parlé le dernier.

Il s'approcha de la trochée : un soldat regardait autour de lui, dans un songe. C'était un homme de grande stature, dont les météores avaient à peine patiné le visage. Sa chevelure rappelait la couleur des avoines mûres et sa moustache celle

de la paille d'épeautre; il avait des yeux vastes, couleur de jade, des joues de jeune fille, un front coupé perpendiculairement aux tempes, et très haut. Le sang noir séchait sur son crâne.

— Va bien ! — dit le brancardier... — On est là.

L'homme ne répondit point. Une brume flottait sur ses prunelles ; il parut près de s'endormir.

— Pas bon signe, — reprit le brancardier... — Hé ! Charlet... on l'amène?

Mais Charlet, attiré par quelque indice, s'avançait vers un haut bouquet de fougères.

— Un autre ! — grommela-t-il.

Il apercevait à la fois l'homme découvert par son camarade, et un autre homme, dans l'intervalle des fougères. Le crépuscule commençait à peine, l'air était diaphane. Charlet regardait les deux blessés. Il remarqua :

— On dirait qu'ils se ressemblent?

Puis, avec étonnement :

— C'est même extraordinaire... Faut que ce soient des jumeaux ! viens donc, Henriquet !...

Un brancardier roux s'approcha alternativement des deux blessés et déclara avec conviction :

— Pas d'erreur !... Ce sont des jumeaux !...

Le second blessé reproduisait identiquement les traits de l'autre : lui aussi avait du sang coagulé dans les cheveux... Un rêve embrumait ses yeux couleur de jade, et l'on eût dit qu'il allait s'endormir.

— C'est rare ! — repartit Charlet.

— Ben ! et leurs plaques d'identité?... Attends voir : Givreuse... Édouard-Henri-Pierre... et l'autre?

— Je trouve rien. Sa plaque a été arrachée...

— Ça va bien ! On verra plus tard. Le temps presse... lambinons pas ! — fit Henriquet. — Ça m'a l'air qu'ils seront mieux en face.

Henriquet et Charlet chargèrent l'homme de la trochée sur leur brancard, tandis que les deux autres chargeaient l'homme de la fougère. Rien n'annonça que les blessés eussent conscience des événements.

La petite troupe sortit de la lande et longea le parc de

Grantaigle. On apercevait les deux tours du château, dont l'une était effondrée. Une chapelle dressait sa flèche fine devant un nuage de cuivre et d'aigue-marine. Des murs fumants croulaient, où pendillait une échauguette ; un long vol de corneilles fuyait au-dessus des hêtres bleus et des flammes escaladaient les décombres.

Un des brancardiers, qui avait des lettres, murmura :

— On se croirait au temps de Philippe-Auguste !

On dépassa le château ; l'ambulance — un hangar et des baraques — apparut au bout d'un herbage, à l'orée d'une bourgade. Des plaintes sourdaient, entrecoupées d'une clameur farouche, et des senteurs de chair pourrie s'évaporaient, mêlées d'odeurs moins précises.

Au seuil du premier abri, un infirmier barra la route :

— Complet !... La baraque en crève... Là-bas, tenez... La sixième doit encore avoir du disponible...

A la « sixième », un médecin gras se lavait les mains dans un cuveau. De grands fanons pendaient au bout des joues lasses :

— On veut notre mort ! — cria-t-il, en voyant surgir les nouveaux venus.

— C'est un cas ! — remarqua doucement Alexandre... — Des jumeaux, m'sieu le major...

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me f...?

— Tout de même... C'est rare qu'on voie les pareils sur un champ de bataille.

Le major tourna ses yeux bourrus et regarda distraitement d'abord, puis avec attention, les deux soldats.

— Ils se ressemblent comme deux obus de soixante-quinze ! — grommela-t-il... — Où avez-vous décroché ça?

— Dans la lande... près du château de Grantaigle.

— Connais pas...

— A trente pas l'un de l'autre....

Le major se pencha alternativement sur les deux hommes :

— Il y a pourtant une différence... Le visage de l'un semble un peu... très peu... plus allongé que celui de l'autre.

— Croyez-vous? — fit Charlet.

Une femme s'était approchée, longue et fine, dans sa livrée blanche, comme une oréade. Elle considérait les deux blessés

avec un effarement qui, peu à peu, devenait farouche. Et, d'une voix de rêve :

— On dirait qu'ils ont *la même blessure* à la tête...

Le médecin écarta tant bien que mal les cheveux roidis par le sang noir, et devint pensif :

— C'est fantastique ! On croirait que deux éclats d'obus identiques ont frappé aux mêmes places.

Il y eut une pause. Le major semblait mécontent. Les brancardiers s'entre-regardaient vaguement, et la femme, d'un geste machinal, joignait les mains :

— Non, ça n'est pas naturel ! — soupira enfin le brancardier Alexandre.

— Tout est naturel ! — fit le médecin avec impatience... — Allons ! il faut les loger...

Il n'y avait que deux lits disponibles, l'un près de l'entrée et l'autre tout au fond de la baraque. On déshabilla les blessés, sans que ni l'un ni l'autre sortissent de leur demi-léthargie.

— Il est aussi blessé au tibia, — remarqua la femme à l'allure d'oréade.

Elle se tenait devant celui qu'on avait installé près de la porte ; elle lui lava doucement le visage.

Au fond du hall, le major Herbelle examinait le second blessé. La fracture du crâne était une blessure assez sérieuse. Une balle avait traversé le tibia, à sept ou huit centimètres du genou...

— Cette torpeur, — soliloqua Herbelle, — ne semble pas consécutive aux blessures... Il est vrai que l'explosion... La guerre sera féconde en désordres nerveux...

Il donna des ordres pour le pansement et s'achemina vers l'autre...

— Rien que la fracture du crâne? — demanda-t-il.

— Le tibia gauche a été traversé par une balle, — répondit un aide-major...

— Le tibia gauche ! — cria Herbelle avec consternation.

— Oui, à six ou sept centimètres du genou.

— C'est impossible !

— Pourquoi? — fit involontairement le jeune homme.

— Parce que l'autre aussi a le tibia traversé par une balle... et...

Les yeux du major exprimaient une sorte d'horreur sacrée. Penché sur le soldat, il grognait :

— C'est *la même* blessure... *la même*...

— Comme pour le crâne ! — soupira l'infirmière.

L'homme et la femme n'osaient pas se regarder. Le prodige planait. Il révoltait Herbelle ; il courbait la haute taille de l'infirmière :

— Nous rêvons ! — chuchota le médecin, et sa bouche marqua la révolte.

— Nous sommes dans une réalité supérieure ! — affirma la femme...

— S'ils s'éveillaient seulement, — dit naïvement le major, — on pourrait savoir...

— Leurs livrets !

— Parbleu !

Trois minutes plus tard, Herbelle tenait deux livrets qui ressemblaient à tous les livrets militaires, et qui, toutefois, remplirent d'une sorte d'épouvante les cœurs de la femme et des deux hommes : *ils étaient absolument identiques*.

Chacun d'eux se rapportait à Édouard-Henri-Pierre de Givreuse, né à Avranches, le 17 mars 1889. Chacun d'eux notait une taille de 1 m. 74, et signalait le *n*e compagnie, du *n*e régiment d'infanterie...

— C'est le même livret ! — conclut Herbelle.

— Mais *aucune* autorité n'aurait consenti à délivrer deux livrets identiques à des individus différents ! — remarqua le jeune homme.

— A moins que cette autorité n'ait été trompée ! — riposta le major d'une voix où perçait je ne sais quelle amertume...

Il feuilletait fiévreusement, cherchant quelque différence, et il n'en trouvait point. Au rebours, une petite tache d'encre se retrouva pareille, dans les deux documents.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire? — gémit Herbelle en saisissant ses tempes à pleins poings... — De quelle mystification surnaturelle sommes-nous donc victimes?

— Vous admettez donc le surnaturel? — fit l'infirmière.

— Eh ! non... je n'admets rien... je ne sais rien... je dois être hypnotisé...

Le jeune homme scrutait à son tour les livrets :

— Le papier est bien *fatigué*, — murmura-t-il... — Ces feuillets tiennent à peine...

— Ah ! — exclama le major... — l'un paraît-il plus vieux que l'autre?

— Ma foi, non. Ils sont également fragiles !

— Si au moins, c'étaient des faux ! Cela me soulagerait...

L'infirmière demanda :

— N'y a t-il pas ici des hommes du même régiment?

— Pas dans cette baraque... mais sûrement à côté...

En ce moment le blessé rouvrit les yeux. Il jeta un regard obscur sur ceux qui se tenaient auprès de sa couche. Puis, il fit entendre la plainte de tous les supplices :

— J'ai soif !

L'infirmière lui souleva la tête et le fit boire.

Il but goûlument d'abord, puis avec une lenteur lasse.

Peu à peu, son regard s'éclairait ; il demanda :

— Je suis blessé?

Le major et l'infirmière dardaient sur lui des prunelles éperdues.

— Vous êtes blessé, oui.

— Ah !

Il parut songeur. Par intervalles, sa lèvre s'agitait. Et il avait un léger tressaillement des paupières. Enfin, il chuchota :

— Je me souviens... je suis tombé dans la forêt...

— Dans la lande ! — rectifia le médecin.

— La lande?... Non... Dans la forêt... près de la lisière. Nous battions en retraite. Un éclat d'obus m'a atteint à la tête... mais j'ai continué à marcher... je crois que je me traînais... et puis...

Une grande ride s'approfondit entre les sourcils :

— Puis, voyons... où suis-je arrivé?... Je ne sais plus...

Sa voix faiblissait ; les yeux redevenaient brumeux.

— Vous vous appelez Pierre de Givreuse, — fit hâtivement le médecin... — vous êtes né à Avranches, en 1889?

— C'est vrai... je m'appelle Pierre de Givreuse.

A l'autre extrémité de la baraque, l'aide-major faisait des signes.

— Vous avez un frère?

Le visage pâle marqua le surprise :

— Un frère?... Moi?

— Oui, un frère qui vous ressemble.

— Je suis fils unique.

Il poussa un long soupir. Ses paupières vacillaient. Elles se fermèrent.

— C'est terrifiant ! — fit Herbelle, en passant la main sur sa tempe.

— Ce n'est pas terrifiant, — répliqua l'infirmière, en faisant le signe de la croix. — C'est une réalité supérieure...

Le major venait d'apercevoir les signes de l'aide. Il se dirigea rapidement vers le fond de la baraque. L'autre Givreuse avait encore les yeux ouverts, mais déjà couverts d'un brouillard.

— Vous vous appelez Pierre de Givreuse? — exclama Herbelle.

Cette question parut réveiller un peu le blessé. Il répondit :

— Oui... Pierre de Givreuse.

— Né à Avranches... en 1889.

— Oui...

— Vous avez un frère?

Le blessé parut faire un grand effort de pensée, il grommela d'une voix dormante :

— Je n'ai pas de frère... pas de frère !

Ses paupières étaient closes :

— Rappelez vos souvenirs ! — clama Herbelle.

Mais Givreuse ne répondit point.

Une heure plus tard, Herbelle amenait auprès du « premier » Givreuse, deux soldats du *n*e régiment, atteints de blessures légères.

— Connaissez-vous cet homme? — demanda-t-il.

— On ne connaît que ça dans ma compagnie ! — répondit un des hommes. — Un pote et un bon. Même qu'y se nomme Givreuse...

Le major se tourna vers l'autre soldat :

— Et vous?

— Y a pas d'erreur, m'sieu le major. C'est sûr et certain quoi qu'y soye pas de ma compagnie. Mais je le connais bien... je m'ai trouvé avec lui.

— Mais il y avait un autre Givreuse dans la même compagnie?

— Un autre? — exclama le premier fantassin. — Ben ! il était invisible, alors. Je ne l'ai jamais vu !

— Ni moi !

— Vous n'avez jamais entendu parler d'un second Givreuse, qui ressemblait à celui-ci?

— Non ! jamais.

Herbelle secoua mélancoliquement la tête, puis :

— Suivez-moi.

Il conduisit les hommes auprès du second Givreuse.

— Regardez !

Ils demeuraient béants :

— Ça me la coupe jusqu'aux cors aux pieds ! — grommela celui qui était de la même compagnie que Givreuse... C'est le même, quoi !... un besson...

— Un besson, — répéta l'autre.

Herbelle se taisait. Les deux soldats murmuraient par intervalles :

— Ah ! bien !...

Puis le premier déclara :

— C'est trop fort pour moi... mais peut-être bien qu'il est d'un autre régiment.

Herbelle les fit ramener à leur ambulance.

Quelque chose de redoutable venait de s'ajouter à l'univers, et le médecin demeura longtemps immobile, paralysé par le rêve, enveloppé d'une ombre étrange où passaient les lueurs de l'Abîme.

II

Ils étaient engourdis depuis soixante heures. On les avait transportés à Gavres, dans un hôpital où leur présence produisait une émotion étrange, qui, chez quelques femmes, confinait à l'épouvante.

Pour des raisons multiples, le major Formental ne les fit pas installer dans la même salle. Leur cas l'intéressait et le choquait. C'était un homme double. Dans le mystère magnifique et horrible de la vie, il voyait un aboutissement décisif : la mort sans lendemain ; et toutefois il avait un tréfonds religieux.

Au rebours, l'infirmière en chef, Louise de Bréhannes, avait une foi indiscutable, immuable et dénuée de mysticisme.

Le mardi matin, Louise de Bréhannes et Formental se trouvaient au chevet d'un des deux Givreuse. On l'avait nommé Givreuse I, pour le distinguer de l'autre, qui était devenu Givreuse II. Le soldat demeurait immobile, insensible aux êtres, aux voix et à la lumière. Son sommeil était profond ; il respirait régulièrement et sans effort. On voyait le rythme de sa poitrine.

— Température 37.1, — dit Louise de Bréhannes. — Pouls 75.

— Je ne comprends pas, — fit pensivement Formental. — Un engourdissement aussi anormal ne devrait pas être accompagné d'un état aussi normal...

— C'est simplement bon signe ! — affirma Louise de Bréhannes. — La vraie cure de repos...

Elle eut un sourire sévère. Cette grande femme, aux yeux minéraux, au nez en proue et aux lèvres brillantes, avait l'humeur tyrannique.

Deux jeunes infirmières se tenaient à courte distance. Elles étaient émues. L'une d'elles murmura :

— Les longs sommeils suivent souvent la réincarnation...

Celle-là s'appelait Diane Montmaure, une occultiste, en qui persistaient des lambeaux évangéliques.

Formental avait entendu. Il répondit :

— Si le rapport Herbelle est exact, et les pièces officielles tendent à le prouver... ce serait presque le contraire d'une réincarnation...

L'occultiste regarda le médecin. On ne savait pas exactement si elle était châtain clair ou blond foncé : les jeux de la lumière et de l'ombre faisaient prédominer alternativement l'une et l'autre nuances.

Formental eut un pâle sourire.

— Jusqu'à présent, l'aventure dépasse à la fois le surnaturel classique et le naturel classique.

— Qu'entendez-vous par surnaturel classique? — demanda rudement Louise.

— J'entends tous les faits religieux et tous les faits mystiques catalogués, madame.

Madame de Bréhannes se mit à rire silencieusement :

— Comment ! Les Ménechmes... Sosie... nous sommes dans le naturel et le surnaturel les plus classiques, au contraire.

— Je ne crois pas. N'oubliez pas que les deux hommes ne se connaissent pas, que les soldats du *n*e régiment n'ont jamais vu qu'un seul Givreuse, que cependant chacun des deux Givreuse déclare être né à Avranches, en 1889, que leurs livrets individuels sont identiques comme leurs personnes, et enfin qu'ils ont les mêmes... *absolument les mêmes blessures*...

Diane Montmaure suggéra timidement :

— L'un ne serait-il pas le *double* de l'autre?

— Le double est par définition une sorte d'ombre... Ici, nous avons deux corps de même espèce.

— Ils sont tous deux extrêmement légers... le poids d'un enfant ! — intervint l'autre jeune femme.

Cette remarque frappa Formental.

— Il faut les peser, — dit Louise de Bréhannes.

Formental donna des ordres. Les chariots qui transportaient les blessés dans la salle d'opérations vinrent prendre les deux Givreuse. On les pesa.

— Trente-sept kilos deux cents... Trente-sept kilos deux cent quinze grammes, — annonça un aide nommé Charles.

— C'est pratiquement le même poids... et c'est en effet une densité anormale... la moitié de la densité prévisible, — dit fiévreusement Formental. — Charles, mesurez-les...

Charles alla quérir un appareil horizontal, d'origine américaine, où l'on étendit successivement les deux blessés.

— Un peu moins d'un mètre soixante-quatorze, — articula Charles.

Formental vérifia avec soin :

— Oui, deux millimètres de moins environ. Voyons l'autre...

— Presque exactement un mètre soixante-quatorze, — reprit bientôt Charles. — Un rien de plus... un millimètre.

— Le livret marque un mètre soixante-quatorze... La moindre différence de position suffit à expliquer l'écart. Ils ont en définitive la même stature et le même poids... anormal. La logique du mystère, *la logique de l'absurde*, se confirme. Et ils continuent à dormir !

— C'est qu'ils n'ont pas encore quitté entièrement l'autre monde, — murmura Diane Montmaure.

Personne ne répondit. Même Louise de Bréhannes vivait dans une sorte de transe où la vie terrestre se perdait dans la vie astrale.

III

Vers le déclin du jour, Diane Montmaure s'était assise auprès du lit de Givreuse I. Une curiosité mystique la ramenait toujours là. Elle considérait avec ardeur le visage clair du blessé. Elle songeait aux ténèbres incommensurables qui enveloppent les astres et les êtres. Elle n'était plus étonnée. La vie la plus simple ne dépassait-elle pas infiniment la frêle imagination des hommes ?

Soudain, elle tressaillit jusqu'au fond des fibres : deux grands yeux couleur de jade la regardaient. Puis, une voix encore endormie bégaya :

— Je suis fils unique.

Elle demanda, éperdue :

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce qu'on me l'a demandé !

Les yeux fixèrent un moment le visage pâle de Diane, puis se détournèrent :

— Où est le major? On m'a changé de salle?...

Elle se pencha, elle répondit avec douceur :

— Vous n'êtes plus à l'ambulance...

— Alors, j'ai dormi?

— Vous avez dormi.

— Longtemps?

Elle hésita, mais il lui fut impossible de biaiser :

— Deux jours.

— Deux jours ! — fit-il, effaré. — C'est effrayant... Ah !

je sais... ce sont mes blessures... j'ai été atteint à la tête et... où donc?

— A la jambe.

— C'est juste... à la jambe. Est-ce dangereux?

— Oh ! pas du tout.

— Alors, je pourrai écrire?...

— Un peu plus tard.

— Un mot seulement... ma mère... et...

Il s'interrompit ; il épiait Diane :

— Vous êtes bien sûre? Pas dangereux?

— C'est l'opinion du docteur.

Il se tut. Sa face demeurait trouble, un peu roide et vaguement spectrale :

— Et ce long sommeil, c'est bizarre, — remarqua-t-il. — Pourquoi? Je devrais être reposé... et je suis las, si las et si faible !

— C'est naturel.

— Naturel? Peut-être... On dirait pourtant qu'il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire.

— Pourquoi? — fit-elle, avide.

— Je ne sais guère... c'est une impression. Tout semble si loin... si loin ! oh ! prodigieusement !

— Si loin... dans l'espace?

— Je ne sais pas. On dirait qu'il y a un intervalle sans bornes entre le moment où j'ai été blessé et maintenant...

Pendant une minute, tous deux demeurèrent plongés dans un rêve :

— Je voudrais boire ! — dit-il, enfin.

Elle lui donna à boire. Il but avidement et toutefois sans voracité, puis :

— Sommes-nous encore vainqueurs?

— Nous sommes vainqueurs.

Il eut un vague et lent sourire :

— J'ai cru que les temps étaient venus et que la France allait mourir. Qu'est-ce qui nous a sauvés? Quelle force est venue du fond des choses?... Ou du fond des hommes?

Sa voix était frêle, comme émiettée, assez grave pourtant et d'un timbre indéfinissable. Elle ressemblait au bruit de l'eau qui tombe très loin, dans un abîme.

Elle ne put s'empêcher de lui demander :

— Vous disiez que vous êtes fils unique.

— C'est exact. Je n'ai pas de frère.

— Ni de cousins... nés comme vous à Avranches?

— Je n'ai que des cousines... des fillettes : la plus âgée a treize ans... Pourquoi me demandez-vous cela?

Elle se troubla, ses tempes rosirent ; il ne s'en aperçut point :

— C'est ce que le major, là-bas, m'a demandé au moment où je me suis endormi... Et c'est bizarre... Qui ça peut-il intéresser?

— Si on avait trouvé sur le champ de bataille quelqu'un qui vous ressemble beaucoup?

— Et qu'on ne peut pas identifier?

— Peut-être...

En ce moment, le docteur Formental parut au seuil de la salle.

Dans la salle voisine, madame Louise de Bréhannes s'était arrêtée auprès du lit de l'autre Givreuse. Il venait de s'éveiller. Une infirmière rousse lui donnait à boire.

Quand il eut bu, le malade regarda les deux femmes avec inquiétude. Puis, il demanda :

— Ai-je dormi? Il me semble que l'on m'a changé de lit.

— Vous étiez à Viornes, — répondit Louise de Bréhannes, de sa belle voix d'airain... — On vous a transporté ici pendant votre sommeil.

— J'ai donc dormi longtemps?

— Deux jours et deux nuits...

— Deux jours, madame?

— Deux jours.

— C'est effrayant... Et pourquoi? Mes blessures sont-elles graves?

— Non ! Dans quinze jours, vous serez debout.

— Je voudrais avertir ma mère...

— Nous lui écrirons...

Comme *l'autre*, le blessé avait un visage trouble, roide et un peu spectral.

— Je suis encore bien fatigué, — dit-il. — Pourtant, ce long sommeil...

— Vous avez perdu du sang.

— Il n'y a pas d'autre cause?

— Non, puisque vos blessures ne sont pas dangereuses.

— Est-ce que, vraiment, il n'y a que mes blessures?... J'ai le sentiment d'une aventure prodigieuse...

— Ah ! — fit-elle.

Une curiosité différente, mais aussi avide que celle de Diane Montmaure lui fit demander :

— Quelle aventure?

— Mes souvenirs sont confus comme un brouillard... On dirait qu'il y a longtemps... très longtemps...

Madame de Bréhannes fixait sur lui ses yeux verts et durs.

— J'ai encore soif ! — dit-il.

Quand il eut bu, il demeura quelque temps rêveur, puis :

— Sommes-nous loin de la bataille?

— A plus de trois cents kilomètres.

— Les Allemands continuent à reculer?

— Oui.

— Quel miracle !

— C'est Dieu ! — affirma-t-elle.

Il ne répondit pas. Ses cils battirent. Une grande incertitude embrumait son regard.

Louise de Bréhannes ne put réprimer davantage sa curiosité :

— Vous avez un frère, je crois?

— On m'a déjà demandé cela... Non, je n'ai pas de frère.

— Ni aucun parent qui vous ressemble?

— Aucun... J'ai peu de famille.

Dans la salle voisine, Formental auscultait Givreuse. Il ne lui trouva pas de fièvre ; le pouls était faible ; la température normale :

— Un sang pur ! — grommela-t-il.

Mais la faiblesse du malade était évidente.

— Avez-vous faim?

— Un peu.

Formental était agité. Dans le déferlement des forces féroces, cette aventure prenait on ne sait quelle signification

formidable. C'était comme une réplique dédaigneuse du génie créateur qui tressaille dans les profondeurs des choses...

Il échangea un regard avec Diane Montmaure et, devinant qu'elle avait déjà questionné le soldat, il demanda seulement :

— Vous ne souffrez pas?

— A part une singulière impression de « fragilité » et une lassitude désagréable... non... je ne souffre pas !

Comme la jeune infirmière, le médecin fut frappé de cette voix plutôt légère que voilée, plutôt lointaine et discontinue qu'éteinte :

— C'est tout simple, — déclara-t-il... — Songez que vous n'avez rien mangé depuis soixante heures et que vous avez perdu du sang... Bientôt, il n'y paraîtra plus.

Il fit un signe discret à Diane. Elle le suivit. Dans le couloir, ils rencontrèrent Louise de Bréhannes et un jeune homme, un interne des Quinze-Vingts :

— *L'autre* aussi est réveillé?

Madame de Bréhannes fit un signe affirmatif.

— C'était fatal.

Ils entrèrent tous quatre dans le réduit du chef. C'était une petite chambre blanche et ennuyeuse. Des sièges tristes occupaient les encoignures. Elle était à l'abri des microbes et des rêves :

— Il est presque inutile de vous interroger, — dit le major, avec un sourire résigné ! — Ils ont confirmé tout ce qu'ils avaient dit *là-bas*.

Louise de Bréhannes et Diane Montmaure se regardèrent.

— Tout ! — fit enfin Louise.

Diane acquiesça d'un signe.

— Est-ce terrible, est-ce consolant? — murmura Formental, d'une voix creuse. — Je l'ignore. Me voici prêt à tous les mysticismes.

— La religion suffit ! — dit sèchement Louise.

— Je ne crois pas ! — soupira Diane... — Du moins aucune religion définie.

— Ni même aucune croyance, — intervint doucement le jeune interne.

Il était développé en hauteur, avec de longs bras dont il

semblait ne pas savoir se servir et qui étaient singulièrement adroits. Il ressemblait à Pierre Curie :

— Et pourquoi une croyance? — reprit-il.

— Que voulez-vous dire? — fit Louise avec rudesse...

— Excusez-moi, madame... — répondit-il en s'inclinant. — Je veux dire que les faits ont de tout temps confondu l'imagination. Quelle que soit, par exemple, l'extravagance d'un philosophe ou d'un conteur, est-ce que les plus humbles phénomènes ne la dépassent point? La nature ne cesse de nous démontrer qu'elle n'a aucun souci de logique... mais nous, chaque fois qu'elle abat un de nos systèmes, nous nous empressons d'en construire un autre. Pourquoi voulez-vous que le cas de ces hommes soit plus étonnant que la gravitation, que le magnétisme ou que la radio-activité? Ou même que la métamorphose d'une chenille en papillon?

— Plus étonnant? — répliqua Formental. — La question n'est pas là... Il est *en dehors*.

— Oui, *en dehors* ! — soupira Diane. — Il est dans un autre plan...

— Donc surnaturel ! — formula Louise.

— Si notre plan est seul naturel... Mais cela prouve-t-il quelque chose?

— Voyons, — fit doucement l'interne... — cela se passe pourtant bien parmi nous, avec la plus éclatante évidence et dans le domaine le plus accessible de nos sens... Nous n'avons pas besoin de microscope comme pour les bactéries. Nous n'avons pas besoin d'hypothèses comme pour les atomes. Ils sont là, bien visibles, en chair et en os !

— Mais beaucoup plus inexplicables que mille choses invisibles, — reprit Formental.

— Inexplicables présentement ! — insista le jeune homme.

— Allons donc ! — exclama le major, avec une nuance de colère... — Ils ne sont pas jumeaux... leurs livrets en font une seule et même personnalité... leurs blessures sont identiques... les soldats de leur régiment ne connaissent qu'un seul Givreuse.

— Leurs poids réunis font le poids d'un seul homme, — ajouta Diane avec véhémence.

— Et qui sait s'ils ne sont pas jumeaux tout de même! — dit l'aide-major. — Peut-être un des livrets est-il un duplicata et un

seul des deux hommes a-t-il servi dans le régiment. Un romancier arrangerait cette histoire : je vois déjà trois ou quatre manières... soit qu'ils se connaissent et ne veulent pas le dire, ou qu'ils l'aient oublié *à la suite du choc*... soit qu'ils ne se connaissent pas et que quelqu'un... ennemi ou ami mystérieux soit intervenu... soit que l'un des deux seulement connaisse l'autre... Notez qu'il n'est même pas nécessaire qu'ils soient jumeaux et alors on peut recourir à d'autres conjectures. Avec de l'imagination, tout cela peut se résoudre...

— Mais non l'identité des blessures...

— Ici, nous recourrions à un autre procédé d'explication. Ceux qui ont étudié le calcul des probabilités admettent comme possibles toutes les coïncidences. Depuis des trillions de trillions de millénaires que notre nébuleuse existe, pourquoi non seulement deux hommes, mais deux jumeaux, n'auraient-ils pas pu, *une fois*, être blessés de même sur un même champ de bataille. C'est indéfiniment improbable... Ce n'est pas impossible.

— Et les poids?

— Il y a des hommes qui pèsent peu proportionnellement à leur taille... ceux-ci pèseraient *très peu*, voilà tout...

— Tous deux?

— Tous deux. Leur ressemblance l'exige presque.

— C'est du plus mauvais paradoxe ! — déclara durement madame de Bréhannes.

— J'en conviens, madame. La vérité est sans doute tout autre. Mais le paradoxe donne une direction à la pensée.

Formental écoutait à peine. Toute parole lui semblait illusoire. Il était en proie aux faits ; ils l'entraînaient vers des réalités inconnues.

A la fin, on l'entendit dire :

— Il faudrait pouvoir les confronter !

— Ce n'est pas difficile ! — fit Louise.

— Ah ! vraiment?... Et l'effet moral?

— Je crois qu'ils le supporteraient à merveille.

— Moi aussi ! — fit timidement Diane.

— Vous êtes bien téméraires ! — grogna le docteur.

Il regarda, par la vitre, un tendre et modeste paysage qui descendait vers la rivière. Au loin, des peupliers très hauts,

très frêles, oscillaient sous un nuage couleur de schiste. Les herbes expiraient ; des fleurs épuisées se penchaient sur leurs pédoncules ; trois brebis pelées broutaient misérablement ; un vieil âne levait sa tête, pareille à un manchon rongé des mites...

— Je vous prie de ne plus les interroger sur leurs origines, — fit enfin Formental, — et surtout de ne les inquiéter par aucune insinuation. Leur état nerveux est bon, mais je les crois très faibles...

IV

La santé des Givreuse se rétablit avec une rapidité surprenante. Ils n'avaient plus de fièvre, leurs blessures évoluaient favorablement et ils montraient un appétit dévorant, que Formental leur permettait de satisfaire.

Cependant, ils demeuraient fort maigres. Leurs joues étaient caves, leurs mains semblaient presque transparentes, la finesse de leurs paupières avait quelque chose de bizarre : on aurait dit des pétales d'églantine.

— Ils n'engraissent pas ! — remarqua un matin l'interne... — Si on les pesait?

Formental y consentit. Charles amena sa balance américaine auprès du premier Givreuse.

— Quarante kilos cent dix grammes, — annonça-t-il... — C'est étonnant... J'aurais cru qu'il avait plutôt maigri.

Formental et Diane Montmaure se regardèrent. Ils étaient de l'avis de Charles :

— Alors, — balbutia le docteur... — sa *densité* se serait accrue?

— J'en suis sûre ! — répondit Diane.

Mais le blessé, après un instant de silence, demanda d'une voix émue :

— Quarante kilos !... Vous ne voulez pas dire que ce soit là mon poids?

— Quarante kilos cent dix ou onze, oui, c'est exactement ça... Pas d'erreur...

— Voyons ! — fit l'autre avec une nuance d'excitation... —

ce n'est pas possible. Je pesais, avant mon départ, soixante-seize kilogrammes.

Il y eut un long silence. La tête de Formental s'inclinait sur sa poitrine. Puis, il chuchota :

— C'est encore plus formidable !

Une scène presque identique se passa avec l'autre blessé. Lui aussi pesait maintenant une quarantaine de kilogrammes, et lui aussi prétendait en avoir pesé soixante-seize au moment de la mobilisation.

Formental résolut alors de risquer une confrontation que semblait permettre l'état des blessés, leur émotivité moyenne, et même plus faible que la moyenne.

En un sens, ils y étaient déjà préparés. L'un et l'autre savaient, par les propos de madame de Bréhannes et de Diane Montmaure qu'il avait une sorte de sosie. Des confidences graduelles achevèrent de les prédisposer à une scène singulière.

Elle eut lieu vers quatre heures de l'après-midi, heure que Formental jugeait la plus favorable. Les deux Givreuse attendaient l'entrevue avec impatience, mais cette impatience n'avait rien d'extrême : leur nervosité demeurait inférieure à la normale.

On les amena presque simultanément dans le cabinet du docteur.

Ils se regardèrent profondément. On voyait palpiter leurs poitrines. Leurs yeux, un peu las d'habitude, s'emplirent de flamme et de joie. Leur émotion se décelait inouïe : elle n'avait rien de déprimant ; elle ressemblait à de l'extase :

Spontanément leurs mains s'unirent :

— Vous vous connaissez donc? — demanda Louise de Bréhannes?

Ils répondirent ensemble :

— Nous ne nous sommes jamais vus... et pourtant !

— Lequel de vous deux est Édouard-Henri-Pierre de Givreuse, né à Avranches, en 1889? — demanda anxieusement le major.

Chacun des deux dit :

— C'est moi !

Alors, seulement, ils parurent étonnés.

— Il est sûr qu'un seul de vous deux est parti avec le n^e régiment, — dit Formental.

Comme ils acquiesçaient ensemble, Diane intervint :

— Où vous êtes-vous rendu d'abord? — demanda-t-elle au premier Givreuse.

— A Montargis. Je suis arrivé le matin, — répondit-il.

— Une colonne immense montait vers la caserne, — continua l'autre.

— L'enthousiasme était effrayant...

Ils s'arrêtèrent ; toute leur attitude marquait une perplexité intense, mais aussi la plus ardente sympathie.

— Êtes-vous parti d'Avranches? — demanda Louise.

— Oui, — firent-ils ensemble.

Tous deux dirent ensuite :

— Je me suis arrêté à Paris.

— A l'hôtel?

— Non, chez moi !

— Attendez ! — dit Formental. — Il est préférable que vous parliez chacun à votre tour. Je vais alterner les questions. Où habitez-vous à Paris?

— 15, rue Cimarosa.

— Quel étage?

— Ma mère et moi occupons un hôtel.

— Où avez-vous dîné le dernier soir?

— Au Carlton.

— Comment vous êtes-vous rendu à la gare?

— J'ai pris un fiacre, faute de taxi-auto.

— A quelle heure vous êtes-vous embarqué?

— A vingt-deux heures vingt.

— Vous n'avez gardé aucun souvenir caractéristique de votre arrêt à Paris?

— Si. Lorsque je suis revenu du Carlton, deux jeunes femmes m'ont donné des fleurs.

Le docteur avait rigoureusement alterné les questions.

— Êtes-vous d'accord? — fit-il d'une voix tremblante.

— Oui.

Un même frémissement sembla se communiquer aux autres témoins ; les deux soldats étaient presque calmes.

— Eh bien ! — cria Formental avec fièvre... — Que pensez-vous vous-mêmes de votre aventure?

Celui vers qui il s'était tourné répondit :

— Elle devrait me confondre... et cependant, d'une façon étrange, elle correspond à quelque chose de mystérieux qui est en moi. Je sens profondément, sans que je puisse en rien définir pourquoi ni comment, qu'un événement extraordinaire a rompu l'unité de mon être... Une part de moi-même est hors de moi !

L'autre écoutait, comme on écouterait l'écho de sa propre voix. Il dit :

— Une part de mon être est en vous !

Le docteur tira sa [montre et constata que la confrontation avait duré beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait prévu.

— J'espère que cela ne vous a pas fatigués? — fit-il avec une nuance de remords.

Les blessés eurent un sourire grave :

— Cela nous a reposés... Nous sommes bien plus forts et plus dispos.

— Cependant, — reprit craintivement Formental, — l'entrevue ne peut-être prolongée...

Ils baissèrent la tête. L'interne pressa sur un bouton qui commandait une sonnerie électrique. Deux infirmiers se présentèrent et, sur l'indication du major, enlevèrent un des blessés.

Une demi-minute s'écoula :

— Ah ! soupira l'autre...

Et, d'une voix éteinte :

— La fatigue !... Elle avait disparu... Elle retombe sur moi comme un bloc. Tout est ralenti... tout est nébuleux et sinistre...

On eût dit qu'il avait diminué. Ses yeux étaient plus creux, une pâleur tragique envahissait les joues. Il ajouta :

— *Il* a emporté ma force... Docteur, ne me laissez pas seul, ne me laissez pas sans *l'autre*. Maintenant, j'en ai la certitude : sans lui, ma vie est *fragmentaire*...

— J'en étais sûre ! — balbutia Diane Montmaure.

La porte se rouvrit. L'interne, qui avait accompagné le blessé, entra vivement :

— Il se plaint là-bas... Il prétend que sans son... semblable, il n'a plus d'énergie et qu'il souffre.

Formental mit sa main sur ses yeux. Ses lèvres s'agitaient, mais on n'entendait qu'un chuchotement incompréhensible. A la fin, il dit :

— Il faut nous rendre à leurs vœux... ils savent mieux que nous ce qui leur convient.

Louise de Bréhannes murmurait :

« Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

(A suivre.)

J.-H. ROSNY AINÉ

UNE VERSION ALLEMANDE DE LA MARNE

Il a paru à Berlin, il y a environ un an (janvier 1916), un récit « *des Batailles de la Marne*[1] », qui a fait grand bruit en Allemagne. On en avait connu des extraits par les journaux américains. Il m'a été affirmé que le volume a été, dans la suite, retiré *par ordre* de la circulation. Il est, en tout cas, devenu presque introuvable dans les pays neutres, bien qu'ils soient inondés par l'Allemagne d'une littérature de guerre aussi nombreuse qu'insipide. Le ministère de la Guerre de Belgique a pu s'en procurer un exemplaire qu'il a fait traduire. Il m'a demandé d'en écrire la préface. M. Hanotaux, de son côté, se propose d'en publier une édition critique. La *Revue militaire suisse* lui a consacré, en août, un court mais substantiel article.

I

Le récit est anonyme. L'auteur est manifestement un homme du métier et un témoin oculaire. Il a, nécessairement, la prétention d'écrire *ad narrandum*. De fait, c'est pour prouver que la bataille de la Marne « a été interrompue pour des motifs purement stratégiques » ; en conséquence, qu'elle ne

1. 1 vol. chez Ernst Siegfried Mittler et fils, Librairie de la Cour royale, Berlin, 1916.

fut pas « une immense victoire » des armées françaises ; que le plan du général de Moltke est l'un des plus beaux de tous les temps, et que le commandant de la Ire armée allemande est indemne de tout reproche. C'est, selon toute vraisemblance, un officier de l'état-major ou de Moltke ou de von Klück. J'incline à croire qu'il a appartenu à celui-ci, à raison de l'attention toute particulière qu'il attache aux faits de la Ire armée et des grands éloges qu'il prodigue au vaincu de l'Ourcq. On dirait parfois qu'il a écrit sous sa dictée. Mais il est également très attaché au général de Moltke, qui a dirigé le grand état-major depuis le mois d'août 1906, et qui devait être disgracié avant la fin de la première année de la guerre. On comprend, dès lors, que l'ouvrage ait été successivement autorisé et retiré.

L'auteur n'a pas eu seulement à sa disposition des sources allemandes, qu'il s'abstient d'ailleurs de citer, mais des sources anglaises et françaises. (Notamment les rapports du maréchal French, qui ont été publiés par la presse d'outre-Manche et en librairie, et les instructions générales de notre commandement, ainsi que d'autres pièces officielles qui ont été reproduites, dès 1915, dans divers opuscules et articles, mais avec des coupures.) Il a connu certainement l'étude du général Bonnal sur la bataille de l'Ourcq.

S'il est très instruit des choses militaires, il l'est beaucoup moins des choses de la politique, ou, du moins, il a accepté sans aucune espèce de contrôle la version orthodoxe en Allemagne, à savoir que la guerre a été voulue par la Russie et que les puissances de l'Entente — « et leurs vassaux » — y furent poussées par leur jalousie de l'Allemagne, « de ses immenses progrès dans tous les domaines » et « de son bien-être croissant ». Il écrit avec une magnifique inconscience : « Lorsque la Russie déchaîna la guerre mondiale, l'Allemagne n'eut pas l'embarras de chercher des ennemis. Ils étaient à l'affût à presque toutes ses frontières pour se jeter sur elle tôt ou tard, et s'assurer leur part du butin. » S'il croit ce qu'il écrit, il est plus à plaindre qu'il n'est à blâmer s'il ne le croit pas. Pour la violation de la neutralité belge, elle se justifie par cette considération très simple : le gouvernement de l'empire avait « sagement » reconnu qu'il eût été imprudent de se fier aux

Belges « qui seraient tombés dans le dos des armées allemandes, dès qu'elles auraient été pleinement occupées en France ». Cela est, proprement, bête à pleurer, mais il n'y a point de raison de supposer qu'ici encore l'officier inconnu n'ait pas accepté comme une consigne et comme parole de l'Évangile les affirmations de ses chefs.

II

Il explique, par contre, avec beaucoup de clarté, le plan de l'état-major allemand : stricte défensive entre la frontière suisse et le Donon ; défensive-offensive, selon la formule du maréchal de Moltke, entre le Donon et Verdun, où la mission principale de la Ve armée sera de retenir les forces ennemies qui lui seront opposées ; offensive brusquée des quatre premières armées qui, partant de la base Thionville-Aix-la-Chapelle, pénètreront en France par le Luxembourg et la Belgique « pour tenter ensuite d'étendre l'aile droite de plus en plus vers la mer ».

Ce mouvement « génial » de conversion à droite permettait les plus belles espérances. « Dans le grand arc de cercle qui, par Bruxelles, Valenciennes, Compiègne, Meaux, passait à l'Est de Paris, on rejetterait les armées françaises au delà de l'Aisne, de la Marne, et, peut-être même, au delà de la Seine, afin de les déborder éventuellement au Sud de Fontainebleau et d'enrouler ainsi toute la ligne de bataille française. » Cependant, des corps de réserve et de landwehr, s'avançant entre Dunkerque et Calais, empêcheraient des débarquements ultérieurs de troupes anglaises. « A vues humaines, ce plan aurait pu être exécuté à la fin de septembre 1914. » Un grand nombre de corps d'armée se seraient trouvés libres et auraient été jetés sur la Russie.

Je veux bien que ce plan ait été « génial » ; mais, encore une fois, un plan ne vaut que par l'exécution, et c'est un fait que la première partie seulement en a été réalisée, sans que, par ailleurs, aient été entamées les armées qui se replièrent bien plus qu'elles ne furent rejetées, après les premières batailles d'août 1914, derrière la Meuse et l'Aisne. Avoir conçu un plan, magnifique ou non, et y échouer, cela s'appelle dans toutes

les langues militaires du monde : être battu. On enregistrera simplement l'aveu que le plan a échoué.

III

On aura observé que notre auteur indique, comme ayant fait partie du plan allemand, le passage « à l'Est de Paris » après les premiers succès. Ainsi l'état-major allemand n'aurait pas hésité, au lendemain des batailles de Mons et de Charleroi, entre pousser droit sur Paris ou chercher l'armée française sur la Marne ou sur la Seine. Mais, fidèle à la pure doctrine et aux prescriptions, vieilles de plus d'un demi-siècle, du maréchal de Moltke, il aurait décidé du premier jour, et *ne varietur*, de ne pas chercher à emporter Paris d'un seul coup brutal et de mettre préalablement l'adversaire hors de combat.

On voit tout de suite à quelle disculpation éclatante de von Klück et du général de Moltke tend cette affirmation. L'Allemagne, tout entière, était convaincue en août, et, avec elle, le monde tout entier — à l'exception d'une douzaine de théoriciens dont je puis bien dire que j'étais, mais sans en tirer aucune vanité — que ses armées victorieuses avaient Paris pour objectif. « *Nach Paris!* » criaient tous ses soldats en entrant en Belgique et, ensuite, tout le long de nos routes, assourdissant et épouvantant tous ceux qui les y virent se précipiter à raison de quarante kilomètres par jour. Mais l'état-major général et l'empereur lui-même étaient déjà résolus à ne pas affronter Paris avant d'avoir détruit les armées françaises, « au Sud de Fontainebleau ».

Est-ce la vérité? Je le crois. Est-ce une invention d'après la désillusion, d'après l'échec du plan « génial » et la défaite? On ne le saura, évidemment, de façon certaine que le jour où les archives allemandes mettront sous nos yeux le plan même de l'état-major, tel qu'il avait été arrêté avant la guerre ou à ses débuts. De fait, l'armée allemande a joué la règle et je ne me lasserai pas de répéter que notre victoire de la Marne ne prouvera jamais qu'elle ait eu tort de la jouer. Il m'a été toutefois affirmé, par des hommes qui pouvaient savoir, que les chefs de l'armée allemande hésitèrent, au lendemain de la

bataille des frontières, entre la marche sur Paris et la marche sur l'armée de Joffre; que l'empereur se prononça, de toutes ses passions théâtrales, pour la marche sur Paris ; qu'il en existe des témoignages, notamment des télégrammes radiographiques ; et que Moltke et la règle l'emportèrent seulement dans la journée du 2 septembre [1], à l'heure même où le Gouvernement de la République décidait, avec raison — cela, non plus, je ne m'en dédirai pas — de se transporter à Bordeaux.

IV

Quelque admiration que professe l'auteur du récit allemand pour le plan allemand, il lui trouve pourtant un défaut : « Les missions des armées du centre et surtout celles des armées de l'aile droite étaient vraiment excessives. » En effet, « elles ne devaient pas seulement briser la résistance des Belges et de leurs forteresses, mais elles devaient aussi, par les accablantes chaleurs du mois d'août, exécuter une marche tout à fait extraordinaire avant de pouvoir entrer en lutte avec les Français, qui se trouvaient sur de bonnes positions, choisies par eux-mêmes, et qui n'avaient à compter avec aucune difficulté de ravitaillement ».

L'objection est évidemment fondée, en ce qui concerne surtout la Ire et la IIe armée, qui, de la Meuse à la Sambre, puis à la Marne, eurent à parcourir deux et trois fois plus de kilomètres que la IVe et la Ve armée dans le même temps. D'autre part, l'objection admise, tout le plan s'écroule. La magnificence du plan, c'est l'immense mouvement d'enveloppement par l'aile droite. Mais quand a-t-on jamais vu, dans une manœuvre d'enveloppement, le pivot faire autant de chemin que l'aile marchante?

Il s'agit donc pour le *famulus* de Moltke ou de von Klück de préparer, dès les premières pages de son étude, sa première, sinon sa principale explication de la défaite de la Marne : à savoir qu'en arrivant sur le champ de bataille choisi par les Français après leur repli stratégique, « les armées allemandes

1. Selon l'auteur d'un article paru dans un journal espagnol (l'*Euzkadi* du 13 août 1916), von Klück aurait opiné pour la marche sur Paris. Ce récit, où l'on relève de singulières inexactitudes, émanerait d'un officier allemand.

de l'aile droite et du centre étaient fort épuisées par les marches harassantes et les combats continuels » ; que, « par suite des fatigues endurées, elles avaient perdu une partie notable de leurs effectifs et de leur valeur combative » ; et que, « par suite de la rapidité de la marche, le service de ravitaillement (vivres et munitions) n'avait pas fonctionné comme on aurait pu le souhaiter ».

Il y a, comme on sait, d'autres causes à la défaite allemande de la Marne, — et il en sera indiqué d'autres par l'auteur lui-même ; — pourtant celles-ci sont manifestement exactes. A marcher, en plein été, à quarante kilomètres par jour, et bien que poussées par la victoire et certaines de la prochaine entrée triomphale dans la capitale de l'ennemi, des armées de fer et d'acier auraient perdu de leur vigueur offensive et de leur force de résistance. Ce fut le cas des soldats de von Klück et de ceux de von Bülow, quand ils parvinrent à l'Ourcq et à la Marne. Ces troupes n'étaient point fraîches. Sans doute, les nôtres et celles des Anglais avaient subi, elles aussi, de rudes fatigues. Tout de même, elles n'avaient pas eu à traverser toute la Belgique en combattant. Ainsi la violation de la neutralité belge, résolue pour des raisons stratégiques, a pesé, ici encore, sur l'armée allemande. Enfin, on ne saurait contester que le service allemand des ravitaillements devenait plus difficile à mesure que les armées d'invasion s'éloignaient de leurs bases. Nous, au contraire, nous combattions à proximité des nôtres. Ce fut, dans tous les temps, un appréciable avantage.

Faut-il ajouter que les armées allemandes buvaient d'autant plus qu'elles mangeaient moins à leur faim? L'auteur allemand n'en dit rien, mais il en existe des témoignages certains et nombreux. Ces buveurs de bière n'étaient point accoutumés à nos vins. Harassés et suants, ils se ruèrent sur nos caves. Le vin de France a eu sa part dans la victoire.

Aussi bien en trouve-t-on l'aveu dans le carnet d'un officier d'état-major de von Klück, aujourd'hui prisonnier [1]. Il note le 2 septembre :

Nos soldats sont à bout de forces. Ils marchent depuis quatre jours en faisant quarante kilomètres par jour. Le terrain est difficile, les

1. Des extraits de ce carnet ont été publiés dans *le Petit Journal* du 9 septembre 1916.

routes sont défoncées, les arbres abattus, les champs troués par les obus comme des écumoires.

Les soldats chancellent à chaque pas, leurs visages sont barbouillés de poussière, leurs vêtements pendent en guenilles ; on dirait des loques vivantes. Ils marchent les yeux fermés, et chantent en chœur pour ne pas se laisser aller au sommeil en marchant. La certitude de la victoire prochaine et de l'entrée triomphale à Paris soutient leurs nerfs, fouette leur enthousiasme. Sans cette certitude de la victoire, ils tomberaient épuisés. Ils se coucheraient où ils se trouvent, pour dormir enfin, n'importe où, n'importe comment.

C'est le délire de la victoire qui remonte nos soldats. Et pour donner à leurs corps une ivresse semblable à celle de leurs âmes, ils se soûlent excessivement. Mais cette ivresse contribue encore à les faire tenir debout.

Aujourd'hui, après une inspection, le général a éclaté de colère. Il voudrait empêcher cette ivresse collective. Nous venons de le dissuader de donner des ordres sévères. Il ne faut pas trop sévir, sans cela l'armée ne marcherait plus. A cette fatigue anormale des excitants anormaux deviennent nécessaires.

A Paris, on remédiera à tout cela. On défendra de boire de l'alcool là-bas. Quand nos troupes pourront enfin se reposer sur leurs lauriers l'ordre renaîtra.

« Ils se soûlent excessivement. » C'est un officier allemand qui l'écrit, avant la bataille. Ils continuèrent, pendant la bataille, aux soirs de la bataille, dans nos villages de l'Ile-de-France et de Champagne aux caves bien approvisionnées, à boire beaucoup. Je tiens de l'un de nos officiers de cavalerie qu'au cours de la poursuite, il trouva la grand'rue d'un village à ce point jonchée de bouteilles et de verres brisés qu'il dût prendre à travers champ.

V

Revenons à notre auteur, à son premier chapitre : *Comment on en vint à livrer la bataille sur la Marne.*

Après avoir esquissé, en guise d'entrée en matière, cette explication de la défaite qui est le sujet de son étude, il retourne aux premiers jours de la guerre et trace un tableau des sept armées que le général de Moltke a envoyées, au mois d'août 1914, contre la France et la Belgique. Le tableau est assez vigoureusement brossé, mais ne nous apprend point grand'chose.

Von Klück est « un chef d'armée d'un génie transcendant » ; c'est pourquoi il a été appelé au commandement de la Ire armée, qui aura à exécuter la marche la plus considérable et à s'acquitter de la mission la plus importante. Après de violents combats sur la Gette, il est entré à Bruxelles le 20 août, mais en est reparti le jour même. Le 23, bataille de Mons contre l'armée britannique qui n'a achevé sa concentration que depuis deux jours. La talonnant constamment dans sa retraite, il est le 31 août à Compiègne. Le 3 septembre, ses avant-gardes faisaient des excursions aux environs de Pontoise, Nord-Ouest de Paris, pendant que le maréchal French se retirait jusqu'au delà de la Seine. « Cette marche appartient aux entreprises stratégiques les plus brillantes de l'histoire militaire. »

La IIe armée n'a pas eu à fournir beaucoup moins de kilomètres que la première ; son chef, Bülow, n'était pas moins réputé avant la guerre que von Klück. Les belles épithètes sont absentes des pages qui leur sont consacrées. Le narrateur, ..., témoigne de beaucoup d'estime pour le chef de notre 5e armée : « Lanrezac se retira (après Charleroi) en combattant sans relâche. . . . . Le 29 août, il réussit même à tenter une offensive aux environs de Guise. » De fait, ce fut une victoire, mais qui n'a pas eu toute sa renommée, comme, dans le même temps, la bataille gagnée par Langle de Cary à Signy-l'Abbaye, contre la IIIe armée allemande (von Hausen) ; mais les victoires ont, elles aussi, leur destin et il y a des chefs et des soldats qui ne peuvent attendre la justice que de l'histoire.

Récit sommaire des opérations de von Hausen, du duc Albert de Wurtemberg et du kronprinz, au cours du grand mouvement de conversion à droite vers la France. Ils progressent en combattant, — mais les combats sont souvent pénibles, — et s'emparent des petites places fortes qu'ils rencontrent sur leurs routes. « La VIe armée, en Lorraine, ne gagne que lentement du terrain et s'épuise en vain contre les fortifications des Français entre Saint-Dié et Pont-à-Mousson. » C'est le Grand Couronné de Nancy, défendu par Castelnau.

Pareillement, les ouvrages de Verdun et les fortifications de la Meuse ont ralenti les progrès du kronprinz. Puis le narrateur se transporte dans nos armées en retraite et — rendons-lui justice — il leur rend justice.

VI

Il y a plus d'une inexactitude et pas mal de fausses notes dans ces pages qui sont parmi les plus intéressantes du volume, mais l'effort d'impartialité est réel et ne s'arrête pas devant l'éloge.

On peut tenir pour certain que les renseignements qui venaient aux Allemands, soit par la voie de la Suisse et de l'Italie, soit par des espions, leur donnaient l'idée, réjouissante autant que fausse, d'un pays et d'un gouvernement surpris et consternés par la défaite. On croit ce qu'on espère. Donc « le désarroi à Paris était arrivé à son comble. Personne ne doutait que, sous peu de jours, les Allemands ne fissent leur entrée dans la capitale. Tout le monde perdait la tête. Tous ceux qui le pouvaient quittaient Paris et se mettaient en sûreté. Au commencement de septembre, un vrai torrent de Parisiens se déversa sur les provinces méridionales et sur la Suisse romande ».

Exode plutôt précipité, sans doute, mais légitime. Le camp retranché de Paris, sous la menace d'un investissement, n'avait qu'à gagner à se vider de bouches inutiles. Un personnage me dit, la veille de son départ : « Vous restez à Paris ; vous voulez donc voir les casques à pointe. » Mais « tout le monde ne perdit pas la tête ». J'ai vu, au cours de ces cruelles journées, le chef de l'État, des ministres, de grands fonctionnaires. Ils gardèrent tout leur sang-froid et, dans des circonstances voisines des pires extrémités, leur confiance irréductible.

Allégé des émigrants, Paris même fut admirable. Je l'ai parcouru dans tous les sens. Beaucoup de maisons et de magasins étaient fermés dans les quartiers riches et commerçants : pourquoi seraient-ils restés ouverts? Les concierges y prenaient des airs, un peu ironiques, d'importance. Mais les rues des quartiers populeux n'étaient guère moins animées qu'à l'ordi-

naire. Sur le conseil des anciens qui avaient vu le siège de 1870, on faisait des provisions de toutes sortes. On attendait de pied ferme les événements et l'ennemi. Le départ du Gouvernement fut jugé sans malveillance. Il eût pu s'accomplir en plein jour, comme ç'avait été le désir de M. Poincaré. Les raisons qui le motivaient, il ne fut pas nécessaire de les expliquer à un peuple chez qui l'esprit est la fleur du bon sens. La proclamation de Gallieni, nommé gouverneur de Paris, le prit aux entrailles.

Aussi bien cela n'échappe-t-il pas à l'écrivain allemand. Il souligne l'importance de la nomination de Gallieni, « l'un des meilleurs généraux de la France républicaine, qui se trouvait, au poste où il avait été appelé, absolument à sa place ». Il note que les travaux de défense « furent poursuivis avec une hâte fébrile » et que « de beaux bois furent rasés afin d'assurer un champ libre aux gros canons de forteresse ». Très manifestement, il ne s'est imaginé à aucun instant qu'il suffirait de frapper à la porte de Paris pour y entrer.

Nous avons entendu soutenir, par la suite, cette opinion d'une neurasthénie rétrospective. Il n'est pas inutile de constater qu'elle n'était point celle des états-majors de Moltke et de von Klück.

VII

Mais l'admiration de notre auteur va surtout à Joffre, admiration raisonnée d'un soldat qui n'éprouve pas le besoin de diminuer l'adversaire pour se diminuer lui-même par contrecoup. Il est assez naturel qu'il qualifie de « prodigieuses » les victoires allemandes de la Sambre et de la Meuse. On ne conteste pas, d'ailleurs, qu'elles furent grandes et qu'elles remplirent le monde d'étonnement et d'angoisse. Citons textuellement :

Durant le dernier tiers du mois d'août 1914, les défaites des Français et des Anglais, surtout sur leur aile gauche, avaient été si prodigieuses qu'il fallait un général de talent tout particulier pour trouver les moyens d'arrêter la marche des Allemands, ou d'obliger l'adversaire à évacuer une partie du territoire occupé. L'homme qui tenta cette entreprise fut le général Joffre. En attirant à lui toutes les réserves disponibles, un général moins décidé aurait peut-être essayé

d'arrêter l'ennemi à un ou plusieurs endroits. Mais un succès partiel obtenu de cette manière n'aurait été d'aucune influence sur le résultat final. Joffre reconnut immédiatement la nécessité de ne pas se borner à des demi-mesures, et il trouva également les moyens et les bons commandants en second nécessaires à l'exécution de ses idées.

D'abord, Joffre ne s'est point laissé troubler « par les messages de malheur qui se succédèrent sans interruption » dans les derniers jours du mois d'août. Il reconnut ensuite, et cela « du premier coup d'œil », que, d'une part, « la ligne fortement occupée entre Belfort et Verdun pouvait tenir au moins pendant quelques jours ou quelques semaines » et « contenir l'attaque des Allemands » ; et que, d'autre part, le danger à conjurer était celui de l'immense mouvement d'enveloppement que poursuivait, à une rapidité « qui n'avait jamais été atteinte par d'aussi grandes armées », l'aile droite marchante de l'ennemi. Rassuré sur sa propre droite, Joffre ordonna, en conséquence, la splendide retraite stratégique, — selon l'expression du maréchal French, — qui devait aboutir à la victoire de la Marne.

Si le mot de « retraite stratégique » n'est point prononcé par l'écrivain allemand, il décrit avec exactitude l'opération. Il y a peut-être de l'ironie dans cette phrase : « On ne sait pas ce qu'il faut le plus admirer, ou la diligence qu'avait mise von Klück à obliger French à s'arrêter et à accepter le combat, — journées des 24, 25 et 26 août, bataille dite du Cateau ou de Cambrai [1], — ou la rapidité avec laquelle l'armée anglaise s'était retirée vers le Sud pour se soustraire aux griffes du général allemand. » Mais une inquiétude déjà vive perce dans les pages suivantes où l'on voit s'affaiblir l'armée allemande à mesure que Joffre l'oblige à le poursuivre toujours plus loin. On peut sans doute supposer que cette intelligence de la fameuse manœuvre n'est venue qu'après la défaite aux états-majors allemands, et que l'hommage rendu à Joffre fait partie du plaidoyer pour Moltke et von Klück. Cependant cette supposition ne s'impose pas, et l'on ne saurait croire que des militaires d'une aussi incontestable valeur n'ont pas aperçu tout de suite le péril grossissant qu'il leur était tout de même impossible de ne pas affronter. Quoi qu'il en

1. Voir mon livre : *la Guerre sur le front occidental*, p. 129 et suivantes.

soit, nous pourrions contresigner presque toutes les appréciations du récit allemand que voici :

Plus les Allemands progressaient et plus les Français et les Anglais s'échappaient habilement sans engager une action décisive, plus aussi l'avantage initial des Allemands passait peu à peu à leurs adversaires. Les Allemands s'éloignaient de plus en plus de leur base et s'épuisaient de plus en plus par leurs marches fatigantes. Ils consommaient leurs munitions et leurs vivres avec une rapidité effrayante et le moindre trouble dans le service de ravitaillement pouvait devenir fatal à des armées immenses comme celles que les Allemands lancèrent, au mois d'août, vers la Belgique et le nord de la France.

Mais Joffre qui, il ne faut pas le perdre de vue, combattait sur la ligne intérieure, se rapprochait de plus en plus des dépôts. Tous les jours, de nouvelles troupes fraîches arrivaient sur les derrières de sa ligne de bataille ; tous les jours, les premières lignes pouvaient être pourvues de vivres et de munitions, et enfin l'état-major français se trouvait dans l'agréable situation d'engager dans la bataille beaucoup moins de troupes épuisées que son adversaire qui, depuis un mois, avait marché presque jour et nuit.

En outre, c'était un bonheur pour les Français que leur front, quelque mince qu'il fût, à certains endroits, n'eût pas encore été percé. Lorsque Joffre eut pris sa résolution de n'accepter la bataille que dans des conditions tout particulièrement avantageuses, il donna l'ordre à ses commandants en second de se soustraire à l'ennemi et de marcher de plus en plus vers le Sud. Si ses préparatifs n'avaient pas été terminés à temps, il aurait même éventuellement accepté le combat au sud de la Seine et abandonné Paris à lui-même. Il prit alors des mesures en vue de renforcer l'aile gauche menacée et le centre, et d'empêcher avant tout que l'armée qui marchait sur l'aile droite extrême, ne débordât son ordre de bataille.

On connaît ces mesures ; il n'est pas douteux que le service des renseignements allemands en fut instruit à l'époque même où elles furent prises, ou très peu après. C'est « la création de deux nouvelles armées : la 6e qui, sous le commandement de Maunoury », devait être formée *à l'origine* dans la région d'Amiens et qui, « par suite de la rapidité de l'avance allemande, le fut au Nord-Est et dans le voisinage de Paris » ; la 9e « qui fut glissée entre les 4e et 5e armées, et confiée au général Foch, chef très habile ». Ces armées furent composées avec des divisions, très exactement énumérées, les unes ramenées en chemin de fer d'Alsace et de Lorraine, « prélevées sur la nombreuse 2e armée de Castelnau », sur la 1re (Dubail)

et sur la 3e (Sarrail) ; les autres prélevées sur la garnison de Paris et sur les contingents marocains. C'est la « mise sous les ordres de Joffre des troupes du camp retranché de Paris, qui étaient commandées par le général Gallieni », la 6e armée étant, en même temps, « mise à la disposition du gouverneur de Paris, c'est-à-dire confiée indirectement au généralissime », et cela « parce que, de tous temps, l'unité de commandement a été l'un des principaux facteurs du succès ». Enfin, « pour ne rien négliger de ce qui pouvait être nécessaire à la réussite du grand plan », Joffre, qui avait déjà remplacé Ruffey par Sarrail, mit la 5e armée sous les ordres de Franchet d'Espérey.

VIII

Cependant que les armées de Joffre se retiraient pas à pas sur la Marne où elles allaient s'arrêter le 5 septembre et y être rejointes par l'armée anglaise, « les armées allemandes de l'aile droite marchaient sur la France sans arrêt. Il semblait qu'une muraille de fer se mût sans relâche. Une seule pensée animait cette masse grise colossale : l'anéantissement de l'armée de campagne française, afin de terminer d'un coup la guerre sur le front occidental. On croyait partout que Paris était le but des généraux allemands, et les journaux annonçaient tous les jours de combien diminuait la distance séparant les avant-gardes allemandes de la capitale française. Et voilà que soudain — c'était le 4 septembre — la 1re armée allemande, laissant Paris à sa droite, obliqua vers le Sud ! »

Il y a bien dans le texte allemand un point d'exclamation, mais qui, très certainement, n'est là que pour le point final. « Un point, c'est tout. » Le narrateur a expliqué, comme on l'a vu, dès le début de son récit, que « le passage à l'Est de Paris » était écrit d'avance au plan « génial » de Moltke, et non pas la marche sur Paris. Cette affirmation doit suffire pour répondre à toutes les critiques qui se sont élevées par la suite contre l'abandon, assurément momentané dans la pensée de l'état-major, mais qui est devenu définitif, de l'attaque directe contre la capitale. *Magister dixit.* Ainsi Moltke le jeune en avait décidé. Ainsi Moltke l'ancien l'avait

prescrit dans sa fameuse note de 1859 : « Bien que le sort de Paris décide de tout comme en 1814 », il conviendrait de « se détourner de Paris » pour le cas où une armée française serait rassemblée dans la région de Reims. Alors il faudrait attaquer les Français derrière l'Aisne, les rejeter au delà de la Marne, de la Seine, de l'Yonne, enfin derrière la Loire. « Ensuite, nous pourrions marcher sur Paris. »

J'ai dit déjà que l'explication me paraît véridique. Il n'en reste pas moins singulier que l'auteur de cette étude, si complète par ailleurs, ne fasse même pas allusion à la tempête de récriminations qui s'est élevée en Allemagne, après la défaite de la Marne, contre le mouvement « à l'Est de Paris ». On comprend qu'il se taise sur l'intervention de l'empereur, qui aurait voulu, comme je crois le savoir, que l'armée allemande marchât directement sur Paris et de l'opposition de Moltke, qui avait dû en entretenir von Klück, à la prétention impériale. Tout de même, il pourrait essayer de justifier la manœuvre et de démontrer à l'opinion allemande que l'attaque de Paris, loin de conduire à une victoire certaine, aurait pu mener à un désastre, et, dès lors, que c'était bien la règle qu'il fallait jouer. Pourquoi ne tente-t-il pas cette démonstration, selon moi probante? Pour l'avoir esquissée, il n'a pas échappé à l'interdiction soit de son livre, soit de la réédition d'une étude désapprouvée en haut lieu.

Rien non plus de la querelle qui, selon les confidences d'un officier allemand prisonnier à un personnage espagnol au cours d'un *thé* dans un camp, serait survenue entre von Klück, se faisant fort de faire tomber Paris en quelques jours, et Moltke déclarant que la 6e armée n'avait pas d'importance, que Paris devait être laissé de côté comme Anvers, et que l'objectif à atteindre était la gauche française. Mais on a déjà indiqué combien cette version est suspecte.

Il est à croire que le problème s'éclairera plus tard. Le fait, c'est que l'auteur du récit ne s'abuse pas et que, sauf son point d'exclamation, il raconte comme si la chose allait de soi, que la Ire armée a obliqué le 4 septembre vers le Sud, laissant Paris à sa droite.

Voici, par contre, ce qu'on peut lire dans ce carnet que j'ai précédemment mentionné, d'un officier allemand, à la date

du 3 septembre. Le gros de l'armée a cantonné dans les bois d'Ermenonville. Les colonnes se dirigent vers Betz :

Nous laissons Paris à notre droite, et nous irons nous concentrer vers le Sud-Est, en face des débris de l'armée franco-anglaise qui essaie vainement de réunir ses tronçons épars dans les campagnes de la Marne.

Nos soldats ne se doutent pas que nous abandonnons temporairement la route de Paris. Ils comptent tellement se trouver aux portes de Paris demain ou après-demain, qu'il serait cruel de leur dire la vérité. Ils en perdraient du coup leur ressort.

Nos soldats croient que l'ère des batailles est finie, que l'armée française décimée se cache et que nous allons pénétrer dans Paris en chantant et en buvant.

Paris n'est pas seulement le grand triomphe ; c'est le repos et la paix :

Un bataillon marchait harassé. Tout à coup, en passant devant un carrefour, on découvre un poteau indicateur où on lit : Paris, 37 kilomètres. C'est le premier poteau indicateur non gratté. Le bataillon, à cette vue, est comme secoué d'un courant électrique. Ce mot Paris, qu'ils viennent de lire, les rend fous. Il y en a qui étreignent ce malheureux poteau indicateur, d'autres dansent une ronde autour de lui. Des cris, des hurlements d'enthousiasme, accompagnent ces gestes de déments. Ce poteau, c'est pour eux l'assurance que nous nous trouvons près de Paris, que, sans doute, bientôt nous y serons vraiment.

Cette plaque indicatrice a eu un effet miraculeux. Les visages s'illuminent, la fatigue semble disparaître, la marche reprend, allègre, cadencée, malgré le terrain abominable de cette forêt. Les chants revivent plus forts, et ce ne sont plus les chants traditionnels, mais des romances parisiennes, stupides d'ailleurs.

Puis, le lendemain (4 septembre), c'est von Klück lui-même qui vient en tournée à Lizy-sur-Ourcq. L'officier au carnet s'entretient avec un commandant de son escorte. Von Klück est-il seulement l'interprète discipliné des décisions de Moltke, le chef suprême? Quoi qu'il en soit,

il ne doute pas que les Allemands vont écraser rapidement les miettes de l'armée française. Les rapports des espions qui ont vu la retraite de l'armée ennemie sont très rassurants. C'est une horde déprimée, mécontente, sans aucun ressort. Elle n'a aucune chance de reprendre du mordant. *Le général ne craint rien du côté de Paris.* On reviendra à Paris après avoir anéanti les restes de l'armée franco-britannique. Le

IVe corps de réserve sera chargé de l'entrée triomphale dans la grande capitale.

La manœuvre allemande, telle qu'elle est indiquée comme prescrite au plan du grand état-major, et telle qu'elle commence à s'accomplir le 3 septembre, est très exactement indiquée. Ici encore, l'officier au carnet écoute, ne risque aucune objection, s'incline, tout comme l'auteur de l'étude allemande sur les batailles de la Marne. Mentalité qui nous étonne toujours, mais qu'il faut faire effort pour comprendre. Aussi bien n'y a-t-il pas un officier allemand, élevé aux écoles de Clausewitz et de Bernhardi, qui ne sache que le but de la guerre, il le faut placer aussi haut que possible, et que c'est la mise hors de combat des armées ennemies.

L'*Oberst* de von Klück a dit à l'officier au carnet que le chef ne redoute rien « du côté de Paris. » Est-ce à dire que von Klück ignore l'existence de la 6e armée? Selon l'auteur de notre récit, von Klück, au contraire, avait été informé « que le haut commandement français se figurait l'opération à effectuer (par Maunoury) comme plus facile qu'elle ne l'était en réalité, puisqu'il était convaincu que von Klück ne savait rien de la constitution de la 6e armée ». Or von Klück s'était déjà heurté à nos 61e et 62e divisions de réserve, qui firent partie plus tard de la 6e armée, et il savait encore qu'il avait à sa gauche des troupes britanniques, « mais dont il ignorait la force exacte ». A la vérité, il est question plus loin « de l'apparition *soudaine* d'une nouvelle armée sur le flanc droit de von Klück », et l'auteur déclare ignorer par quels ordres le IVe corps de réserve de von Klück a été laissé en arrière, au Nord de la Marne, dans la région de Meaux. « Il y avait, semble-t-il, pour mission d'empêcher toute tentative de débordement de la part des Français, ou, tout au moins, de faire obstacle au premier choc. » Ce qui, en effet, se produira le 5 septembre, dans la plaine de Monthyon.

En résumé, le soldat allemand s'étonne et il est mécontent de ne point poursuivre directement sur Paris ; mais les officiers, qu'ils soient instruits ou non de l'existence de la 6e armée, entrent sans résistance dans la pensée du haut commandement. Elle est conforme à la théorie, et l'applica-

tion de la règle s'impose d'autant plus que seront plus faciles à disperser les armées de Joffre et de French, encore sous le coup de leurs défaites de Charleroi, de Mons et de Cambrai. Il ne faut pas leur laisser le temps de se reformer. L'occasion de les écraser en plein désarroi est de celles qu'un chef avisé ne laisse pas échapper. L'armée détruite, Paris, sans espoir d'être secouru, tombera comme un fruit mûr.

La faute, c'est la méconnaissance des forces morales de nos armées. Et la faute est de taille. Pourtant, la partie, comme toutes les parties, pouvait se gagner. Moltke la perdit.

X

Le récit même de la bataille de la Marne par l'auteur anonyme est divisé en deux parties : la bataille de l'Ourcq et la bataille de la Marne proprement dite. C'est la première qui est de beaucoup la plus intéressante, parce qu'il y parle très manifestement de « choses vues » et qu'il y plaide, sur des renseignements de première main et non sans habileté, la cause de von Klück. On ne saurait lui contester un honorable effort pour s'élever à une vue d'ensemble de la bataille. Il ne se contente pas de relater successivement (sans talent, mais sans parti pris) les épisodes simultanés de l'énorme rencontre sur le front de plus de trois cents kilomètres qui s'étend entre les deux piliers de Paris et de Verdun et qui vit aux prises plus de deux millions d'hommes ; mais il dégage assez fortement le sens de la bataille : deux armées dont les ailes à l'Ouest combattent pour se tourner, les ailes à l'Est pour se contenir, les centres pour s'enfoncer ; et il marque également avec loyauté les conséquences du fameux « effet de ventouse » produit par l'attaque de flanc de notre 6e armée. Cependant il n'apporte rien de neuf que sur la bataille de l'Ourcq, ou, plus exactement, sur les dernières heures de ce choc continu de cinq jours entre l'armée à peu près improvisée qu'était celle de Maunoury et les meilleures troupes de l'Allemagne.

Tout d'abord, cette bataille de l'Ourcq, engagée, comme on sait, par ordre de Gallieni, quelques heures avant l'offensive générale, la fallait-il accepter?

Le 5 septembre, dès que le corps de réserve, qui couvre la marche de la Ire armée allemande, est attaqué vers Monthyon par une des colonnes de Maunoury, von Klück a ramené aussitôt son IVe corps et une partie du IIe corps sur la rive Nord de la Marne. « La présence des trois corps d'armée anglais ne semblait nullement inquiéter l'intrépide général allemand. » Cela ne laisse pas que de paraître un aveu d'imprévoyance, si justifié que fût par ailleurs le rappel des deux colonnes remontant déjà vers Varedles et Lizy-sur-Ourcq.

Quoi qu'il en soit, von Klück marque ainsi son intention d'accepter la bataille avec la 6e armée, sur sa droite, et les Franco-Anglais devant lui, formant équerre. Sans doute, « un général moins décidé et moins habile n'aurait peut-être accepté le combat que pour le cesser ensuite à la première occasion favorable et occuper une meilleure position qui raccourcît le front ». Donc, retraiter. « La région située au Nord de Soissons ou encore plus à l'Est, près de Reims, s'y serait prêtée d'une manière excellente. Mais von Klück fit le contraire. Au lieu de raccourcir la ligne de bataille ou d'accepter l'attaque sur une position particulièrement favorable, située en arrière et présentant l'avantage de le rapprocher de ses dépôts, il prit ses dispositions en vue d'*allonger* la ligne de bataille, et cela sur les lieux même qu'il occupait... Cet acte constituait une mesure non seulement géniale, mais audacieuse. » (L'auteur abuse du mot *génial.*) En effet, en rappelant ses colonnes de marche, « il affaiblissait sa position vis-à-vis des Anglais », mais ceux-ci ne surent pas profiter de l'occasion, « craignant d'être enfoncés par les forces inférieures des Allemands et demandant constamment des renforts à leurs voisins de droite et de gauche ». Ce seront les Français qui, plus tard, sauront tirer avantage, mais sur un autre point, du prolongement et de l'affaiblissement du front allemand.

Décision hardie? Évidemment. Et presque insolente. Ici encore, il eût fallu être vainqueur, après quoi les critiques eussent paru incapables de comprendre l'audace allemande.

Ce combat du 5 septembre a été très vif. La véritable bataille s'engage le 6, en même temps que se déclenche l'offensive générale des autres armées. Attaques répétées de Mau-

noury « qui ne fait pas de progrès sensibles ». « Comme les Anglais ne peuvent pas obliger les Allemands à livrer bataille, von Klück peut transporter à son aise des troupes peu nombreuses sur la rive Nord de la Marne. » Il en a besoin et il fait bien. Il ne semble pas s'apercevoir encore de la manœuvre de l'armée anglaise qui s'est redressée vers le Nord et de notre 5e armée qui la prolonge. — Le 7, lutte acharnée où Français (de la 6e armée) et Allemands se disputèrent quelques mètres de terrain « avec le plus grand acharnement et la plus grande bravoure ». Les Allemands progressent un peu. Von Klück, ce jour-là, se rend compte qu'il n'est pas seulement menacé d'être débordé par Maunoury, mais, encore, d'être coupé de Bülow par les Anglais. Même « sa situation serait devenue critique, si French ou ses commandants en second avaient seulement fait preuve d'un peu d'initiative ». En raison de l'affaiblissement de la ligne allemande, comme on a vu plus haut. Aussi bien l'armée anglaise a-t-elle mis longtemps (deux jours et demi) à franchir, sans avoir à tirer un coup de canon, les vingt kilomètres qui séparent le Grand-Morin du cours de la Marne ; elle a commencé seulement à déboucher sur la rive droite le 9 à midi. Mais on répond qu'à tort ou à raison le maréchal French se préoccupait beaucoup à ce moment de l'intervalle assez considérable, bien qu'il fût surveillé par les escadrons de Conneau, qui existait entre sa droite et la gauche de la Ve armée [1]. — Enfin, « le 8 septembre non plus n'amena pas de décision ». C'est, pour Maunoury, la plus rude journée, celle où il redoute d'être enveloppé sur sa gauche, là même où il avait cherché à déborder les Allemands ; où le 6e corps a reçu l'ordre de lutter jusqu'au dernier homme ; où, vers le soir, Gallieni et Maunoury, devant l'impuissance de la 6e armée à refouler de haute lutte l'ennemi au delà de l'Ourcq, prennent des dispositions pour un repli éventuel. Pareillement, plus loin, sur l'énorme champ de bataille, c'est la plus dure journée pour Foch, celle où le 2e corps a dû se replier en arrière de la route de Fère-Champenoise. Mais c'est aussi le 8 que Foch a dit à ses officiers qui s'inquiétaient : « Si les Allemands s'évertuent

1. Général Bonnal, *Bataille de l'Ourcq*.

à nous enfoncer avec cette fureur, c'est qu'ailleurs leurs affaires vont mal. »

XI

En effet, leurs affaires allaient mal, parce que le plan de Joffre s'exécutait : les attaquer de flanc sur leur aile gauche de façon à les contraindre à se dégarnir vers leur centre pour éviter l'enveloppement, forcer vers la partie ainsi affaiblie de leurs lignes et, dès lors, obliger toute l'armée à la retraite. Il semble bien que, du premier soir de la bataille générale, sinon des premières heures de la matinée du 6, l'état-major allemand ait reconnu la pensée française. Mais il semble bien aussi qu'enivré par ses victoires de la Meuse et de la Sambre et par la marche foudroyante qui avait suivi, et bien qu'il ait eu pendant les jours précédents comme des velléités d'inquiétude, il ait jugé encore l'armée française incapable d'exécuter la conception de son chef.

Je continue à contrôler l'officier de von Klück par l'officier au carnet. Le 5 septembre, la veille de l'attaque générale, dans la soirée qui suit le combat de Monthyon, il raconte que le commandement prévoit une attaque de flanc, bien que « les services de reconnaissance n'apportent à ce sujet aucune certitude ». Des ordres sont donnés pour creuser des tranchées, hâter les travaux de défense. « Les ordres sont très mal exécutés. » Von Klück passe une tournée d'inspection ; « il semble très mécontent ». Les soldats ne travaillent pas ou ils travaillent mal. Ils sont « exténués par les marches forcées ou ivres ». Mais il y a autre chose : « Persuadés du succès définitif, ils subissent une désillusion en apprenant qu'il va falloir creuser des tranchées défensives. *On a trop habitué nos soldats à chanter des hymnes de victoire et de triomphe.* »

C'est de la très bonne psychologie militaire. Voilà donc un Allemand qui sait lire ailleurs que dans les livres. Attendez la phrase suivante :

Si les Français n'étaient pas aussi profondément démoralisés, ils pourraient devenir très dangereux, car notre 1re armée est bien loin de posséder l'énergie et la discipline qui firent sa force en Belgique et à la frontière française du Nord.

Aussi, le 7 (combats de Marcilly, Barcy et Chambry) et le 8 (prise de Chambry), quelle surprise !

Les troupes françaises semblent très ardentes... Les nôtres tiennent les hauteurs, mais les Français sont des démons, ils chargent sous la mitraille, se font tuer avec allégresse... La vaillance des Français est surhumaine... Comme une génération spontanée, des troupes apparaissent de tous côtés...

Après l'étonnement causé par la vaillance enragée et la ténacité splendide de ces « démoralisés », rien n'a plus stupéfait les Allemands, à la Marne, que l'incessant afflux de troupes fraîches de notre côté, troupes tantôt appelées de l'Est ou de l'intérieur, tantôt déplacées sur le champ de bataille lui-même « d'une aile à l'autre », et du point où elles n'étaient plus indispensables à celui où elles décideraient du combat, et qu'un « bon réseau de voies ferrées » amenaient à l'heure dite, à la minute précise, pour, sitôt débarquées, appuyer ou remplacer des camarades éprouvés. Avant Hindenburg, et aussi bien que lui, Joffre a su jouer des chemins de fer. Même maîtrise pour la rapidité et l'ampleur des transports militaires. Mais, nous-mêmes, nous en avons moins parlé. C'est l'un des principaux mérites que lui reconnaissent les meilleurs juges parmi les neutres, comme Feyler et Barone [1]. Cette science du commandement à faire, au moment favorable, passer une unité, corps, division ou brigade, d'une armée à l'autre, a été un facteur important de la bataille de la Marne. Ici, elle nous a assuré l'égalité; ailleurs, cette supériorité numérique au quart d'heure décisif, sur le point décisif, qui fut l'une des constantes pensées de Napoléon.

L'auteur du récit allemand relate exactement ces mouvements, peut-être d'après nos propres écrits où ils ont été indiqués [2] ; et voici le premier symptôme de la défaite qui apparaît. Il y a bien de notre côté comme du côté ennemi, des soldats las, harassés, avec les tués et les blessés ; mais nos unités fatiguées reçoivent du renfort ou en attendent avec confiance tandis que des divisions entières, du côté allemand, arrivent à l'extrême limite des forces humaines et désespèrent

1. *La Guerre sur le front occidental*, p. 203.
2. Dès les premiers récits de la bataille de la Marne.

de voir venir des réserves. « Joffre jetait de plus en plus de troupes fraîches dans la bataille contre nos troupes épuisées et sans réserves. » Nous combattons aux portes de Paris, de l' « inépuisable Paris » ; les Allemands, eux, à très grande distance de leurs bases d'opérations.

C'était un très beau plan, assurément, que ce plan allemand que l'officier anonyme évoque encore, avec admiration, au fort de la bataille : « Entrer en France en éventail entre le Donon et Valenciennes », tout culbuter sur son passage, « détruire les fortifications de la Meuse et battre les armées françaises dans une rencontre en rase campagne », et, ainsi, « terminer la guerre aussi vite que possible ». Mais il eût fallu prévoir que le formidable instrument d'agression souffrirait de quelque usure avant de porter le coup final, dont la présomption allemande avait fixé déjà la date aux jours anniversaires de Sedan. Tout le plan avait été conçu comme si l'armée allemande devait être aussi infatigable qu'invincible.

Or, non seulement les réserves faisaient défaut, et de puissants corps d'armée qui eussent fait pencher la balance aux bords de la Marne étaient retenus en Prusse orientale, par l'invasion russe, et en Belgique, par les offensives hardies de l'armée d'Anvers ; mais encore le ravitaillement en vivres et en munitions avait été insuffisamment assuré et les difficultés croissaient avec la distance.

Encore pouvait-on se faire nourrir par le territoire ennemi ; mais s'il y avait d'innombrables bouteilles dans les caves de nos villes et de nos villages, il ne s'y trouvait pas de dépôts de munitions.

Nous allions avoir notre crise de munitions après la Marne, crise dont l'impartiale histoire reste à écrire à l'honneur de beaucoup plus de bons serviteurs que ne le laissent supposer les trop faciles philippiques. C'est en pleine bataille de la Marne que l'Allemagne, — l'Allemagne de toutes les préparations et de toutes les organisations impeccables, — a eu sa crise de munitions qui a été l'une des causes de notre victoire.

On ne risquera pas même l'hypothèse rétroactive de notre bataille que nous aurions été obligés de rompre faute d'un approvisionnement suffisant de projectiles. Mais c'est l'histoire allemande, le fait allemand.

L'auteur du récit que je suis, porte-parole de von Klück ou de Moltke, et, peut-être, de tous les deux, ne donne pas, cela va sans dire, de chiffres. Soit oubli, soit parce que la chose est de notoriété universelle, il n'indique même pas que, des deux côtés du champ de bataille, la dépense en munitions a dépassé toutes les prévisions, les plus exagérées en apparence, allemandes ou françaises, et que jamais encore, dans aucune histoire, tant de batteries n'avaient craché plus de projectiles, davantage en quelques heures de combat que jadis en des journées ou des semaines d'intense activité militaire. Mais voici la phrase qui domine la page sur la retraite de la Ire armée allemande, cause déterminante de la retraite générale : « Cette mesure était d'autant plus nécessaire que *les munitions* et les vivres commençaient à manquer. »

XII

Je m'étais arrêté plus haut à la journée du 8 septembre. C'est le 8 septembre que l'officier au carnet inscrit cette note :

Le colonel-général von Klück a inspecté les postes. Je l'ai aperçu. Ses yeux, si brillants d'ordinaire, sont ternes. Lui, si énergique dans toute son attitude, parle d'une voix molle. Il est tout à fait abattu. J'interroge l'*Oberst* qui l'accompagne.

Les services de reconnaissance viennent de dévoiler des formations françaises considérables. Les combats d'aujourd'hui ont été terribles pour nous autres. Et toutes nos armées, de la Marne à l'Alsace, supportent une irrésistible pesée. Quant à nous, nous sommes à la veille d'être tournés. Il faut parer coûte que coûte à ce danger, même par la retraite.

C'était, écrit l'historien allemand de la Marne, « pour échapper au danger d'un débordement que le généralissime français avait créé une nouvelle armée sur l'extrême aile française ». Cette nouvelle armée, la 6e, et la Ve armée allemande, contre laquelle Joffre l'a créée, n'ont combattu sur l'Ourcq, depuis quatre jours, que pour essayer de se tourner l'une l'autre. Elles y ont également échoué. Cependant von Klück

n'a pu arrêter le mouvement tournant de Maunoury qu'en se faisant renforcer par Bülow ; Bülow (IIe armée) est devenu plus faible de toutes les forces qui ont permis à von Klück de se soustraire à l'enveloppement ; les Anglais et Franchet d'Espérey (5e armée) ont concentré leur effort sur le lieu de moindre résistance qui s'est creusé dans l'armée allemande devant eux ; les Anglais passent maintenant la Marne ; notre 5e armée, qui a enlevé Montmirail et pris pied sur le plateau de Vauchamps, pousse au Nord : voilà prises de flanc les forces allemandes qui font face sur l'Ourcq à notre 6e armée. Von Klück a arrêté la menace sur son flanc droit, il l'a appelée lui-même sur son flanc gauche.

Selon la formule, déjà citée, de notre auteur, les Français avaient profité « du prolongement du front de la Ire armée et de l'affaiblissement qui en résultait ».

Il ne reste donc au général allemand, avant d'ordonner la retraite (dont le mot a été prononcé, comme on vient de voir, dès la veille), que de chercher, une dernière fois, à déborder Maunoury, au Nord, par Nanteuil-le-Haudouin, et à l'enfoncer, au Sud, par Étrépilly. Il réussit à sa droite, échoue à sa gauche. Le IVe corps allemand, débouchant de Betz et soutenu par une brigade de Landwehr, accourue du Nord — c'est à peu près le seul renfort qu'ait reçu la Ire armée — parvient à s'emparer de Nanteuil, malgré la résistance héroïque du 4e corps. Il a subi de grosses pertes. Il s'arrête. Tout le reste de notre front a tenu bon contre les attaques répétées. Les Allemands s'y brisent les dents ; c'est du granit, de l'acier. Au soir, la 6e armée occupe une ligne qui va de Silly-le-Long par Puisieux à Étrépilly. Elle a, en réserve générale, toutes les troupes du camp retranché de Paris pour parer à de nouvelles attaques. Le 4e corps a reçu l'ordre de se faire tuer sur place [1].

C'est bien l'heure décisive.

Voici le récit allemand :

Le 9 septembre fut une journée très critique pour Maunoury. Les Allemands avaient marché sans relâche pendant cinq semaines, ils avaient livré de nombreuses batailles et ils manquaient de munitions et surtout de vivres. Et cependant, dans des assauts irrésistibles, ils

1. *La Guerre sur le front occidental*, p. 164.

eurent la force de rejeter les Français sur tous les points. Au lieu de céder, ils obligèrent les Français à céder ; au lieu d'être débordés, ils débordèrent l'ennemi et lui arrachèrent même Nanteuil-le-Haudouin. Mais l'énergie la mieux trempée doit faiblir, lorsqu'elle n'est pas entretenue et rafraîchie. Restant réduits aux corps affaiblis et fondus par es combats et les fatigues, ces vaillants guerriers devaient eux aussi être paralysés. Les Français, au contraire, qui ne se trouvaient qu'à quelques kilomètres de Paris, recevaient non seulement des renforts continuels, mais ils ne manquaient pas non plus d'approvisionnements de toute espèce. Le général Gallieni fixait sans cesse son œil vigilant sur les mouvements de la 6e armée française et faisait tous les efforts imaginables pour fournir, de la manière la plus rapide, des secours incessants aux armées qui relevaient de lui. Il fit réquisitionner à Paris des milliers d'automobiles et, durant la nuit, il les envoya à Maunoury avec des troupes de renfort qui lui arrivaient par chemin de fer des autres parties du front ou de l'intérieur. L'un des transports les plus remarquables fut celui de la 62e division (zouaves) vers Creil et Senlis, effectué dans la nuit du 8 au 9, en vue d'empêcher à tout prix un débordement de l'aile gauche française. Enfin, le même jour, Maunoury demanda qu'on lui rendît la division prêtée au maréchal, parce que le danger d'être battus par le corps de cavalerie du général von de Malwitz n'existait plus pour les trois corps anglais. Cette 8e division fut expédiée, par chemin de fer, de Paris vers l'extrême aile gauche de Maunoury.

Le 9 septembre, au soir, malgré tous les renforts reçus, la situation de la 6e armée française n'était rien moins que brillante. Mais elle devait tenir à tout prix et ne pouvait pas reculer d'un seul pouce de plus, quoi qu'il pût en coûter.

Mais du côté des Allemands la force offensive se paralysait également. Après tous les efforts et tous les combats prodigieux des derniers jours, les légions de fer de l'armée de von Klück étaient arrivées à la limite extrême de ce qu'elles pouvaient donner. Le 9 septembre, vers midi, le général von der Marwitz dut annoncer à son chef qu'il ne lui était plus possible de résister à toute l'armée anglaise et au 18e corps français. Pour épargner le sang anglais, French avait en effet demandé à son voisin de droite, le commandant de la 5e armée française, tout un corps d'armée, le 18e.

De concert avec le chef du grand état-major, le colonel général von Klück dut, à contre-cœur, donner l'ordre de cesser le combat, parce que la supériorité de l'aile gauche ennemie ne cessait de s'accroître. Dans la nuit du 9 au 10, les armées allemandes se retirèrent vers le Nord dans le plus grand ordre. Lorsque, le lendemain, les Français voulurent continuer la lutte, von Klück avait disparu avec son armée. De fortes arrière-gardes couvraient seules sa retraite et occupèrent longtemps encore Nanteuil-le-Haudouin.

XIII

Retraite en bon ordre... L'officier au carnet écrit : « A Lizy, la retraite s'organise... Si on peut appeler organisation cette débandade. » Le narrateur anonyme reste, comme de raison, fidèle au chef malheureux : « L'habileté avec laquelle les Allemands surent se soustraire à l'adversaire, ressort du fait que von Klück n'abandonna qu'un petit nombre de canons et presque pas de prisonniers. » Il le loue encore de s'être retiré vers Compiègne et Soissons, et non pas vers Reims, car s'il avait obliqué à l'Est, « les Allemands, lors de la chute d'Anvers, n'auraient pas été en mesure d'étendre et de tenir leur front jusqu'à la côte ». Cela est exact.

Nécessairement, comme von Klück, avec son armée d'extrême aile droite, « servait en quelque sorte de guide aux autres armées », sa retraite entraîna celle de l'armée de Bülow, qui, à son tour, amena celle de l'armée saxonne de von Hausen et de la garde, au centre du front allemand. Le duc Albert de Wurtemberg et le kronprinz, ne voulant pas perdre le contact, se replièrent à leur tour.

Il y eut autre chose aussi. L'auteur anonyme n'a pas voulu voir seulement son coin de bataille ; il n'a point fait de récit à la Fabrice. Mais il est de beaucoup moins bien documenté sur les autres théâtres de la lutte et c'est avec un parti pris évident qu'il relate les opérations des armées saxonnes du centre et de la garde. (Aurait-il appartenu à la garde ou serait-il Saxon?) De toutes les batailles en cours, celle du 9 devant l'armée de Foch, fut de beaucoup la plus dure et la plus sanglante. La furieuse offensive de von Hausen, ce fut l'*ultima ratio* de Moltke demandant à une action centrale la décision qu'il n'avait plus l'espérance de trouver sur ses ailes. Aussi Foch proclama tout de suite sa confiance dans l'ordre du jour fameux, pareil à un défi, mais le Destin ne le releva pas : « La situation est excellente ; j'ordonne de reprendre à nouveau l'offensive. » Et il a indiqué, dans son vif langage, la direction : « Le clou de la journée va être de déboucher par Fère-Champenoise. » Le nom même de Fère ni ceux de Mondement ou des Marais ne paraissent dans le récit. Notre centre

n'aurait pas été rompu le 10 ; Dubois, Humbert, Grossetti, tous les autres, fermes sur les positions reconquises, étaient les maîtres de l'heure. Les marais de Saint-Gond ont vu, eux aussi, une manœuvre de flanc qui a décidé, pour sa part, de la victoire. Le récit convient toutefois que l'attaque de Langle de Cary, à la droite de Foch, sur le XIXe corps allemand, — la reprise de Sermaize et de la crête ouest de Vassincourt, — « eut une certaine influence sur la marche de la bataille » et fit « hâter quelque peu la retraite du centre ». Il admet aussi que l'énergique résistance opposée par notre 3e armée « aux attaques violentes et habiles du kronprinz » les arrêta sur les Hauts de Meuse et entre Verdun et Saint-Mihiel. « Le cercle de fer autour de Verdun et des forts de la Meuse se relâcha aussi pour quelque temps. »

Tout s'enchaîne dans la bataille-manœuvre, mais à la condition qu'aucun chaînon ne fléchisse et ne saute. Rien n'aurait servi à Maunoury de tenir comme un roc si Foch avait cédé, ni à Foch d'avoir percé le centre allemand si Maunoury avait été enveloppé sur sa gauche. Et tout craquait encore si Franchet d'Espérey et French n'avaient fait leur trou entre la Ire et la IIe armée allemande, ou si Langle de Cary avait été enfoncé ou Sarrail repoussé à l'extrême aile droite.

Finalement, l'écrivain allemand, tout en se refusant à prononcer le mot de défaite, marque d'un trait assez ferme l'échec du plan de Moltke qui était « de culbuter l'armée française au premier choc, de la couper en tronçons et de la disloquer ». Mais, dit-il, « Joffre réussit encore moins à tourner les Allemands, à enrouler leur ordre de bataille et à les rejeter hors de France, au delà du Rhin ».

En d'autres termes, nous avons perdu la bataille des frontières et les Allemands celle de la Marne.

Nous avions fatigué sans profit notre cavalerie. Elle nous manqua pour jeter le trouble dans l'armée allemande en retraite et ramasser, en nombre plus considérable, — ce que ne manque pas de relever l'auteur, — les prisonniers, les canons et les armes. Nouvelle leçon sur le rôle capital de la cavalerie. A-t-elle été comprise? L'une des plus grandes victoires de l'histoire, mais victoire sans trophées.

Comme « Moltke et ses conseillers avaient compté avec la

possibilité d'un échec partiel de la première attaque allemande », ils avaient prévu « une forte position organisée à l'arrière du front ». Les Allemands s'arrêtèrent sur l'Aisne.

XIV

Voilà les faits tels qu'ils apparaissent à un officier allemand, qui n'est pas Jomini, mais qui connaît les choses et dont l'esprit est pondéré. La signification morale de la Marne lui échappe ; celle de Valmy n'est apparue, comme on le sait aujourd'hui, que bien des années après à Gœthe. « Moltke a reporté le front de la bataille allemande à environ une journée de marche plus au Nord ». Il ne voit que cela. C'est « une bataille rompue pour des raisons tactiques ».

Et Moltke a eu cinq motifs. Deux dont il a été déjà question : la fatigue des armées de l'aile droite et du centre, « très épuisées », et le médiocre ravitaillement en vivres et en munitions. En troisième et en quatrième lieu : on avait escompté « une chute plus rapide des forteresses de Liége, Namur et Maubege », et « l'énergique sortie de l'armée d'Anvers », coïncidant avec la bataille de la Marne, retint des corps d'armée dont la seule présence aurait suffi à assurer la victoire allemande et à « faire crouler toute la ligne française ». Enfin, il a fallu, dès la fin d'août, « avant que fût terminé le déploiement des armées allemandes contre la France », transporter vers la frontière de l'Est quelques corps d'armée du front occidental et de l'intérieur de l'empire, parce que les Autrichiens n'avaient pas tenu tête à la formidable poussée des Russes sur la Galicie et que les Russes avaient envahi la Prusse orientale. (L'auteur exlique : « On a maintenant établi de façon irréfutable que le Gouvernement russe projetait déjà la guerre au printemps de 1914, car il commença déjà à ce moment la mobilisation. » Mais il est inutile de s'arrêter à cette sottise ; M. de Bethmann-Hollweg n'y a pas même fait allusion.)

Ces trois raisons, les russes et les belges, sont parfaitement exactes.

La mobilisation russe a été ordonnée dans la nuit du 30 au

31 juillet, mobilisation partielle de quatre régions du Sud, — Kief, Moscou, Kazan, Odessa, — en réponse à la mobilisation de sept corps d'armée autrichiens, le 27 juillet ; la mobilisation générale le 31, vers le milieu de la journée, en réponse à la mobilisation générale de l'Autriche décidée le matin. Le chancelier allemand a prononcé un grand discours (9 novembre 1916) pour établir que c'est la mobilisation partielle de la Russie qui a rendu la guerre inévitable. Mensonge impudent, mais passons et supposons que la Russie ait attendu d'avoir achevé sa concentration pour prendre l'offensive en Prusse. Voici l'Allemagne rassurée sur ses marches orientales. En conséquence, deux ou trois des corps d'armée que Hindenburg a appelés à lui seront sur la Marne, le 9 septembre, ou sur l'Ourcq ; et la roue pouvait tourner [1].

Le même raisonnement s'applique aux IIIe et IXe corps de réserve allemands qui étaient restés aux bords de la Dyle et de l'Escaut, où l'armée belge du camp retranché d'Anvers « s'attacha à les attirer sur elle et à les retenir loin du champ de bataille de France [2] ». Deux beaux combats à Impde et à Hofstade, sur le canal de Louvain à Malines, les 24 et 25 août, pendant les batailles de Mons et de la Sambre. Au bruit de la canonnade, les Hanovriens ont incendié Louvain, sa collégiale et sa halle aux draps, avec la fameuse bibliothèque. Le 4 septembre, à la veille de la bataille de la Marne, engagement de Capelle-aux-Bois, échec assez sanglant des Allemands qui s'en vengent en brûlant le village. Moltke a appelé à lui de Belgique trois divisions de réserve, remplacées par une division de Landwehr et une division de marine. « Le moment d'une contribution de l'armée belge aux opérations des armées alliées était dès lors opportun [3]. » C'est l'offensive contre la position allemande, fortement organisée, qui s'étend de la rive gauche de la Dyle (du village de Haecht) à la rive gauche de la Senne et au bourg de Walverthem, qui en est éloigné d'une dizaine de kilomètres, sud-est de Termonde. Les combats des 9, 10 et 11 septembre sont favorables si nettement aux Belges que les Allemands font venir des renforts prélevés sur

1. *La Guerre sur le front occidental*, p. 126.
2. *La Campagne de l'armée belge*, d'après les documents officiels, p. 68.
3. *La Campagne de l'armée belge*, d'après les documents officiels, p. 77.

les garnisons de l'intérieur et la VIe division de réserve en marche déjà vers la France. Ils contre-attaquent alors le 12 et l'avantage leur reste au prix de lourdes pertes. Quand l'armée belge se retira le 13 sur le camp retranché, « le but qu'elle poursuivait était atteint » : la bataille de la Marne était gagnée.

Enfin, il n'est pas moins avéré que le plan allemand d'attaque brusquée avait commencé à échouer au refus de la Belgique de s'ouvrir aux armées qui s'élançaient contre nous et à l'héroïque résistance de ce noble peuple. Le plan allemand était proprement un *horaire*. On y était à la minute. De la frontière allemande, en face d'Aix-la-Chapelle, à la trouée de l'Oise, frontière française, — la source de l'Oise est dans la province de Namur, — il y a six jours d'étapes [1]. Or, le passage des Allemands à travers la Belgique en armes, — arrêtés devant Liége et devant Namur, arrêtés sur ligne de la Gette, battus le 12 août à la lisière de la forêt de Haelen, vainqueurs le 18 à Tirlemont et le 19 à Aerschot, — avait duré *seize jours* (4 août-20 août). Le splendide effort des Belges avait donc retardé de dix jours pleins l'arrivée des armées allemandes à la frontière d'où huit marches seulement les séparaient des forts avancés de Paris.

Ainsi les Russes et les Belges, non moins que les Anglais, ont vaincu avec nous sur la Marne. L'auteur allemand ne s'y est pas trompé. Il lui reste à reconnaître qu'une bataille qui se termine par une retraite est une défaite, que la violation de la neutralité belge a été tout à la fois un crime politique et une faute militaire, et que la guerre a été préméditée et voulue par l'empereur allemand.

JOSEPH REINACH

1. Ténot, *Nouvelles défense de la France*, p. 333.

ÉTUDES SUR L'ART ALLEMAND[1]

LA SCULPTURE

I

En 1910, les archéologues allemands apprirent par une de leurs Revues d'art que les chapiteaux romans de quelques-unes de leurs vieilles églises, celles de Quedlimbourg, de Königslutter, de Klostergröningen, étaient de simples imitations d'originaux lombards. L'auteur s'excusait un peu de sa témérité, car il savait que ces antiques chapiteaux passaient pour les premiers essais du génie germanique. On y admirait l'originalité des vieux artistes allemands retrouvant la sculpture monumentale. Mais que répondre aux faits? Il suffisait de rapprocher des photographies pour se convaincre que les chapiteaux ornés d'aigles de Saint-Ambroise de Milan avaient été copiés à Quedlimbourg et que l'atlante de Königslutter était une imitation de celui de Saint-Zénon de Vérone. Les têtes décoratives des chapiteaux allemands, ces figures fantastiques si originales en apparence, où les oreilles étaient remplacées par des ailes, avaient leurs prototypes dans les églises de Ferrare et de Vérone. La démonstration ne pouvait laisser place à aucun doute. Elle surprit les Allemands, parce qu'ils

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet, du 1er août et du 1er septembre 1916.

n'avaient pas voulu reconnaître tout ce que leur architecture doit à l'Italie du Nord ; pour nous, qui savons ce que l'Allemagne apprit de la Lombardie, nous n'avons aucune raison d'être étonnés. Des comparaisons attentives prouveront, nous en sommes convaincu, que la primitive sculpture allemande est presque toute lombarde. On conçoit sans peine que les maîtres lombards, appelés en Allemagne, aient amené avec eux des tailleurs de pierres et des sculpteurs.

Malgré l'enseignement ou la collaboration des maîtres italiens, l'Allemagne du XIIe siècle fut peu féconde. Il n'y a rien qui puisse se comparer, même de bien loin, au merveilleux épanouissement de la sculpture française. Les églises romanes du Rhin sont d'une désolante nudité. Quand par hasard un tympan est décoré d'un bas-relief, comme celui de Sainte-Cécile de Cologne, il étonne par sa gaucherie inexpressive. Quelques bas-reliefs de la Saxe, où se trahit l'imitation des voires byzantins, ne sauraient passer pour des œuvres très remarquables. On sent une race peu douée pour les arts plastiques, qui, à la fin du XIIe siècle, en est encore aux années d'apprentissage.

Que sont ces essais à côté de ces grands poèmes de Moissac, de Beaulieu, de Conques, à côté des dramatiques portails de la Bourgogne? C'est la France qui a ressuscité la sculpture : elle lui a fait faire des progrès si rapides que nous en demeurons éblouis comme devant les prodiges du génie grec.

La façade de Chartres avec ses bas-reliefs et ses statues apparaît en Europe, vers 1150, comme une sorte de miracle. Les Allemands ont été obligés de se rendre à l'évidence, mais ils n'ont pas voulu s'avouer vaincus. Nous le cédons, disent-ils, à la France dans la statuaire monumentale, mais nous reprenons l'avantage dans la minuscule sculpture de l'orfèvre. Les orfèvres allemands du XIIe siècle sont les premiers de l'Europe : des œuvres comme les châsses de l'atelier de Saint-Pantaléon, à Cologne, sont des œuvres auxquelles on ne peut rien comparer.

Ce raisonnement serait juste si les chefs-d'œuvre de l'atelier de Saint-Pantaléon étaient des chefs-d'œuvre allemands, mais nous allons voir qu'il n'en est rien. C'est un Belge et un Français qui ont fait les plus belles châsses de Cologne. Cruelle

vérité que les Allemands ont découverte eux-mêmes, et qui n'est guère sortie encore du cercle des érudits.

L'église de Deutz, qui s'élève en face de Cologne, a conservé intacte l'admirable châsse de saint Héribert. Tout autour de la châsse les apôtres sont assis; entre ces fines statuettes, de belles plaques émaillées représentent les prophètes. Les héros de l'Ancien et du Nouveau Testament semblent témoigner de la foi de saint Héribert, le vieil archevêque de Cologne.

La châsse de Deutz a passé longtemps pour le chef-d'œuvre des ateliers rhénans. C'était la plus belle fleur de l'art monastique de Cologne. Elle s'était épanouie, sans aucun doute, dans cette célèbre abbaye de Saint-Pantaléon, illustre par ses moines orfèvres, Eilbertus et Fridericus.

Une étude plus attentive a montré que la châsse de saint Héribert ne pouvait être sortie de l'atelier de Saint-Pantaléon. On sait aujourd'hui qu'elle n'est pas l'œuvre d'un Allemand, mais d'un Wallon de langue française, Godefroy de Claire[1].

Godefroy de Claire était né à Huy, près de Dinant, au commencement du XIIe siècle. Il était de cette petite France de la vallée de la Meuse, qui a produit tant d'artistes. Ce fut de tout temps un pays de tailleurs de pierres et de batteurs de cuivre. Godefroy de Claire, dont l'œuvre a été retrouvée en partie, est un des grands noms du XIIe siècle. Wallon d'origine, il reçut l'initiation de la France; on peut tenir pour certain, je crois, qu'il fut appelé par Suger à Saint-Denis[2]. Il revêtit d'émaux la magnifique croix, haute de sept mètres, qui s'élevait dans le chœur de la basilique. Godefroy de Claire apprit beaucoup à Saint-Denis. Suger, le rénovateur du symbolisme, lui enseigna à opposer les scènes de l'Ancien Testament à celles du Nouveau. La concordance des deux Testaments devint désormais le thème principal de son art. On retrouve dans ses émaux plus d'un souvenir des vitraux de Saint-Denis. D'autre part il vit à l'œuvre les sculpteurs que Suger avait fait venir du Midi de la France. Il emprunta quelques motifs à leur art. Un prophète émaillé de la châsse de saint Héribert, les

1. La preuve a été faite par O. von Falke dans *Deutsche Schmelzarbeiten des Mittelalters*. Une châsse conservée à Huy et que des documents attribuent à Godefroy de Claire a été le point de départ de la reconstitution de son œuvre.

2. J'ai fait cette démonstration dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1914.

jambes croisées, les mains déroulant une banderolle, fait penser aux grandes figures qui décoraient le portail de Saint-Denis. Cette singularité des jambes croisées révélerait à elle seule un contact avec les sculpteurs méridionaux qui travaillèrent à Saint-Denis.

Godefroy de Claire, quand il vint à Deutz, vers 1160, y apportait donc des idées et des pratiques toutes nouvelles. Sa supériorité éclata aussitôt et les orfèvres de l'abbaye de Saint-Pantaléon se mirent à son école. C'est alors que le moine Fridericus décore un de ses autels portatifs de scènes empruntées à Godefroy de Claire, qui les avait reçues de Suger. L'imagination allemande, jusque-là assez pauvre, s'enrichit. En même temps la technique de Fridericus devient plus parfaite. La châsse de saint Maurice qu'il entreprit alors trahit l'imitation de la châsse de saint Héribert : les deux belles plaques émaillées, qui représentent deux archanges, doivent leur perfection aux exemples de Godefroy de Claire. Chaque découverte qui rend à Godefroy de Claire une œuvre nouvelle, enlève un titre à l'école de Cologne. Une foule de beaux émaux, dispersés dans les collections publiques ou privées, que l'on qualifiait autrefois de rhénans ont été rendus au grand orfèvre wallon. La gloire de la fameuse école de Cologne s'en est trouvée singulièrement diminuée, mais une découverte récente lui a porté un coup plus sensible encore.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la châsse des Rois Mages de Cologne. C'est là qu'étaient conservées les reliques des trois mystérieux voyageurs, rapportées de Milan par Frédéric Barberousse. Ces reliques furent la grande poésie de Cologne au moyen âge. Le pèlerin qui apercevait l'étoile du soir au-dessus de la cathédrale de Cologne croyait voir l'étoile de Bethléem. Pour contenir ces saintes reliques aucune châsse ne pouvait être trop belle : les moines de Saint-Pantaléon, disait-on, s'y étaient surpassés. Ce n'était plus comme autrefois une sorte de sarcophage ou de tombeau, c'est une basilique avec sa nef et ses bas-côtés, toute décorée de bas-reliefs et de statues. Parmi ces statues, celles des prophètes et des apôtres sont d'une telle beauté qu'elles peuvent être considérées comme un des plus hauts chefs-d'œuvre de l'art du XIIe siècle. L'Allemagne pouvait se vanter d'avoir eu

vers 1200 un des plus grands sculpteurs, peut-être même le plus grand sculpteur de l'Europe.

L'éloge n'avait rien d'exagéré. Par malheur, un érudit allemand découvrit que l'auteur de cette merveille n'était pas un moine de Saint-Pantaléon de Cologne, mais un orfèvre français, Nicolas de Verdun. Il est inutile, à propos de Verdun, de parler du Saint-Empire germanique : les Allemands savent que Verdun n'est pas en Allemagne. Nicolas de Verdun était un pur Lorrain comme suffirait à le prouver son prénom de Nicolas. Si Godefroy de Claire est grand, Nicolas de Verdun est plus grand encore. Nous avons retrouvé un de nos plus admirables artistes, son nom doit entrer dans notre histoire et ne doit plus être oublié.

On connaissait déjà une œuvre magnifique de Nicolas de Verdun, le retable émaillé de Klosterneubourg, en Autriche ; il l'avait signé, non sans fierté, et daté de 1181.

Le retable de Klosterneubourg laisse deviner la filiation artistique de Nicolas de Verdun. Il dut recevoir les leçons de Godefroy de Claire, comme le prouve tel petit détail traditionnel. C'est de Godefroy de Claire qu'il apprit sans doute à opposer l'Ancien Testament au Nouveau; mais l'élève dépassa le maître. Le dessin de Nicolas de Verdun est d'une puissance, d'une fierté dont il n'y avait pas encore d'exemple : quelques-unes de ses figures, Samson luttant avec le lion, la Vierge de la Nativité, le groupe de l'Annonciation sont les plus belles qu'on ait vues depuis l'antiquité. Elles se détachent avec l'éclat de l'or sur un fond d'émail bleu.

C'est à ce grand maître que l'Allemagne demanda la châsse des Rois Mages. Aucun document ne le prouve, mais la preuve en a été faite en comparant la châsse de la Vierge à Tournai, œuvre authentique de Nicolas de Verdun, avec la châsse de Cologne. Les deux œuvres sont du même artiste. La châsse de Cologne n'est d'ailleurs pas tout entière de la main du maître ; les bas-reliefs de la vie de Jésus-Christ sont moins parfaits que les statuettes des prophètes et des apôtres. Parmi ces figures quelques-unes sont les plus belles que le XIIe siècle ait créées. Ce sont de sévères visages sculptés par la méditation, des attitudes nobles, de souples draperies. De pareilles œuvres ne peuvent s'expliquer que par un com-

merce assidu avec l'art français. La châsse de Cologne a été terminée en 1200 ; il y avait vingt ans déjà qu'existaient des chefs-d'œuvre comme la Résurrection de la Vierge de Senlis ou les statues de Corbeil. Nul doute que Nicolas de Verdun n'ait appris en France ce que Godefroy de Claire ne pouvait lui enseigner. Son génie a fait le reste.

Lorsque Nicolas de Verdun entreprit la châsse des Rois Mages, il dirigeait, depuis quelques années déjà, l'atelier de Saint-Pantaléon. Plusieurs châsses exécutées en grande partie par les moines orfèvres portent sa marque. Il est visible qu'il y a mis la main. La châsse de saint Anno à Siegburg a une crête décorative du plus grand style, entièrement étrangère aux traditions de l'atelier, où il faut voir l'œuvre du nouveau maître. La châsse de saint Albinus à Cologne a des parties plus caractéristiques encore. Les émaux, décorés de feuillages stylisés et d'animaux, s'apparentent aux plus belles décorations françaises de la fin du XIIe siècle. L'œuvre n'est pas d'un disciple de la France, elle est d'un Français en qui vit le génie gothique.

Les orfèvres du Rhin ne purent se soustraire à l'influence de Nicolas de Verdun. La châsse de Charlemagne à Aix-la-Chapelle est une imitation alourdie de la châsse des Rois Mages. Mais, chose curieuse, les disciples deviennent bientôt incapables de continuer la tradition du maître. L'orfévrerie allemande du XIIIe siècle est de plus en plus lourde, de plus en plus terne. La châsse de sainte Elisabeth à Marbourg nous prouve que Nicolas de Verdun n'eut pas de successeur; et en effet il n'en eut pas en Allemagne. Mais dans les pays wallons il eut un admirable disciple en qui se perpétue le génie du maître, Frère Hugo d'Oignies.

Telle est l'histoire du fameux atelier de Cologne. Sa gloire, on le voit, est en grande partie empruntée; il doit sa grandeur à deux étrangers, un Wallon et un Français : Godefroy de Claire et Nicolas de Verdun.

II

C'est à la cathédrale de Magdebourg, au commencement du XIIIe siècle, que fut imitée pour la première fois la grande ordonnance des portails français.

Il peut sembler étrange de voir apparaître tout à coup la sculpture française si loin de la France, au cœur même de l'Allemagne. Un fait explique cette singularité : Albrecht II, l'archevêque de Magdebourg, qui reconstruisit sa cathédrale à partir de 1209, était un ancien élève des écoles de Paris. Il avait vécu en France au moment où s'achevaient les grandes églises gothiques du XIIe siècle. Il avait rencontré sur sa route des cathédrales toutes blanches : Laon, Noyon, Senlis. Il avait vu terminer la nef de Notre-Dame de Paris. A peine pouvons-nous imaginer le charme qui rayonnait des cathédrales au temps de leur première jeunesse, quand toutes les arêtes étaient vives, quand l'ornement gardait encore la blanche poussière du ciseau. Le jeune Allemand admira sans doute nos architectes et nos sculpteurs autant que les savants maîtres qui lui expliquaient les quatre sens de la Bible. Devenu archevêque de Magdebourg, son premier soin fut de reconstruire sa cathédrale. Il voulut une cathédrale française et c'est certainement à un architecte français qu'il en demanda le plan. Nous avons dit que le chœur et le transept, les seules parties qui furent élevées du temps de l'archevêque Albrecht, étaient une imitation de la cathédrale de Laon. L'archevêque voulut que son église fût décorée d'un portail sculpté pareil à ceux qu'il avait vus en France. Le maître d'œuvre de Magdebourg avait, comme Villard de Honnecourt, un album d'esquisses. Il avait notamment dessiné le portail central de Notre-Dame de Paris. Il résolut de le reproduire.

On voit aujourd'hui à l'intérieur de la cathédrale de Magdebourg, une suite de bas-reliefs encastrés au pourtour du chœur ; quelques grandes statues les accompagnent. C'est le décor du portail qui avait été préparé et qui, pour des raisons que nous ignorons, ne fut jamais élevé. Un coup d'œil jeté sur ces bas-reliefs y fait reconnaître l'imitation de ceux de Notre-Dame de Paris.

Le portail de Paris a été conçu avec une singulière originalité de pensée. Dans le tympan le Christ juge les vivants et les morts. Les statues des apôtres, rangées aux ébrasements du portail rappellent qu'ils doivent être en ce jour, suivant la parole de l'Évangile, les assesseurs du Juge suprême. Les Vierges sages et les Vierges folles sculptées en bas-relief aux

montants de la porte sont une figure des réprouvés et des élus. Enfin, les Vertus et les Vices sculptés au soubassement enseignent à chaque fidèle son devoir. Voilà les vertus qu'il faut accueillir dans son âme, voilà les vices qu'il faut fouler aux pieds, si l'on veut voir, au grand jour, pencher du bon côté le plateau de la balance. Grave avertissement qui arrête le passant et le rend pensif. L'ensemble parut si propre à émouvoir qu'il fut imité quelques années après à la cathédrale d'Amiens.

Telle est la grande œuvre que voulut reproduire le maître de Magdebourg. Mais la pensée française fut mal comprise par les sculpteurs allemands. Les Vertus et les Vices, souvent identiques aux figures de Notre-Dame de Paris, en diffèrent parfois par des erreurs de copie. On sent que les sculpteurs, n'ont pas la pleine intelligence de ce qu'ils imitent ; on est surpris aussi de voir se mêler aux statues des Apôtres, celles de saint Maurice et de saint Innocent, patrons de la cathédrale : leur place n'était pas là. Mais c'est dans l'exécution surtout que l'art français a été trahi. Les sculpteurs étaient des Allemands qui n'avaient d'autres modèles que des dessins. De là, la lourdeur des figures, l'exagération barbare des plis dans les robes des Vierges sages et des Vierges folles. On ne retrouve plus rien ici de la pureté, de la sobriété de l'art français du XIIIe siècle. L'archevêque Albrecht, s'il avait du goût, dut trouver que ses sculpteurs ne lui avaient pas rendu les chefs-d'œuvre qu'il avait admirés en France.

La tentative peu réussie de Magdebourg fut reprise avec plus de succès à Freiberg, en Saxe. La fameuse Porte d'or de Freiberg, longtemps célébrée comme la fleur du génie germanique, est un portail dont tous les éléments sont français. L'artiste qui le conçut, vers 1230, connaissait parfaitement les cathédrales de Laon et de Chartres.

Dans les églises dédiées à Notre-Dame, les artistes français avaient l'habitude de consacrer deux des portails de la façade à la Vierge. Dans l'un, elle présentait l'Enfant à l'adoration des Mages ; dans l'autre, elle recevait la couronne et s'asseyait à droite de son Fils. Le troisième portail était consacré au Jugement dernier. Telle est la façade de Laon et tels sont avec plus de richesse, les portails des transepts de Chartres. L'Allemagne ne prétendit pas rivaliser avec ces grandioses ordon-

nances si nouvelles pour elle. L'artiste de Freiberg adopta un parti singulier : il condensa en un seul portail, les trois portails des façades françaises. Le portail de Freiberg, en effet, nous montre dans son tympan la Vierge et l'Enfant accueillant les Mages; dans la première voussure on voit le Couronnement de la Vierge et nous devinons dans les autres une esquisse du Jugement dernier : les morts sortent de leurs tombeaux et Abraham accueille dans son sein les âmes des élus. Ainsi abrégée, la pensée devient à peine intelligible. Des deux côtés du portail s'élèvent comme dans les cathédrales françaises de grandes statues, représentant des personnages de l'Ancienne Loi.

Il est possible de reconnaître les modèles français dont le maître de Freiberg s'est inspiré. Son Adoration des Mages est conçue comme celle de Laon. Les Rois Mages sont à droite de la Vierge ; à sa gauche on voit un ange debout et saint Joseph assis. Les deux saint Joseph ont des draperies presque identiques. Si le tympan imite celui de Laon, les voussures reproduisent celles de Chartres : les morts voilés de leur linceul qui se lèvent de leurs tombeaux sont pareils à Freiberg et à Chartres. Il est évident que les sculpteurs allemands avaient sous les yeux des dessins rapportés de France. Quant aux grandes statues elles s'inspirent sans aucun doute de celles de Chartres. A Chartres, au portail du nord, des patriarches et des prophètes, disposés dans un ordre savant, racontent l'histoire du monde et annoncent Jésus-Christ. C'est à cette suite que l'artiste de Freiberg a emprunté les personnages de son portail : Moïse, Salomon, la reine de Saba, saint Jean-Baptiste. Mais ces figures qui semblent prises au hasard n'entrent pas, comme à Chartres, dans un grand système iconographique.

Le portail de Freiberg doit donc à la France les pensées qu'il exprime ; il lui doit aussi la nouveauté de ses dispositions architectoniques. Le portail de Freiberg est un portail roman ; mais deux nouveautés s'y remarquent qui en changent le caractère. La première est la présence de figurines rangées dans les voussures ; la seconde est l'apparition des grandes statues alignées dans l'ébrasement du portail. D'où venaient ces nouveautés qui avaient apparu déjà à Magdebourg? Elles venaient de France. Elles se montrent pour la première fois,

vers 1135, aux portails de la façade de Saint-Denis. Les premiers, les artistes de Suger imaginèrent de disposer des personnages dans les voussures et de dresser de grandes figures des deux côtés du portail [1]. C'est à Saint-Denis qu'a été inventé le portail du moyen âge, l'ensemble le plus poétique peut-être que l'art ait jamais imaginé. Chartres imite bientôt Saint-Denis; Le Mans, Provins, Angers imitent Chartres. Désormais le style du portail est fixé ; le XIIIe siècle n'aura qu'à l'amplifier. C'est au XIIIe siècle que le portail français a été adopté par une partie de l'Europe chrétienne.

Le maître de Freiberg a donc imité nos portails, mais il les a imités avec timidité. Dans les archivoltes, une voussure à personnages alterne avec une voussure géométrique, et de même, dans les ébrasements, les statues alternent avec les colonnes. Les Allemands en ont fait un mérite au maître de l'œuvre : seul il a su établir, disent-ils, entre l'architecture et la sculpture un juste équilibre. C'est faire de la stérilité une vertu. Qu'y a-t-il de plus froid que ces voussures géométriques alternant avec des cordons d'anges ou de saints? L'élan de l'imagination se brise contre ces durs ornements. A Reims, au contraire, ces immenses voussures sont un ciel peuplé de bienheureux. Nous nous élevons de cercle en cercle, comme dans le *Paradis* de Dante. Quant aux grandes statues de Freiberg, sagement espacées et séparées par des colonnes, elles n'émeuvent pas comme les nôtres dont les épaules se touchent. A Chartres, on n'admire pas des statues dans leurs niches, on passe intimidé devant une double avenue de mystérieux témoins.

Le portail de Freiberg serait donc entièrement français si ses figures ne conservaient une certaine originalité de style. L'art de Freiberg est grave, noble, mais minutieux à l'excès. Bas-reliefs et statues sont fouillés comme de l'ivoire et c'est sans doute de l'étude des ivoires byzantins qu'est née cette école de Saxe qui a créé les apôtres du chœur d'Halberstadt et le portail de Freiberg. A cet art un peu artificiel, où les influences byzantines se combinent avec les influences françaises, il manque la fluidité, la liberté.

1. Les grandes figures de Saint-Denis ont été détruites au XVIIIe siècle.

L'art de Freiberg était sans avenir. Il abdiquera devant l'art français.

III

La cathédrale de Bamberg est un des sanctuaires de l'histoire et de l'art allemands. C'est là que sont ensevelis dans le même tombeau, l'empereur saint Henri et sa femme sainte Cunégonde. Ces vieux saints de l'an mil dorment côte à côte, en costume du XVe siècle, sur le sarcophage que leur sculpta Riemenschneider. Non loin de leur tombeau s'élève celui de Clément II, qui avant d'être pape fut évêque de Bamberg. Dans la crypte un autre empereur est enseveli : Conrad III de Hohenstaufen. De tels souvenirs suffiraient à rendre la cathédrale de Bamberg chère aux Allemands ; mais la riche décoration sculptée des portails et du chœur en fait, à leurs yeux, une des merveilles de l'Allemagne. Les archéologues allemands ont célébré les statues de Bamberg comme les plus belles du moyen âge : elles étaient, suivant eux, purement germaniques, et elles prouvaient que l'Allemagne avait eu au XIIIe siècle le génie de la sculpture. Les Français qui connaissaient à peine les statues de leurs cathédrales et qui enseignaient que le plus grand sculpteur du XIIIe siècle était Nicolas de Pise, n'avaient rien à objecter. Chose étrange, ce fut un Allemand qui entrevit le premier la vérité. En 1890, le professeur Dehio montra que les deux statues de la Visitation du chœur de Bamberg étaient la copie des deux belles figures de la Vierge et de sainte Élisabeth qui décorent un des portails de Reims. Le charme était rompu. D'autres archéologues allemands, moins respectueux que leurs aînés, se mirent à passer en revue les statues de Bamberg et en retrouvèrent à Reims tous les originaux. Il faut rendre justice aux jeunes archéologues allemands, ils ont appris à bien poser les problèmes. Quand ils étudient une œuvre allemande du XIIIe siècle, ils se demandent d'abord de quel original français elle est imitée. C'est ainsi que leurs recherches sont devenues fécondes. Cet amer breuvage est présenté au lecteur avec quelques adoucissements. On lui assure que les œuvres allemandes, tout en étant des copies des œuvres françaises, ont conservé

leur originalité et qu'elles se distinguent par une profondeur de sentiment où les originaux n'atteignent pas.

La cathédrale de Bamberg s'ouvre du côté du couchant par un portail roman qui a été décoré de statues gothiques vers 1250. A Magdebourg, à Freiberg, la pensée était française, l'exécution allemande. Ici, forme et pensée, tout est français; seules, quelques exagérations sont germaniques. Le maître de Bamberg était un Allemand qui revenait de Reims ; il avait admiré ces belles statues dans leur première fleur. Il les avait étudiées, il les avait dessinées. Revenu en Allemagne, il pensa ne pouvoir rien faire de mieux que de les imiter. Trois des statues du portail de Bamberg, celles de saint Henri, de sainte Cunégonde et de saint Pierre sont des copies, à peine modifiées, de trois originaux de Reims. Le saint Henri reproduit l'admirable prophète de la façade occidentale qui ressemble à une statue grecque du ve siècle et la sainte Cunégonde imite la reine de Saba qui accompagne le prophète. Imitation exacte, mais froide et sans poésie et qui n'a rien retenu de la noblesse souveraine des deux modèles. Quant au saint Pierre de Bamberg, il nous rend, dans un style un peu plus avancé, le saint Pierre encore archaïque du portail septentrional de Reims.

C'est à l'intérieur de l'église, au pourtour du chœur, que se trouvent les deux statues de la Visitation où l'imitation des originaux de Reims est si frappante. Même attitude, mêmes gestes, mais l'expression est différente. L'artiste de Bamberg n'a pu rendre la noblesse antique, la sérénité du groupe de Reims ; sa Vierge est une lourde matrone qui sourit sans grâce ; quant à sainte Élisabeth ce n'est plus la sainte femme qui accueille avec respect la Mère de son Dieu, c'est une Sibylle redoutable, qui semble annoncer l'approche du dernier jour.

Non loin de ces deux figures, il en est une troisième qui fait, non sans raison, l'admiration de l'Allemagne. C'est un jeune cavalier, aux cheveux bouclés, au profil pur, il tient les rênes de son cheval et passe la main dans la cordelière de son manteau avec une aisance aristocratique ; la tête haute, il embrasse l'horizon du large regard de la jeunesse. Est-ce saint Georges, à qui le chœur est consacré? N'est-ce pas plutôt, comme semble le prouver un document, le premier roi chrétien de la Hongrie,

saint Étienne? C'est Parsifal, disent les Allemands, apercevant au loin le Monsalvat. Nous dirons plus simplement que c'est une des plus belles images du chevalier chrétien que le moyen âge ait créé. Mais là encore l'Allemagne n'a su qu'imiter. Le modèle du cavalier de Bamberg est un des rois debout sous les pinacles de la cathédrale de Reims : même chevelure, même profil, même cou élancé, même attitude élégante, même regard audacieux jeté sur le monde. La copie est littérale. Le roi de Reims, il est vrai, n'est pas à cheval, mais les Allemands avouent eux-mêmes que le groupe du cheval et du cavalier est né en France au XIIe siècle dans les églises de l'Ouest; ils savent qu'il y avait au XIIIe siècle, dans plusieurs de nos cathédrales, des cavaliers votifs que la Révolution a détruits. Ainsi s'il n'y avait pas eu à Reims un sculpteur de génie, le cavalier de Bamberg n'aurait jamais existé.

Un saint pape qui se dresse non loin du cavalier est une autre copie : il reproduit trait pour trait le beau pape de la façade occidentale de Reims qui est peut-être saint Sixte. Mais la douce figure de Reims s'est durcie à Bamberg; elle a perdu ce voile léger de poésie qui semble envelopper les contours.

Il y a, à Bamberg, du côté du midi, un second portail historié : le tympan est rempli par un Jugement dernier. Mais aux ébrasements de singuliers groupes attirent l'attention : des prophètes ont soulevé les apôtres sur leurs épaules, pour qu'ils puissent contempler de plus haut l'avenir. Idée étrange, mais qui a sa beauté. Elle a l'air, n'est-il pas vrai, d'être tout allemande. Un Allemand cependant, il faut le dire à son éloge, ne s'y est pas trompé : là encore il a reconnu une idée française et s'est souvenu qu'aux vitraux de Chartres les quatre grands prophètes portent sur leurs épaules les quatre évangélistes.

Le Jugement dernier de Bamberg se présente comme une sorte d'abrégé du grand drame. L'artiste a dû enfermer dans l'étroit demi-cercle du tympan, l'apparition du Christ, la résurrection des morts, le désespoir des réprouvés et la joie des élus. A première vue, l'œuvre semble différer de nos Jugements derniers français ; mais, en regardant avec plus d'attention, on ne tarde pas à reconnaître que les éléments de ce

tympan sont empruntés au portail septentrional de Reims. Le Christ Juge, levant les mains pour montrer ses plaies est presque identique à Reims et à Bamberg. La Vierge et saint Jean-Baptiste offrent dans les deux œuvres des ressemblances telles qu'elles ne peuvent être attribuées au hasard. Les damnés de Bamberg sont comme ceux de Reims, réunis par une chaîne et entraînés par un démon. Ils sont moins nombreux à Bamberg, mais on reconnaît dans les deux séries le roi criminel, l'évêque indigne et l'avare portant sa bourse. Quelques statues assez gauchement placées dans les parties hautes du portail reproduisent également des originaux de Reims : on reconnaît Abraham accueillant les âmes des élus dans son sein et les élégantes figures de l'Église et de la Synagogue.

On le voit, la sculpture de Bamberg est toute française ; cependant, on n'en saurait douter, les sculpteurs sont bien des Allemands. Leur nationalité se trahit à des traits qui ne trompent pas. C'est ainsi qu'ils ont été séduits par le sourire des anges de Reims, mais qu'ils n'ont pas réussi une seule fois à le reproduire. Trop appuyé, chez eux, le sourire ressemble à une grimace. Ni la sainte Cunégonde, ni la Vierge, ni les élus ne savent sourire. Les justes sortent de leurs tombeaux, non pas avec un sourire d'extase, mais avec un rictus qui leur fend la bouche jusqu'aux oreilles. L'artiste allemand semble incapable d'exprimer avec discrétion les sentiments de l'âme. Tandis que les damnés de Reims s'avancent vers l'enfer avec une grave tristesse et gardent encore quelques restes de fierté comme les réprouvés de Dante, ceux de Bamberg s'agitent comme des convulsionnaires. L'artiste allemand est incapable de comprendre la pudeur de l'homme bien né qui maîtrise ses sentiments : il exprime la joie, la douleur, le remords en véritable rustre. A Magdebourg les Vierges folles de la fin du XIIIe siècle, s'essuient les yeux avec un pan de leur manteau. L'artiste et son public sont au même niveau. C'est une race énergique, assurément, mais qui a conservé toute la rusticité primitive. Le sculpteur allemand n'a jamais compris ce que le sculpteur français a toujours senti d'instinct, c'est que dans le monde enchanté de l'art, un personnage ne nous intéresse pas par son action, mais par le fond même de son être. « Nous ne nous intéressons pas, a

dit Ruskin, à ce qu'il fait, mais à ce qu'il est. » L'immobilité pleine d'âme de nos statues du XIIIe siècle, cette immobilité que l'on retrouve chez Fra Angelico et chez quelque grands Italiens, ne satisfait pas l'Allemand : il faut qu'il y ajoute de la sensibilité. C'est pourquoi l'artiste allemand, même en imitant, n'a presque jamais atteint à l'élévation ou simplement à la noblesse aristocratique de l'art français.

La statuaire de Bamberg est l'exemple le plus frappant d'imitation française que nous offre l'Allemagne. Mais on pourrait en citer beaucoup d'autres. Toutes les fois que les archéologues allemands analysent avec soin un de leurs monuments, ils découvrent de nouvelles preuves de cette profonde influence de la France.

Choisissons un exemple : le Dôme de Wetzlar s'ouvre du côté du sud par un portail orné de statues. Ce portail offre une particularité fort rare : il est formé par la réunion de deux ouvertures trilobées. Où trouve-t-on le modèle d'un semblable portail? En France répond l'érudition allemande, à Saint-Seurin de Bordeaux. Si l'on s'étonne qu'une église de la vallée de la Lahn puisse ressembler à une église de Bordeaux, il suffira de rappeler que Bordeaux était sur la grande route de Saint-Jacques de Compostelle. Une foule d'Allemands ont passé par là. Il est curieux qu'au portail de Wetzlar, s'élève précisément une statue de saint Jacques qui est peut-être un ex-voto du grand pèlerinage. Ce saint Jacques, orné de la coquille des plages de Galice, oriente la pensée vers le Midi.

Si le maître d'œuvre du portail de Wetzlar avait passé par Bordeaux, l'imagier avait vu Chartres et Reims. Les quelques statues qui ornent le portail de Wetzlar, taillées dans une pierre peu résistante, ont été très éprouvées par le temps ; quelques-unes ne sont plus qu'une ombre. On en voit assez cependant pour reconnaître que la sainte Madeleine, avec son voile sur la tête et le mouvement de son manteau est une lourde imitation de la sainte Modeste de Chartres. D'autre part la Vierge debout qui porte l'Enfant, rappelle par son attitude et ses draperies la Vierge du trumeau de Reims. Mais c'est à l'intérieur du Dôme, dans la chapelle de saint Étienne, que l'influence de Reims se révèle clairement. Deux statues repré-

sentent l'ange de l'Annonciation et la Vierge : ce sont deux copies. La Vierge, le manteau relevé sur la tête, reproduit la sainte Eutrope du portail septentrional de Reims. L'ange a le geste, l'attitude, la tunique aux plis serrés de l'ange de Reims qui accompagne sainte Eutrope ; mais il est difficile d'imaginer une imitation plus vulgaire. Le parfum d'archaïsme grec, qui fait le charme des originaux, s'est entièrement évaporé.

Ainsi, vers 1250, la sculpture devient, en Allemagne, entièrement française ; mais nulle part les sculpteurs allemands n'ont su rendre la noblesse ou la grâce de leurs modèles.

La cathédrale de Strasbourg mérite une attention toute particulière. Nous avons vu que son architecture était presque toute française; montrons ce que sa sculpture doit à la France.

Le bras méridional du transept est divisé en deux parties par un magnifique pilier décoré de statues superposées. Dans le bas, les quatre évangélistes déroulent des banderoles ; au-dessus des anges sonnent de la trompette et au sommet le Christ du Jugement dernier apparaît. C'est, en face de la fameuse horloge qui mesure les jours aux vivants, l'image de l'éternité. Les personnages de ce Jugement dernier en raccourci sont du plus grand style. Nobles visages, attitudes élégantes, fines draperies, un tel art n'a aucun caractère local, on y reconnaît immédiatement le grand art français de la première partie du XIIIe siècle. Il est même possible de dire à quelle cathédrale française, le maître de Strasbourg a demandé son inspiration. Comme tant d'autres artistes, il est venu à Chartres et il a étudié avec une attention toute particulière les portails et le porche du nord. Il se pourrait même qu'il eût fait son premier apprentissage à Chartres, tant il est familier avec les formes et les procédés de l'école. C'est ainsi que le pilier de Strasbourg reproduit l'ingénieuse complication des piliers des porches de Chartres. Parmi les statues du portail nord de Chartres, il en est trois qui se distinguent par leur noblesse et le style de leurs draperies : elles représentent la Vierge, sainte Élisabeth et le prophète Isaïe. Ce sont les modèles mêmes du maître de Strasbourg ; ses personnages portent la tunique aux plis serrés de la Vierge et de sainte Éli-

sabeth et ses Évangélistes déroulent une longue banderole commme le prophète Isaïe.

Le transept méridional s'ouvre par deux portails dont les tympans sont sculptés : l'un représente la Mort de la Vierge et l'autre son Couronnement. Ici encore, l'imitation des modèles français est visible. C'est en France que la Mort et le Couronnement de la Vierge furent représentés pour la première fois par la sculpture monumentale : ces deux scènes décoraient la façade de presque toutes nos grandes cathédrales. Le Couronnement de la Vierge a eu en France trois aspects. Vers 1180, à Senlis, la Vierge déjà couronnée s'assied à la droite de son Fils ; vers 1210, à Notre-Dame de Paris, un ange descend du ciel pour lui mettre la couronne sur la tête; vers 1250, à Auxerre, le Fils couronne lui-même sa Mère. On sent grandir le respect qu'inspire la Vierge. C'est cette troisième formule que l'artiste de Strasbourg a adoptée : elle lui est venue de France. Les personnages ont, comme ceux du pilier, les tuniques aux plis serrés de l'école de Chartres. Toutefois le sculpteur des tympans n'est plus le même que celui du pilier : on dirait qu'il est son élève et que c'est par lui qu'il a connu l'art français. En effet si l'iconographie et certains procédés techniques sont français, l'esprit est différent. La Mort de la Vierge, que la France revêt de sérénité, prend ici l'aspect d'un drame pathétique. Les apôtres se penchent avec émotion sur le lit où elle vient de rendre le dernier soupir. Mais une figure surtout attire l'attention ; c'est une femme assise au pied du lit funèbre; les mains crispées, elle contemple la Vierge avec une sorte d'avidité douloureuse et semble retenir un sanglot. Belle image de la douleur et qui étonne à cette date. En France l'art du XIIIe siècle a une répugnance invincible à représenter la souffrance physique et la douleur morale ; il garde un calme surnaturel. Il se tient dans les hautes régions où tout est harmonie. Ce n'est qu'au déclin du vrai moyen âge qu'on trouverait chez nous une figure comparable à la pleureuse de Strasbourg. Si donc le sculpteur du pilier peut être à la rigueur un Français, on peut affirmer sans crainte que le maître des tympans n'est pas né de ce côté-ci des Vosges. Français d'éducation, il ne l'est pas de tempérament. C'est un Alsacien, dit la critique allemande, qui exprime pour la première fois le

génie de son pays : nous y souscrivons volontiers. Il ne nous déplairait pas de penser qu'un Alsacien ait exprimé le premier la tendresse nostalgique et la fidélité dans l'amour. Pour moi, plus d'une fois, à Strasbourg, pendant que résonnaient au loin l'aigre fifre et le tambour plat, j'ai cru voir, en contemplant ce bas-relief, une figure prophétique, une image de l'Alsace pleurant la France.

Devant le double portail deux statues se dressent, celle de l'Église et celle de la Synagogue qui nous rendent de nouveau l'art français avec toutes ses délicatesses. Les originaux sont à Reims dans les parties hautes du transept méridional ; mais la copie est fort supérieure au modèle. Ces belles figures, chastes avec des lignes voluptueuses, ont le charme de la poésie chevaleresque, elles nous donnent l'idéal de la femme, tel que le moyen âge l'a entrevu. C'est de l'art français tout pur, avec une légère nuance de rêve.

On voit tout ce que la cathédrale de Strasbourg doit à la France. Je ne parle pas des trois grands portails de la façade, qui sont d'un autre stade de l'art, et où les influences françaises ne sont pas moins visibles.

Revenons à l'Allemagne. Cinquante ans elle reçut les leçons de la France. Pendant plus d'un demi-siècle il ne se fit pas une statue en Allemagne qui ne rappelât, de près ou de loin, un original français. Ce ne fut que dans la dernière partie du XIIIe siècle que le sculpteur allemand, formé par nos leçons, osa s'essayer à créer. L'œuvre la plus originale que cette époque ait produite se voit dans la cathédrale de Naumbourg. Ce sont des statues de donateurs, chevaliers, nobles dames, disposées au pourtour du chœur. Il est clair que si la statuaire de Reims n'avait pas existé, de pareilles figures n'eussent jamais pu naître. Toutefois, l'artiste allemand n'imite aucun original français. Son œuvre, certes, ne manque pas de caractère, mais un artiste français l'eût jugée de mauvais goût, inconvenante. Ce n'est pas en France, assurément, qu'on aurait eu l'idée d'élever des statues à des donateurs et de les ranger en cercle autour du sanctuaire. Dans nos églises les saints sont seuls jugés dignes d'avoir des statues : les donateurs, quand il y en a, sont agenouillés aux pieds des saints et plus petits que des enfants. Parfois, on les voit couchés sur leur tombeau,

dans l'ombre d'une chapelle : ils joignent les mains et leurs yeux grands ouverts semblent déjà contempler la lumière éternelle. En France, les grands de ce monde n'entrent dans l'église qu'en se faisant humbles : il faut que leur image prie, qu'elle apparaisse transfigurée par la foi et par l'espérance. Rien de pareil en Allemagne. Il a fallu que dans le monde germanique la féodalité fût bien puissante, que la force écrasât bien lourdement l'esprit, pour qu'une œuvre comme les statues du chœur de Naumbourg fût possible. Cette féodalité allemande telle qu'elle apparaît un peu plus tard, avec ses casques ailés surmontés de monstres donne une impression d'épouvante.

C'est une singulière assemblée que celle des donateurs de Naumbourg. Une noble dame, un pan de sa robe relevé, semble rire aux éclats, une autre paraît mélancolique et cache une partie de son visage sous son manteau, un chevalier, les mains appuyées sur le pommeau de l'épée, est une image de la force sûre d'elle-même, un autre se dissimule derrière son bouclier.

Toutes ces figures sont remarquables : les Allemands peuvent les célébrer sans crainte : elles sont bien à eux. Ils y admirent un art « purement humain ». Pour nous, nous pensons que le grand art idéaliste du XIIIe siècle est fort au-dessus de ces images où domine le trait individuel. Il ne viendra que trop tôt, pour la France elle-même, le temps de l'art purement humain. Ce qui nous enchante dans notre art du XIIIe siècle c'est un reflet du ciel. L'artiste allemand, abandonné à lui-même pour la première fois, ramène ce grand art sur la terre.

Nous n'irons pas plus loin. Il nous suffira d'avoir étudié la grande période créatrice du moyen âge. Les siècles suivants d'ailleurs ne nous révéleraient pas une Allemagne plus originale. Au XIVe siècle, l'art allemand reste le disciple de l'art français : il reproduit fidèlement les variations de notre goût. Il suffit pour s'en convaincre d'étudier les statues d'apôtres adossées aux piliers de la cathédrale de Cologne : on y retrouve le léger déhanchement, les tuniques s'arrondissant en tablier, les plis en rouleaux de parchemin, en un mot toutes les particularités de la statuaire française contemporaine. Cet art

subtil, raffiné, tout en nuances, cet art de virtuoses où l'on ne retrouve plus l'antique grandeur, était né à Paris, vers 1300. L'Allemagne l'imita, comme elle avait imité l'art du XIIIe siècle.

Au XVe siècle, l'Allemagne change de maîtres. Ce n'est plus aux artistes de l'Ile-de-France qu'elle demande des leçons, c'est aux sculpteurs franco-flamands du duché de Bourgogne. Cet art puissant, dramatique, mais d'essence plébéienne devient le sien. De cet art-là l'Allemagne goûta surtout la prose : c'est l'art de Nuremberg. L'artiste de Nuremberg est un pieux ouvrier, d'une foi touchante, mais ce n'est qu'un ouvrier ; ses personnages sont comme lui d'une argile un peu lourde.

Ainsi, c'est à la France que l'Allemagne doit sa sculpture. Comment en serait-il autrement, puisque c'est la France qui a retrouvé la sculpture, dont le secret s'était perdu depuis la fin du monde antique : titre aussi noble pour nous que l'invention de l'art gothique. Il ne faut pas se lasser de le redire, puisque le monde ne le sait pas encore assez : dans le domaine de l'art les Français ont été, avec les Grecs, le grand peuple inventeur. Il faut que la France soit couronnée de tous ses rayons le jour où elle montera sur son char de triomphe, suivie, comme dans les bas-reliefs antiques, du Barbare vaincu.

ÉMILE MÂLE

L'AMOUREUSE HISTOIRE

D'AUGUSTE COMTE ET DE CLOTILDE DE VAUX[1]

IV

CLOTILDE ET COMTE : DEUXIÈME PHASE

Le mercredi donc, 30 avril 1845, Auguste Comte osa écrire à Clotilde. Ce furent quelques lignes pour lui prêter un livre, la traduction du *Tom Jones* de Fielding, un des chefs-d'œuvre, aux yeux de Comte, de l'esprit humain.

Clotilde répondit le lendemain. On reconnaît, dans les deux phrases dont se composent ses remerciements, sa manière élégante, et qu'elle ne peut rien dire, même en banalités, qui soit banal. « Vos bontés me rendent bien heureuse et bien fière, monsieur », dit-elle dans la première phrase; et, dans la deuxième : « Puisque votre supériorité ne vous empêche pas de vous faire tout à tous, je me réjouis de l'espérance de causer avec vous de ce petit chef-d'œuvre... »

Cela n'était pas grand'chose, encore que gentil. Comte en fut tout ému. Il ne laissa pas de considérer comme un

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1916.

hommage longtemps mûri ce qui n'était que mots jetés au courant de la plume. Lorsque, — Clotilde morte, — il composera une sorte de recueil de prières avec les extraits de leurs lettres, il fera entrer ce court billet dans la « prière du milieu de la journée », à 10 h. 1/2 précises.

Un amoureux ne peut se passer d'écrire : le vendredi, 2 mai (à 2 heures du soir, c'est lui qui l'indique), Comte prend la plume pour remercier Clotilde de ses remerciements. Il le fait beaucoup plus lourdement que sa belle partenaire, mais, avec cette deuxième lettre, on entre dans le vif du sujet : elle constitue tout un programme. De la courte et légère réponse de Clotilde, Comte tire trois conclusions, c'est à savoir, que la jeune femme attache un prix exceptionnel à l'échange de leurs pensées, — ensuite qu'une harmonie préexistante influe sur les dispositions de leur cœur, — et, enfin, que leur passé, bien que différent, offre des similitudes de souffrances, d'où naîtra un avenir commun. — Il est difficile d'aller plus vite en besogne. Et, une fois parti, il est difficile de mieux profiter des moindres incidents pour empêcher la conversation écrite de tomber. Dans la maison de mon grand-père, qui lui est largement ouverte, et où il vient trois fois par semaine, il ne sent pas assez Clotilde sous l'emprise de son esprit. La mère, le père, le frère, lui sont, inconsciemment encore, des surveillants; il les supporte, mais, inconsciemment encore, il s'en irrite ; de plus, étant amoureux, il est insatiable. Il amplifie les menus faits de la vie, et il y accroche l'occasion escomptée d'écrire.....

Un jour de ce commencement de mai, mon grand-père, ayant un renseignement professionnel à lui demander d'urgence, dut aller le voir après le dîner. C'est l'époque où les fins de journée de Paris sont délicieuses. En ce temps-là, on dînait tôt, avant 6 heures. Clotilde manifesta le désir d'accompagner son frère, de traverser la Seine, et, par la Cité, monter jusqu'à la rue Monsieur-le-Prince.

Elle s'en fut donc avec mon grand-père. Le malheureux homme en eut toujours regret. — Peu habile en psychologie amoureuse, et par ailleurs ne pouvant, ni du physique ni de l'âge de son maître, inférer une âme toute de feu, il n'ouvrit que très tardivement les yeux sur la passion du philosophe ;

et quand il les ouvrit, il en fit remonter le début à cette visite du mois de mai où il avait, — s'accusait-il, — conduit sa sœur à un triste destin. Il ne pensa jamais que le mal était bien antérieur et que, depuis de longs mois, Comte ne s'appartenait plus : quand ses souvenirs le ramenaient à la douloureuse époque, il s'arrêtait longuement sur cette soirée, et se faisait reproche d'avoir été si imprudent. En fait, il ne l'avait pas été : l'intimité des deux familles autorisait pleinement la petite promenade désirée par Clotilde. La jeune femme, au reste, si elle prit plaisir à cheminer dans le joli décor crépusculaire, s'ennuya très fermement, très assurément dans la demeure du philosophe. Elle y trouva, non pas Comte tout seul, mais aussi Laffitte et un autre disciple. Mon grand-père prit part à la conversation, s'y enflamma, — oubliant sa sœur, tout éberluée de tomber en pleine mathématique et en philosophie transcendante. Elle demeura silencieuse, et son silence fit que la conversation se prolongea, car mon grand-père, tout au souvenir de ses récents démêlés avec l'Académie des sciences, revenait abondamment sur ce sujet. Auguste Comte, gêné de ne pas être tout à sa dame, laissait aller, n'intervenait pas, contre son habitude, pour ramener la conversation à soi. La soirée lui fut aussi pénible.

Laffitte a rapporté qu'il ne vit Clotilde qu'une seule fois, et que ce fut ce jour-là. Il ne se douta guère que cette jeune dame silencieuse, qui ouvrait ses yeux immenses sur l'austère cabinet du maître, serait celle qui, avec le maître, monterait sur les autels positivistes, où lui-même, successeur de Comte, la devrait honorer... Il ne s'en douta guère, — mais il se souvint plus tard de cette soirée de mai, qui était une aurore d'amour...

Auguste Comte, pour une fois, ne fut pas content de soi ; cela montre assez combien Clotilde, déjà, lui était chère. Dès le lendemain matin (14 mai 1845), dans un court billet, il s'excuse « de la maussaderie » et de « l'insignifiance » de sa réception. Mais, dans le même billet, qui est le troisième adressé à une jeune dame, il ne craint pas de proposer un commerce plus suivi « de réunions qui, espère-t-il, seront moins embarrassées ». Et il demande à Clotilde la permission de la venir voir chez elle.

Clotilde n'est pas bégueule, elle n'a peur ni de Comte ni de personne. Elle le lui marque, dans sa réponse du 15 mai 1845.

Vous avez un cœur fait pour comprendre celui d'une femme, monsieur, et je ne puis que reconnaître la sincérité avec laquelle vous me parlez de ce qui me concerne. J'accepte, avec bonheur, l'intérêt et l'affection que vous voudrez bien me donner ; et, chez moi comme chez mes parents, j'espère vous prouver le prix que j'y attache. Ma situation isolée m'a portée à recevoir rarement des visites d'hommes; mais cependant j'en reçois quelquefois, et je tiendrais à honneur de vous compter au nombre...

Que ce soit un peu risqué, pour une jolie femme de trente ans, d'être si désinvolte, — oui, — mais cela est si bien dit, si léger ! Comme l'on sent que, si elle se permet d'être libre, c'est qu'elle a toute confiance en soi-même, que surtout Auguste Comte, à son estime, ne peut vraiment pas être autre chose qu'un philosophe... Et cependant c'est bien autre chose qu'il prétend devenir ; et l'attaque de front va commencer ; il s'y essaie dès la toute prochaine lettre.

Mais avant cette lettre, Clotilde et lui se retrouvent rue Pavée, le vendredi 16 mai. Et leur rencontre de ce jour-là est une des grandes dates du positivisme « intégral ». C'est de ce soir qu'est sortie l'ère définitive de l'humanité.

Actuellement, l'ère positiviste a pour point de départ la Révolution française, c'est-à-dire 1789 ; nous sommes présentement en l'an 128 ; mais lorsque l'humanité sera « régénérée », le point de départ de 1789 sera abandonné, et l'origine des temps nouveaux datera du 18 mai 1845, devenu le premier jour de l'an Un.

En quel honneur? Pour un mot dit, chez mes grands-parents, par Auguste Comte, dont il fut si émerveillé lui-même, qu'il pensa en ravir chacun et qu'il l'inscrivit, à peine modifié, comme frontispice à son œuvre nouvelle.

Les soirées de la rue Pavée devaient être charmantes, entre mon grand-père, son ancien maître, — devenu son ami, et madame Marie la mère, tandis qu'écoutaient les deux jeunes femmes, Clotilde et ma grand'mère.

Comte était excité, tout à la fois, par les objections de mon grand-père, par les douces remarques de madame Marie, spiritualiste, et par les grands beaux yeux interrogateurs de

Clotilde, désireuse de savoir s'il existait une philosophie capable de lui dire pourquoi elle avait été si malheureuse.

Ce soir-là, Auguste Comte voulait réparer l'impression fâcheuse qu'il croyait avoir produite, chez lui, sur Clotilde, et il fut particulièrement brillant. Comme d'ailleurs il était éperdument amoureux, il parla de l'amour ou du moins de la faculté d'aimer. Et c'est alors que ce grand esprit qui avait édifié toute une philosophie rationaliste, et consacré vingt ans de labeur à la gloire de la méthode scientifique, énonça soudain une formule, qui était sans doute tout amour, mais qui n'était certainement pas toute science.

Il dit :

« On ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer. »

Dans la « Cinquième Sainte-Clotilde », lue par lui en 1849 sur la tombe de Clotilde, il évoque ainsi l'instant dont je parle :

« Le positivisme religieux commença réellement, dans notre précieuse entrevue initiale du vendredi 16 mai 1845, quand mon cœur proclama inopinément, devant ta famille émerveillée, la sentence caractéristique (on ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer) qui, complétée, devint la devise spéciale de notre grande composition. »

Ma grand'mère se souvenait très bien de cette soirée, et ce fut elle, surtout, et peut-être aussi Clotilde, qui furent émerveillées. Pour elle, si enfant, pour Clotilde, encore jeune femme, la conclusion de Comte, qui semblait tirée plutôt d'un roman de George Sand que d'un précis philosophique, était évidemment digne de plaire. Et elles applaudirent, et madame Marie également, qui applaudissait toujours quand on parlait de charité. Mais mon grand-père fut choqué : il sentit, d'une façon latente bien que formelle, que son maître, en reniant la suprématie de la pensée pure, se manquait à soi-même, et qu'il fissurait tout son enseignement.

Voici en effet que, tout d'un coup, Comte passe, non pas de la méthode déductive à la méthode inductive, qui est tout aussi positive, mais à la méthode *a priori*, laquelle est purement métaphysique. Quand il dit : « On ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer », et quand il le dit, parce que, en ce moment même, il a devant lui la femme dont il est

amoureux, il pose un principe qui n'est pas démontré, qui n'est sans doute pas démontrable ; il n'est donc plus positiviste. Cependant, d'après lui, bien loin de ne plus l'être, il prétend ne l'être réellement que de ce moment.

Il faut se souvenir ici de l'opuscule de 1822, auquel j'ai dit que je renverrai souvent le lecteur : dans cet opuscule, Auguste Comte ne s'est pas proposé seulement de refaire les bases de la société, il a résolu d'en édifier une nouvelle, et, de « réorganiser » le pouvoir spirituel. Ce pouvoir, il le réorganise, comme eût fait saint Thomas, par des conceptions métaphysiques ; la première est de donner le pas à la sensibilité sur l'intelligence. En agissant ainsi, il surprend évidemment les disciples qui n'ont pas discerné dans ses prémisses tout ce que lui-même il y a mis, — mais il ne les trompe ni ne se trompe : il poursuit sa route, voilà tout. Seulement, en la poursuivant, il déraille, si je puis dire : il ne voit pas que le but qu'il s'est donné, il ne pourra pas l'atteindre par la méthode même qu'il a inventée, la scientifique méthode de ne reconnaître que ce qui est connaissable ; il s'illusionne lui-même en jouant sur les mots; au lieu de dire : « conception *a priori* », il dit : « conception subjective ». Mais Littré ne s'y est pas trompé, — ni mon grand-père non plus, pour en revenir à cette soirée du 16 mai 1845.

« L'émerveillement » des dames ne gagna pas le jeune professeur. Il ne prêta d'ailleurs pas, sur le moment, plus d'importance qu'il ne convenait à ce qu'il considérait comme propos de salon. Il ne se récria que lorsqu'il sut, plus tard, qu'il était déclaré témoin, et témoin enthousiaste, du plus considérable événement de l'humanité. Il affirma devant moi, au docteur Robinet, que, primo, il ne croyait pas qu'il y eût là un événement important et que, secondo, il n'avait jamais été enthousiasmé.

Mais Clotilde, elle, fut approbative ; elle se sentit heureuse de trouver chez l'auteur de tant de livres graves, si lourds, si pleins, cet élan d'idéalisme. Elle en témoigna franchement ; et c'est sans doute ce qui permit à Comte de ne pas attendre plus longtemps pour marquer les sentiments dont son cœur débordait. Il s'était écrié : « On peut toujours aimer... » Il voulut tout de suite souligner que cette puissance

d'amour ne s'éparpillait pas, — qu'il avait trouvé celle qu'il pourrait aimer toujours...

Dans sa lettre du 17 mai 1845, la quatrième, notons-le, qu'il eut encore écrite à Clotilde, il brûle ses vaisseaux, fait l'aveu d'amour :

... Le doux ensemble de sentiments qui m'a entraîné vers vous...

Puisque je ne saurais hélas ! devenir plus jeune, que n'êtes-vous, madame, moins belle et moins aimable, afin de compenser un peu le fatal disparate de ma *verdeur* morale à ma maturité physique...

Tous deux placés involontairement dans un même état exceptionnel...

On remarquera la tendance: il vit seul, séparé de sa femme; Clotilde vit seule, séparée de son mari ; donc, il y a une prédestination commune et ils sont faits pour obtenir, l'un par l'autre, le bonheur d'intimité qui leur manque, à l'un et à l'autre.

Et il lui dédie déjà tous ses travaux futurs :

C'est donc, ma charmante amie,... sans aucune vaine affectation sentimentale, que je me félicite de l'heureuse coïncidence de la douce résurrection morale que je vous dois, avec l'élaboration naissante de mon second grand ouvrage...

Ce second grand ouvrage, c'est ce qui sera la Religion Positive. Déjà, dans l'esprit du penseur, la Divinité est née, dont il va consacrer les autels ; déjà, il met sous son inspiration, sous son vocable, pourrait-on dire, le long labeur qu'il veut entreprendre. Pour organiser définitivement la spiritualité, il n'a plus qu'à faire, de Clotilde une déesse, et de lui un grand-prêtre. Le nœud qu'il cherchait, entre ses travaux d'hier, tout de déblayement, et ses travaux de demain, tout de construction, il est là, dans son amour pour Clotilde, — et puisque, du temps qu'il n'aimait pas, l'organe supérieur était le cerveau, à présent qu'il aime, c'est le cœur. On voit comme tout ceci s'enchaîne, et comme ce sage s'en va tout logiquement à sa folie...

Mais du moins distingue-t-il très nettement en lui. Il dit :

Quel précieux contraste elle m'offre (sa situation présente) avec le triste état de compression affective où j'étais, malgré moi, plongé en

commençant, il y a quinze ans, mon ouvrage fondamental... Je suis tellement pénétré de cette salutaire réaction, que je n'hésiterais pas à vous adresser un jour la dédicace publique d'un travail où vous aurez ainsi indirectement coopéré, si des convenances respectables n'interdisaient un tel aveu...

Pauvre homme! Il ne se doutait pas que la mort l'emporterait sur ces « convenances respectables », et qu'il la ferait, sa dédicace, non plus à la Clotilde si vivante, vers qui il se tournait dans ses nuits d'insomnies, mais à la Clotilde pour jamais endormie. Il ne s'en doutait pas, — quand il pensait à elle de toute la force de sa passion d'homme, et qu'il le lui marquait sans craindre d'en sous-entendre l'ardeur purement physique :

... Ces précieuses émotions, ces effusions intimes, ces larmes délicieuses, tout cet ensemble d'affections plus fait pour être senti que décrit, contribuent aujourd'hui, dans le silence de mes longues nuits, à prolonger mon trouble physique... mais je n'échangerais pas volontiers ces ravissantes insomnies contre la plus parfaite santé possible. Je suis d'ailleurs convaincu que les diverses conditions indispensables de cette nouvelle existence ne tarderont pas à se pondérer et coordonner spontanément au commun profit de mon travail, de mon bonheur, et même de ma santé physique, sans que vous deviez jamais concevoir à ce sujet aucun juste scrupule...

Et il termine, en indiquant qu'il disposera des mercredis et des vendredis pour « nous voir désormais chez vos chers parents (j'allais dire *nos*)... »

Quand il reparlera de cette lettre, la quatrième, ai-je dit, qu'il ait adressée à Clotilde, Comte la qualifiera de décisive; et elle l'est en effet. Car on ne saurait dire plus crûment à une jeune dame tout ce qu'on attend d'elle ; et comme cela se passait à une époque où, le divorce n'existant pas, on ne pouvait qu'être amant et maîtresse, quand on n'était pas mari et femme, — Clotilde devait savoir ce que parler voulait dire...

Elle ne manqua pas de la comprendre ; mais elle fut si stupéfaite qu'elle ne répondit point, d'abord. Et Comte, ayant été empêché d'aller la retrouver chez mes grands-parents, trouva bon d'insister, dans un petit poulet complémentaire du mardi matin, 20 mai, et dans un autre, du 21, où il reconnaît lui-même qu'il accable Clotilde sous un « déluge journalier ».

La jeune femme, après avoir marqué un temps, répondit. Elle répondit par la lettre qu'il fallait. Lettre courte, lettre ferme, lettre de femme honnête et malheureuse, et qui sait la vie et qui n'en a pas peur. La voici tout entière (21 mai) :

J'ai trop souffert, pour ne pas être au moins sincère, monsieur, et si je n'ai pas répondu à votre lettre de samedi, c'est qu'elle m'a causé des sentiments pénibles que je n'aurais pas su vous cacher.

En acceptant votre amitié et votre intérêt, je croyais, je vous l'avoue, contribuer à votre bonheur et au mien ; et il m'a été douloureux d'avoir à craindre le contraire.

Si je ne m'étais pas fait depuis longtemps une habitude de cacher mon cœur, je vous aurais inspiré encore plus de pitié que de tendresse, j'en suis sûre. Il y a un an que je me demande chaque soir si j'aurai la force de vivre le lendemain... Ce n'est pas avec de telles pensées qu'on peut faire des coups de tête.

Vous ne me connaissez pas, et la bonté de votre cœur vous a porté, je le sens, à exalter en vous l'intérêt qu'inspire mon malheur. Mais je vous demande de faire un moment usage de vos belles qualités relativement à ce qui me concerne et vous ne serez pas tenté de m'adresser un seul reproche.

Épargnez-moi les émotions comme je désire vous les éviter : je ne sens pas moins vivement que vous.

Adieu, monsieur Comte, croyez à ma sincère affection, comme à mon estime, et recevez-en l'offre pour toujours.

Cette réponse accabla Auguste Comte. Bien que les dernières lignes en fussent moins dures que les premières, un refus net y était cependant marqué. Mais il ne voulut pas le prendre ainsi. Il admit seulement qu'il avait commis une faute de tactique, qu'il s'était engagé trop vite, et que la résistance de Clotilde venait plus de la surprise d'avoir été attaquée, que de la résolution de ne jamais se rendre. Et par ainsi, loin de rompre lui-même, il précipita ses coups. Il avait écrit à Clotilde le mercredi matin, dès 6 heures ; il avait reçu d'elle, aussitôt après, le billet ci-dessus, qui ne répondait qu'à sa lettre précédente : il lui en envoie, dès midi, le même jour, une autre encore. Il y reconnaît que sa tentative a été grossière, que même (et cela est dur à un chef d'école philosophique) « ceux qui se proposent de diriger les autres ont bien souvent besoin de toute leur indulgence », — mais il se flatte que la « douce sagacité » de Clotilde aura su « discerner ses hono-

rables impulsions réelles à travers les formes de l'inexpérience et de la précipitation ». Et c'est tout ; l'incident lui paraît clos, et rouverte au contraire l'ère des bonnes relations. Il se croit en droit, sauf interdiction de sa part, de lui rendre visite dès le lendemain, « afin de la rassurer pour l'avenir ». Même pour la rassurer tout de suite, il ajoute : « Les hommes de mon caractère n'ont besoin que d'un touchant avis pour éviter une véritable chute... »

Tant de rapidité dans l'offensive aurait dû mettre Clotilde en éveil : c'était pour elle l'heure décisive, le tournant à franchir ou non. Mais il ne faut pas la juger trop vite. Ou, du moins, si on la juge par rapport aux convenances sociales, doit-on considérer tout ce qui lui manquait, au regard précisément de la société. Elle vivait seule, non seulement matériellement dans son petit appartement de la rue Payenne, mais seule, plus encore, moralement, puisqu'aucun des siens, même sa mère, n'était capable de pénétrer la sorte de détresse morale dont elle languissait ; et, en même temps, bien qu'isolée et perdue en face d'elle-même, elle était complètement dépendante ; elle n'avait pas un sou vaillant, le subside autrichien de M. de Ficquelmont ne lui parvenant que par sa mère, comme et quand sa mère voulait.

En opposition à tant d'entraves, à tant de désunion latente, elle voyait un homme, de notoriété déjà mondiale, qui se faisait tout petit près d'elle, tout petit à cause d'elle, et qui lui donnait cette douceur d'être choyée, dont, comme toute femme, elle était altérée, mais qu'elle avait si peu connue...

Elle ne brisa donc ni avec lui, ni même avec les espérances qu'il pouvait entretenir. Elle laissa entre-bâillée une porte qu'elle ne pourrait plus jamais fermer :

Je vous remercie de votre dernier billet, monsieur, répond-elle, le 21 au soir ; j'aurai toujours grand plaisir à vous voir, et j'espère que nous éviterons les causeries embarrassantes. Je ne puis pas me trouver chez moi, demain ni les jours suivants, devant aller visiter une amie malade. Nous vous ferons de la musique, rue Pavée, quand vous y viendrez ; je vais y passer presque toutes mes journées jusqu'aux couches [1].

1. Il s'agit là des couches de ma grand'mère, dont l'enfant attendu devait avoir Comte et Clotilde pour parrain et marraine.

Mais le philosophe était vraiment souffrant. Chez lui, qui avait été fou, les émotions morales réagissaient violemment sur le cerveau, et du cerveau sur les nerfs. Il en résulta une profonde dépression, par quoi il fut contraint de s'aliter.

Il ne put donc revoir Clotilde jusqu'à la fin de mai. Leur commerce se borna à deux lettres de lui, dont il y a peu de chose à retenir, si ce n'est un habile crescendo d'adulation et quelques phrases sur lui-même qui montrent le cas qu'il faisait de soi.

Je relève, notamment, dans la lettre du 28 mai :

Vous avez dû, comme tout le monde, remarquer en moi, cette exception frappante, encore plus relative au cœur qu'à l'esprit et toutefois étrange sans être unique, qui me fait conserver dans ma pleine maturité physique, toute la *verdeur* et l'*impétuosité* de la jeunesse...

La merveilleuse sagacité de vos appréciations... L'exquise impartialité de vos décisions... Votre suave bonté... Votre juste fermeté...

Et il termine par cette exclamation, qui sent un peu trop le style de l'époque, et serait plutôt de M. Amédée de Vaux que d'Auguste Comte :

Ah ! qui donc a pu posséder un tel trésor, et ne savoir pas l'apprécier?...

Mais, qu'importe le style, si l'encens est sincère? Et celui-ci, montant d'un tel homme, qui donc l'eût refusé?

Clotilde le prie seulement de renoncer aux « causeries embarrassantes ».

Mais Comte ne veut, ni arrêter le flot montant de ses louanges, ni même abandonner ce genre dangereux de causeries, du moins par lettres. Il prit occasion de ce que la sainte Clotilde, qui tombe le 3 juin, allait arriver, pour offrir à la jeune femme un nouvel hommage, sous forme de « lettre philosophique sur la commémoration sociale ».

Ce document vaut d'être retenu, tant par les précisions qu'il apporte sur l'état de l'évolution mentale d'Auguste Comte, que par le lien qu'il met entre ses nouvelles conceptions philosophiques, et les anciennes. Sans doute, il écrit à une femme, et à une femme qu'il aime, et par là est-il conduit

à une religiosité qui n'est encore que sentimentale ; mais, cette religiosité, c'est cependant sa tendance nouvelle ; il le proclame solennellement quand il écrit que « l'école positiviste vient aujourd'hui placer au principal ordre du jour la réorganisation spirituelle ». Son effort ne sera plus critique, il tendra réellement « à la régénération directe des opinions et des mœurs ». C'est bien ce qu'il s'était proposé en 1822 ; seulement, depuis si longtemps il l'avait écrit, que — par malheur — chacun l'avait oublié, — hors lui. Peut-être même, s'il n'avait pas rencontré Clotilde, n'aurait-il pas rompu avec les meilleurs de ses amis, pour la joie de devenir grand prêtre. Mais, depuis qu'il aime, il met la raison de sa vie dans le seul idéal religieux. Toute son œuvre va s'employer, non à justifier son amour, mais à en faire le levier qui, soulevant le vieux monde, et le laissant retomber, lui permettra d'édifier, sur les débris épars, le temple nouveau. Et les premiers disciples, qui attendaient de lui une cité libre, ne vont trouver qu'une rigoureuse église.

De cette église, il pose réellement les fondements dans sa lettre « sur la commémoration sociale ». Il expose à Clotilde pourquoi sa philosophie prend à son compte la coutume catholique de la « commémoration des morts ». Et il lui révèle, en termes vraiment beaux, cette filiation qui va des morts à nous, et qui fait que ce sont eux qui vivent en nous :

> L'instinct de sociabilité, ou le sentiment habituel de la liaison de chacun à tous, serait très imparfaitement développé si cette relation se bornait au présent comme chez les animaux sociables... La société humaine est surtout caractérisée par la coopération continue des générations successives, première source de l'évolution propre de notre espèce...

De telles phrases sont aujourd'hui pour nous des lieux communs ; elles devaient être pour Clotilde un éblouissement ; elles éclairaient des choses qu'elle n'imaginait pas, — que bien peu de personnes, de son temps, imaginaient. Par cette conception inattendue, et si profonde, du passé, Auguste Comte systématisait « la vénération des ancêtres privés ou publics », et il enseignait à sa belle amie comment la philosophie positive justifie pleinement « le culte catholique des

saints », puisque les saints ne sont en général que la synthèse d'une époque.

En quelques phrases, il lui donnait tout le raccourci de son effort : à la négation du XVIIIe siècle, opposer une grande affirmation qui éclairera l'avenir. Mais sur quoi se fondera cette affirmation, nécessaire à l'humanité? Sur l'humanité elle-même :

La nouvelle philosophie, proclame-t-il, représente réellement la vie collective de notre espèce, dont la marche nécessaire constitue surtout un *sujet propre* que nulle théologie ne peut embrasser, et encore moins aucune métaphysique.

On comprend ce que cela veut dire : l'homme, autrefois, s'aimait en Dieu ; maintenant l'humanité s'aimera en elle-même. Ainsi, plus de Dieu, mais une discipline, un maître nouveau, plus inflexible que l'ancien, et qui sera l'ensemble des hommes régissant l'homme isolé :

Les religions en effet ne pouvaient jusqu'ici proposer à chacun qu'un but purement personnel, le salut éternel, où la société ne saurait intervenir...

A présent, la société interviendra, et Auguste Comte le fera bien voir. Pour « réorganiser », il fait appel à l'élément féminin, le plus apte, pense-t-il, à le comprendre, comme étant le plus affectif. Il va même jusqu'à célébrer Jeanne d'Arc, et, lui premier, parmi les grands penseurs du XIXe siècle, il rend à la bonne Lorraine ce qui lui est dû. Il écrit textuellement :

N'avez-vous pas remarqué avec surprise et indignation l'étrange lacune de nos calendriers théologiques envers l'héroïque vierge qui sauva la France au XVe siècle?

L'Église s'est souvenue des reproches d'Auguste Comte. Quant à lui, satisfait de s'être montré plus catholique que le Pape, il conclut avec complaisance :

Vous voyez que sans aucun vain éclectisme, ce nouveau régime universel s'approprie naturellement tout ce que les autres états de l'humanité offrirent jamais de noble et salutaire. Mais il en écarte sagement les formes passagères qui, d'abord indispensables aux fondations correspondantes, altèrent ensuite leur efficacité sociale, que l'école nouvelle tend toujours à consolider et à perfectionner...

Comte appela cette lettre sa « Première sainte Clotilde » c'est-à-dire le premier don de fête à son amie. Elle constitue, on le voit, un véritable résumé, à la portée d'une femme, de ce qu'était, en 1845, cette doctrine positiviste, mi-partie expliquée dans les gros livres de la *Philosophie*, et mi-partie encore en gestation dans le cerveau du penseur.

Clotilde était assez fatiguée quand elle en reçut l'offrande : elle avait, disait Comte, sa « toux nerveuse ».

Toux nerveuse ! A cette époque, et comme toute la famille de Clotilde, il n'attribuait pas, ne voulait pas attribuer à un mal plus profond, cette toux qui déchirait les nuits de la jeune femme. Elle était d'apparence si jolie, rose, blanche et fraîche, avec de grands yeux...

Malgré sa fatigue, elle éprouva une très douce émotion de l'hommage, inusité pour une jeune femme, qui lui venait d'Auguste Comte. Pour elle, qui se piquait d'entrer bientôt dans l'armée des Gens de Lettres, le fait lui était précieux, qu'un tel penseur lui voulût offrir, en des pages si claires, le suc même de sa doctrine, et qu'il fît appel, par elle, au concours de toutes les femmes intelligentes. Elle en était rehaussée, non pas seulement à ses propres yeux, mais à ceux des siens. Oserait-on encore regarder comme une imaginative déréglée celle à qui un maître de la pensée humaine offrait si dévotieusement l'ensemble de ses découvertes sociales? Elle fut toute fière, toute rénovée, — et, de tant d'efforts qu'avait déjà tentés Auguste Comte pour agir sur elle, celui-ci était vraiment le premier efficace. En même temps, la « Philosophie positive », la « Doctrine positive » toute entière prenait, dans l'estime de Clotilde, la plus haute importance, puisque sa propre gloire, comme on eût dit au grand siècle, y était désormais intéressée.

Elle courut chez ses parents, et, un peu essoufflée, confuse du plaisir même qu'elle en avait, montra le cahier tout plein de l'écriture serrée du philosophe. Madame Marie y fut sensible autant que sa fille. Toutes deux convinrent d'aller ensemble, le jour même, chez Auguste Comte, pour le remercier. Mon grand-père les accompagna.

De cette visite, la deuxième que Clotilde faisait au maître, il reste peu de chose, il reste la phrase de remerciements qu'elle dit en arrivant rue Monsieur-le-Prince. Le pauvre philosophe

la recueillit comme une de ces fleurs rares qu'il collectionnait sur le passage de sa belle. Il en fit la première gemme du triste reliquaire qu'il se composa pendant cette unique année, et dont, en les années suivantes, il alimentait sa passion devenue morbide.

En tête de ce qu'il appelle « la revue chronologique de tous nos souvenirs essentiels », il marque ceci :

Je suis venue, monsieur, pour vous remercier de votre charmant cadeau. (Sa visite du lundi 2 juin 1845, avec sa mère et son frère.)

La voyez-vous, la jeune femme sous le chapeau cabriolet, sous le grand châle du temps de Louis-Philippe, sous les bandeaux tombants de ses cheveux châtains, arrêtée, émue, à la porte même du philosophe, et lui disant, dans le sourire de sa petite bouche, son gentil et sincère merci ; — et le voyez-vous aussi, lui, Comte, vêtu à la mode d'Odilon Barrot, se levant, allant à elle, et serrant, devant la mère et le frère de son amie, cette main si chère, dont, quelques mois plus tard, il baiserait les doigts glacés?

Il faut s'arrêter sur cette aube d'amour. Il n'y a pas d'heure plus belle dans la vie d'un homme, et quand cet homme est le constructeur d'un des plus hauts monuments de la pensée humaine, et quand cet homme, même en se trompant, même au détriment de son labeur, fait s'incliner toute sa force d'intelligence devant la douceur nouvelle qui monte de son cœur, — il faut également s'incliner, ne pas songer qu'il s'agit d'un presque quinquagénaire amoureux d'une femme de trente ans. Plus l'amour est grand, moins il a d'âge, et plus l'homme est âgé, plus son amour est sûr.

Auguste Comte, en recevant chez lui Clotilde, accompagnée de sa mère et de son frère, venait de se donner pour la vie ; il considéra cet instant comme celui de ses fiançailles.

Clotilde aussi, peut-être, comprit tout ce qu'il y avait de profond, — de beaucoup plus profond qu'elle n'avait pu croire, — dans cette affection qui s'offrait si ardemment. Mais comme elle était encore bien loin d'un égal sentiment, elle voulut tenter une dernière fois d'arrêter son nouvel ami ; elle voulut, à tout le moins, lui marquer qu'il s'enfonçait inutilement dans un abîme, — et qu'il ne la trouverait pas, là où il allait.

Elle lui écrivit la lettre que voici (15 juin) :

Vous m'avez donné un témoignage de votre estime, monsieur Comte ; puissiez-vous en trouver un de la mienne dans ce que je vais vous dire de moi.

Je n'aurais pas cru qu'il fût possible de rien ajouter à ce que j'ai souffert depuis longtemps ; mais je viens de voir que l'on peut ressentir le contrecoup des douleurs des autres, en même temps qu'on subit les siennes. Mon cœur est comme mutilé, et quand je vous ai dit que je me demandais chaque soir si j'aurais le courage de passer le lendemain en ce monde, c'est à la lettre. Au nom de l'intérêt que je vous porte, je vous en prie, travaillez à surmonter un penchant qui vous rendra malheureux. Un amour sans espérance tue l'âme et le corps ; il vous fauche comme un brin d'herbe. Il y a deux ans que j'aime un homme de qui je suis séparée par un double obstacle. En vain, j'ai essayé de métamorphoser ce sentiment funeste en maternité, en tendresse de sœur, en dévouement : il m'a dévorée sous toutes les formes. Il n'y a que quand j'ai eu le courage de m'éloigner, que j'ai pu commencer à vivre. Aujourd'hui il me faut du calme et de l'activité tout à la fois. J'emploie mon peu de forces à un travail qui peut m'être de quelque utilité dans la suite ; je ne veux penser qu'à cela maintenant. Conservez-moi votre amitié, et croyez que j'apprécie votre cœur tout ce qu'il vaut. Le mien est comme flétri ; il faut qu'il se retrempe aux sources de la résignation et de la solitude. Je désire que vous ne veniez pas me voir chez moi, épargnons-nous les émotions l'un à l'autre ; elles ne peuvent que nous être funestes. Employez toutes vos armes d'homme pour cette lutte ; une femme n'a que son cœur pour combattre et elle n'en est pas moins tenue au succès.

Si, comme j'aime à le penser, vous m'avez comprise et appréciée, vous trouverez dans mes tristes confidences une preuve sincère d'intérêt et d'estime : il y a des transactions consacrées qui sont à mes yeux des mystères impénétrables ; je mourrai dans mon ignorance sous ce rapport.

Adieu, monsieur, je vous tends bien sincèrement la main et je vous aime affectueusement.

En transcrivant les lettres de Clotilde enfant, j'avais laissé entendre ce que donneraient les lettres de Clotilde femme : n'est-ce pas ici, dans un genre spécial, une sorte de perfection? Et, puisque madame de Sévigné n'a jamais touché cette corde, qui est c lle du cœur frappé, on peut bien dire que Clotilde n'a pas de rivale. Elle est maîtresse de sa plume, elle sait ce qu'elle veut dire, et elle le dit dans un tour original, qui est la marque de sa suprématie, puisqu'elle y reste inimitable.

Que ce style tout simple est donc profond, et poignant, et

déchiré. L'écho des siècles redit bien des phrases qui ne valent pas celle-ci : « Je viens de voir qu'on peut ressentir le contre-coup des douleurs des autres en même temps qu'on subit les siennes », ni cette autre : « ...croyez que j'apprécie votre cœur tout ce qu'il vaut. Le mien est comme flétri ; *il faut qu'il se retrempe aux sources de la résignation et de la solitude.* » Quel poète, quel Musset, quelle Sand a mieux peint de vide d'une âme pleine d'amertume? Et songez que ceci n'est pas du roman, que c'est de la vie pure, qu'il y a vraiment, sous ces lignes, un être qui souffre, et que cette femme qui se dit si épuisée, va en effet mourir dans quelques mois...

J'ai souvent demandé à ma grand'mère quel était cet homme, dont Clotilde met soudain la silhouette, entre elle-même et Auguste Comte. Elle m'a répondu : Armand Marrast.

On sait qui était Marrast. — Méridional de l'extrême Midi, né à Saint-Gaudens, il était venu enivrer de sa voix chaude les foules parisiennes. Il fut, sous la Restauration, journaliste libéral; une harangue fougueuse, débitée à l'enterrement de Manuel, le révéla au grand public. Sous la monarchie de Juillet, il devint plus que libéral, mena le combat antidynastique, prit la direction du *National*, l'organe officiel des républicains. Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de mourir exécré du peuple, parce que, s'étant trouvé, en 1848, président de la Constituante, il avait dû prendre parti contre les émeutiers, et être ainsi, lui athée, du même côté de la barricade que Monseigneur Affre, le bon pasteur. Il termina ses jours tout à fait oublié, trois ans après.

Mon grand-père, collaborateur du journal de Cavaignac, avait connu Marrast dans ces cafés de la rive gauche où se réunissaient, un peu en cachette, les adversaires avancés du Gouvernement. Vers 1843, le journaliste était dans sa pleine gloire ; mon grand-père entrait à peine dans la carrière : mais un ancien élève de l'École polytechnique est toujours une bonne recrue. Les deux hommes se lièrent. C'est donc encore par mon grand-père qu'une nouvelle célébrité s'approcha de Clotilde. Marrast était bel homme, la chevelure abondante, la moustache fournie, coupée assez court, drue. Il plut, puisqu'aussi bien Clotilde en fait l'aveu. Mais il est certain qu'il n'en sut jamais rien. Il n'en sut rien, car, d'abord, il ne fit

pas attention à la jeune femme et quand, ensuite, il s'intéressa à elle, après qu'il eut accueilli son premier travail littéraire, il le fit d'une sorte qui n'avait rien de la chevaleresque manière d'Auguste Comte. Cette attitude empêcha Clotilde de pousser plus avant dans une voie qui ne conduisait à rien, et la rejeta même vers Auguste Comte. Toutefois, à l'époque où elle recevait la lettre philosophique, elle hésitait encore réellement sur l'état de son cœur; — sans doute, elle était séparée de Marrast par le fait qu'il était marié, et qu'elle l'était aussi, et elle n'avait pas été élevée à passer là-dessus facilement; mais Armand Marrast, outre le charme qu'elle lui trouvait, avait encore cette auréole d'être le directeur du *National*; dans ce moment même, il examinait un manuscrit qu'elle lui avait soumis, et, de la décision à intervenir, dépendait réellement son avenir littéraire : c'était donc, pour elle, une heure anxieuse, et, en tous cas, ce n'était pas pour un rival une heure choisie.

C'est pourquoi elle oppose à l'amour nouveau de Comte le spectre brutal d'un amour ancien.

Comte reçoit le coup magnifiquement. Il ne s'en montre ni désespéré, ni vaincu. Il sait ce qu'il perd, il admet qu'il faut le perdre, mais il ne renonce pas à le chérir. Il le dit avec netteté :

J'aurai le courage, madame, de vous remercier cordialement pour votre douloureuse confidence, et de vous témoigner avec sincérité combien votre admirable lettre confirme ma haute opinion de votre rare noblesse morale... Je dois éteindre de toutes mes forces, dès son énergique début, le seul véritable amour que j'aie jamais ressenti.

Néanmoins, madame, quelque profonds que soient mes regrets, je ne saurais vous rien reprocher, et la rare noblesse de votre procédé vous assure à jamais une amitié que vous semblez déjà apprécier dignement... Croyez que je parviendrai vraiment à me vaincre, ou plutôt à me transformer radicalement : car je ne renonce pas plus que vous à une aussi précieuse amitié, dont vous ne cessez pas d'être digne pour m'avoir dévoilé toute l'étendue de votre malheur. Ma chère philosophie, qui ne se perd point en vaines paroles, peut aussi bien inspirer, suivant le cas, la résignation que l'activité ; elle saura me préserver de toute folle lutte contre des obstacles évidemment insurmontables. Quelque rude que soit cette épreuve, vous reconnaîtrez j'espère que je l'aurai dignement subie...

Dans quelle littérature, dans quel roman fameux trouve-t-on situation plus hardie, traitée aussi bien par les deux partenaires?

Et cette belle lettre devient encore plus belle, dans les pages qui suivent. Puisque Clotilde lui a fait un aveu, lui aussi il veut lui en faire un, et combien plus pénible; car si elle a parlé d'un trouble du cœur, lui, il va parler d'un trouble de l'intelligence :

... Oui, s'écrie-t-il, oui, j'aurai le courage de vous le répéter, j'ai été fou, pendant la majeure partie de l'année 1826, à l'âge de vingt-huit ans. Comme la plénitude de votre confiance doit provoquer la mienne, je compléterai cette indication par un aveu que je n'ai jamais livré à mes plus intimes amis : durant la convalescence de cette horrible maladie, je fus malgré moi retiré de la Seine... Mais le calme même de cette entière franchise directe doit dissiper les inquiétudes que pourrait aujourd'hui vous inspirer ce que vous savez de mon passé. Sans doute, la crise où je suis plongé depuis trois semaines a dû s'aggraver à mes yeux par le sentiment involontaire de ses analogies réelles avec ces affreux épisodes. Toutefois, nul ne sait mieux que moi, combien les deux cas diffèrent d'intensité : la sollicitude contenue qu'a dû m'inspirer un tel souvenir constitue d'ailleurs une garantie suffisante contre un retour incompatible avec cette prévision, quand même ma maturité actuelle en permettrait la possibilité...

Cette triste indication spéciale achèvera, je l'espère, de réassurer votre amitié sur les suites même éventuelles de la cruelle secousse que vous avez dû m'imprimer. Je vais de nouveau, comme en tant d'autres cas antérieurs, chercher dans ma vie publique la noble, quoique imparfaite compensation, des malheurs immérités de ma vie privée. Puisse l'Humanité profiter de cet inévitable sacrifice extrême ! Je dois désormais redoubler d'amour pour elle. Le passé m'apprend, certes, qu'elle ne fut jamais ingrate ; mais hélas ! elle ne me rendra sa sainte affection éternelle que longtemps après que j'aurai cessé de pouvoir goûter cette ineffable consolation...

•

Si mélancolique que soit cette vision d'avenir, si douloureuse que demeure sa situation actuelle, il n'en est point désarçonné, il reste égal à soi-même, ne change rien à ses projets de chaque jour. Il continuera, déclare-t-il, à consacrer « chez les excellents parents » de Clotilde ses soirées du mercredi et du vendredi, il y retournera tant qu'il ne sera pas « importun à une digne famille », à laquelle il lui serait « si doux de s'incorporer »...

Clotilde ne répondit pas à cette lettre : elle était toute à un événement qui pouvait transformer sa vie. *Le National*, dans ses numéros des 20 et 21 juin 1845, publia sa première œuvre imprimée, cette *Lucie* dont Auguste Comte dira tant de bien. C'est une nouvelle, qui tient en deux feuilletons.

Il y eut ici plus qu'une joie pour la pauvre Clotilde : la réalisation presqu'inespérée d'espoirs presqu'irréalisables. Elle avait trente ans seulement, et les colonnes d'un des premiers journaux de Paris lui étaient ouvertes; elle avait trente ans seulement, et deux hommes tels qu'Auguste Comte et Armand Marrast s'intéressaient à elle, la guidaient : elle pouvait donc encore refaire sa vie, sortir du cauchemar des récentes années, de la dépendance quotidienne où elle était tenue; il suffisait maintenant d'un peu de patience, d'un peu de santé. — Hélas !

Mais elle se croyait guérie, vaillante désormais, grâce à la joie nouvelle. — Dans l'appartement un peu austère de la rue Pavée, près de ma grand'mère, lasse du poids de son premier-né qui allait naître, elle tenait, entre ses doigts où courait la fièvre, cet enfant d'un autre genre, ce fils de son cerveau, le journal où il y avait *Lucie*. Et comme une mère qui retourne son bébé sur ses genoux, et s'émerveille, elle relisait les colonnes imprimées, s'extasiait, — non sur elle-même, mais sur le sort changé.

Lucie n'est pas un chef-d'œuvre; ce n'est pas non plus, et loin de là, l'œuvre insignifiante d'une débutante. Quand on a lu ses lettres, on ne doute pas que Clotilde ne se tienne, dès qu'elle prend la plume, au-dessus du vulgaire. Son réel défaut, dans sa *Lucie*, c'est de n'avoir pas osé être complètement elle-même. Les talents consacrés, seuls, ont la hardiesse de se montrer ce qu'ils sont; les talents qui naissent ont plus de pudeur, et sont gauches. Clotilde avait écrit sa nouvelle en vue du public : pour plaire à ce public, elle se modifia, modela sa façon sur celle qui plaisait alors. C'est pourquoi le style de la *Lucie* porte, de manière indélébile, la frappe de 1845, tandis que le style des lettres à Auguste Comte n'a vraiment aucune date : c'est du bon style français de toutes les époques, du Voltaire, ou de l'Anatole France. Dans la *Lucie*, il y a des expressions toutes faites, ayant vieilli comme un costume qui, dans son temps, fut trop à la mode ; il y a des pensées

convenues, qui paraissaient alors fort hasardeuses, et qui, aujourd'hui, sont tellement arriérées... Il y a tout un côté qui n'est pas de Clotilde, qui n'est de personne, qui est du banal romantique... Mais ce qui est de Clotilde, c'est une certaine force nerveuse dans les expressions, une certaine amertume naïve, tout l'émoi d'une âme qui voudrait être heureuse et qui n'y arrive pas. Et ce qui est de Clotilde, surtout, c'est le fond de l'histoire, puisqu'aussi bien c'est toute la sienne, en quelques lignes. Par là, l'œuvre est nécessairement originale, durable, prenante, — si douloureuse à lire, pour qui se souvient de l'histoire de Clotilde de Vaux.

De la *Lucie*, Auguste Comte a extrait, pour son reliquaire, les deux phrases suivantes :

« Maurice, — dit l'héroïne à son ami, — Maurice, c'est en vain que notre malheur nous pousserait à nous élever contre la société : *ses institutions sont grandes et redoutables comme le labeur des temps* ; il est indigne de grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent »...

On ne saurait nier que pour écrire ces choses, il faut non seulement avoir souffert, — ce qui est donné à beaucoup, — mais aussi avoir réfléchi ; et ceci est plus rare. Auguste Comte, notamment, devait considérer comme un disciple-né la femme qui, si malheureuse fût-elle, acceptait les arrêts de la société pour cela seul que « ses institutions sont grandes et respectables comme le labeur des temps ». Tout le fatalisme politique, qui est le fond du positivisme, est inclus dans ces quelques mots.

Plus banale est l'autre phrase :

« Quels plaisirs, — dit Lucie, — peuvent l'emporter sur ceux du dévouement? »

Le philosophe la fait cependant figurer dans ce qu'il appelle les « sept maximes de ma patronne », parce qu'il y voit la preuve du caractère « altruiste » de Clotilde. Certains disciples de Comte y ont même vu plus encore ; de ces deux phrases citées, et de la philosophie désabusée, irréligieuse

mais honnête, qui est éparse dans *Lucie*, ils ont voulu conclure que Clotilde avait « spontanément » élaboré et « définitivement » établi toute une théorie sentimentale. Là où il n'y a, j'en suis assuré, qu'une âme fine qui dit joliment des pensées légères, et une intelligence émue qui s'arrête quelquefois, comme étonnée, devant un grave problème plus deviné que découvert, plus indiqué que résolu, — certains disciples de Comte ont vu une sorte de douce prophétesse, dont la mélancolique parole contient un enseignement formel, — tout l'enseignement du cœur humain. Je n'en veux pour preuve que ce qu'en dit M. Texeira Mendès, le très distingué, très fervent directeur de l'apostolat positiviste du Brésil. Dans son livre, *Une visite aux lieux saints du positivisme*, il va jusqu'à écrire : « Dans l'avenir, — une fois reconnue l'idée philosophique fondamentale entre l'élaboration politique, et le travail scientifique, — la *Lucie* occupera peut-être philosophiquement une place plus éminente que l'opuscule fondamental d'Auguste Comte, comme enseignant des *lois* plus importantes et plus difficiles... »

J'oserai dire qu'il faut des lumières bien spéciales pour trouver tant de choses dans la *Lucie*, et que Clotilde elle-même eût certainement refusé la maternité de ces « lois », si extraordinairement tirées de son éphémère nouvelle.

Quant à l'histoire même, je la résume :

Lucie est une jeune femme dont le mari a été condamné aux galères (on voit de qui il s'agit). Abandonnée des hommes, frustrée par les lois, elle est un peu une révoltée, mais une révoltée sage. Ayant trouvé une place de dame de compagnie, elle va en villégiature. — Notez que cette villégiature est en Lorraine, à Malzeville. C'est dans cette même Lorraine, — on s'en souvient, — que Clotilde est allée, enfant, puis fillette; c'est là qu'elle a fait sa première communion, là qu'elle a ressenti pour la première fois le choc de la beauté des choses. L'ombre des grands arbres de Mannonville reste dans ses souvenirs et elle choisit le même paysage, le même parc lorrain, pour situer son histoire d'amour. — Naturellement, Lucie est aimée d'un riche, élégant et charmant voisin. Naturellement aussi elle l'aime ; mais il y a entre eux l'abîme du

mari forçat, du mari à qui, malgré ses crimes, Lucie est liée, comme Clotilde est unie à M. Amédée de Vaux. C'est pourquoi la mère de Maurice fait sentir durement à Lucie qu'elle n'aura jamais son fils; c'est pourquoi Maurice adresse aux Chambres une pétition où il réclame la loi du divorce, motif pris de l'indignité du mari. Mais les Parlements ne s'émotionnent qu'avec lenteur : de Clotilde à M. Naquet, il faut compter un demi-siècle. C'est beaucoup trop pour Lucie, que les mépris de la mère de Maurice, les angoisses d'amour et la peine de vivre ont épuisée. Elle meurt. Et pour en donner la nouvelle à un de ses amis, le docteur qui l'a soignée écrit ces mots, qui sont les derniers du récit, et dont on aurait pu faire une juste épitaphe pour la tombe même de Clotilde :

Elle eût été une mère et une épouse accomplie. Helas ! en la voyant s'éteindre entre mes bras dans l'âge où l'on doit vivre, j'ai douloureusement apprécié le peu de pouvoir qui est donné à l'homme pour réparer le mal qu'il produit...

Mais grâce à Dieu, si Clotilde, en écrivant ces lignes mélancoliques, avait songé à elle, du moins n'y pensait-elle plus, le jour que le *National* les publia. Elle eut une heure d'enivrement.

Parmi tant de tristes lettres que j'ai pris à tâche d'analyser, nous sommes arrivés à la seule éclaircie. Une soudaine lumière a lui sur la jeune femme. Marrast la complimente, ses parents lui font une place nouvelle dans leur estime, et Auguste Comte, pour la première fois de sa vie, adresse des louanges à un autre que soi-même.

On pense que Clotilde en fut touchée. Je copie cette phrase gentille dans sa réponse du 23 juin :

J'allais prendre la plume pour vous faire part de tous mes petits bonheurs, quand j'ai reçu votre aimable lettre, monsieur. *Le National* m'a fait une jolie offrande, en retour de l'infortunée *Lucie*, et j'espère que son frère cadet recevra le même accueil. C'est un double plaisir pour moi de réussir, car mes parents ne sont pas riches et sont bien bons.

Toute la Clotilde de Méru et de Mannonville revit ici, toute la charmante enfant qui dessinait des petits chats sur les lettres à sa mère. Elle ne demande qu'à être heureuse ; —

vraiment oui, — quelques mois de bonheur, et elle sera guérie, et elle sera sauvée... Mais la destinée ne voulait pas attendre.

Avant du moins de fermer ce lumineux chapitre, trop court, je prends encore, dans les lettres de Comte, deux passages qui y ont trait :

Je ne puis m'abstenir, dit-il le 25 juin, de vous témoigner une nouvelle reconnaissance pour votre touchante *Lucie*, dont la seconde lecture m'a, ce matin, encore plus ému que ne l'avait fait, avant-hier, la première...

Le jeudi 3 juillet, il y revient encore, mais sous l'empire d'une impression nouvelle : car il a soudain deviné que *Lucie*, ce doit être Clotilde :

Je n'ai pu, ma chère amie, trouver hier soir, même pendant notre charmante promenade, l'occasion de vous indiquer convenablement la nouvelle impression que m'a profondément produite une troisième lecture de votre admirable *Lucie*.

C'est seulement alors que j'ai conçu une douloureuse idée, qui peut-être aurait dû surgir plutôt, et dont je dois aujourd'hui vous faire part. Quoique plusieurs circonstances principales de votre touchant récit ne puissent point évidemment s'appliquer à vous-même, je crains pourtant que l'immense malheur de Lucie ne désigne essentiellement la fatale situation de Clotilde. S'il en est ainsi, je désire par ma démarche actuelle, vous épargner le pénible aveu direct d'un cas sur lequel notre amitié ne saurait néanmoins souffrir aucune grave incertitude : votre simple silence me suffira, pour confirmer ma triste conjecture...

Cette supposition, d'ailleurs, ne dérange pas la belle ordonnance de ses projets. Que Clotilde aime un autre que lui, et que, de plus, elle soit indissolublement unie à un criminel, cela ne le détourne, ni ne le retourne. Bien au contraire, et pour la première fois, il prend un engagement formel vis-à-vis de la jeune femme :

Permettez-moi, écrit-il, de caractériser aujourd'hui l'ensemble de mes vrais sentiments... en vous déclarant ici, avec une parfaite sincérité, que si un jour je redeviens libre, je me suis résolu à ne jamais prendre d'autre épouse que vous, sauf à rester toujours isolé si alors vous ne m'acceptiez pas.

Mais Clotilde avait trop de fierté pour reconnaître qu'Auguste Comte avait deviné. Si elle gardait, au fond d'elle, comme une plaie, le sentiment de sa déchéance sociale par la

faute d'un autre, elle n'admettait pas qu'on en souffrît avec elle. Femme abandonnée, oui, — femme d'un faussaire en fuite, non.

Elle répliqua donc à Auguste Comte, le 3 juillet :

... Rien n'est mystérieux dans ma situation, et je n'ai rien de plus à confier, que ce que je vous ai dit...

Il ne doit voir en elle que la seule femme qu'elle lui a montrée, et elle lui rappelle, de plus, que cette femme ne lui appartiendra pas :

Quant à l'état de mon cœur, permettez-moi de n'y pas penser moi-même. Je serai votre amie toujours, si vous le voulez ; mais je ne serai jamais plus. Considérez-moi comme une femme engagée, et soyez bien convaincu qu'à côté de mes douleurs, il y a place pour de grandes affections...

A peine d'ailleurs a-t-elle écrit cette phrase qu'elle craint d'avoir été tranchante, d'avoir frappé trop fort un ami si fervent, à qui, peut-être, elle s'attache réellement, peu à peu ; et elle adoucit la dureté de sa réplique par un adieu cordial, presque trop cordial :

Je vous tends sincèrement la main ; je vous suis tendrement dévouée, et j'aurai toujours du plaisir à vous procurer dans nos relations tout le bonheur dont je puis disposer.

A vous de cœur,

CLOTILDE DE VAUX

De telles lettres, dont les refus se sous-entendent presque d'acquiescement, étaient faites pour aller tout au rebours du but qu'on semblait se proposer. Au reste avait-on un but? Clotilde assurément, en ce mois de juillet 1845, n'était même pas effleurée par l'idée de jamais céder à Auguste Comte ; mais elle eût été très malheureuse de perdre son amitié. Alors, comme il n'est qu'un moyen, pour une femme, de retenir un homme, et c'est de lui tout refuser en lui laissant tout espérer, la pauvre Clotilde disait, à la fin de ses lettres, le contraire de leur commencement. Comte était assez habile pour ne s'arrêter qu'aux finales ; il s'en faisait comme des points d'appui pour sauter chaque jour un peu plus loin...

Entre temps le bébé attendu, le premier enfant de ma grand'mère, était né. Comte avait accepté d'être le parrain ; un lien de plus, joliment mystique, se tressait entre lui et Clotilde, la marraine. Et, définitivement, il prenait rang de familier, faisait partie du petit groupement social de la rue Pavée.

Les couches furent laborieuses ; le philosophe se montra très attentionné. Il offrit, — marque exceptionnelle de sa sollicitude, — les bons offices de sa domestique, cette Sophie qui est le troisième ange du paradis positiviste. Il fut amical, fraternel, dévoué. Ma grand'mère gardait le meilleur souvenir de ses petites prévenances.

L'enfant s'appela Auguste-Charles : mais on ajouta Léon, comme prénom usuel. A peine né, il fut très gravement atteint d'une crise d'entérite. Le baptême fut remis en août.

Cependant, Comte poursuivait ses travaux d'approche. Le 19 juillet, il eut l'air d'avoir scrupule de venir si souvent chez ses amis :

Je ne parle pas de votre admirable mère, qui a autant de raison que de bonté...

Mais il a peur de gêner la jeune accouchée, le jeune papa, et comme il serait au désespoir de déranger qui que ce fût, il revient à l'idée d'aller voir Clotilde chez elle. Le détour est habile. Clotilde s'en rend compte et se dérobe ; elle répond, le même jour :

Mon très cher monsieur... Je ne vous ferai ni phrase ni compliment sur ce que vous me dites de vos visites en rue Pavée. (Voyez comme l'expression est jolie.) Ma famille vous aime et vous considère beaucoup, et elle en use avec vous comme avec un homme intelligent et bon. Venez donc comme vous me le dites, le lundi et le mercredi, et moi, j'irai vous voir amicalement une fois par semaine, quand je le pourrai. Je réserve mon chez moi pour mon atelier ; j'ai refusé plusieurs visites à cause de l'effet, et cela vaut mieux. D'ailleurs, j'ai besoin de tout mon temps ici pour faire très peu de choses...

Il y a un mot de trop dans cette élégante réponse, c'est l'engagement de Clotilde d'aller voir le philosophe chez lui ; et c'est naturellement ce mot seul que relève d'abord Auguste Comte. Il l'en remercie copieusement dans sa lettre du 20 juil-

let ; mais il ne se tient pas pour battu sur le point même des visites de lui chez elle. Il y revient incidemment, encore que formellement :

Quant à l'accès plus important de votre atelier, j'espère que, du moins à titre de confrère, il me sera quelquefois permis, suivant votre concession primitive...

Il n'oublie rien ! Elle a eu l'imprudence, un jour, de ne pas dire non tout à fait à sa demande, et il le lui rappelle, et il la forcera bien à céder. Toute leur histoire est dans ce débat.

Sur le moment, Clotilde n'y prête pas d'attention. Elle a alors une autre préoccupation, toute différente et agréable.

... *Le National*, écrit-elle à Auguste Comte, le dimanche 29 juillet, — *le National* m'offre sa collaboration habituelle. Le feuilleton du mardi ou du mercredi va être consacré à tout ce qui s'écrit et se publie sur l'éducation, tant sur l'éducation religieuse que sur celle des femmes en particulier. On désire y joindre la critique des romans de femmes, et on me propose de me les fournir pour les éplucher. M. Marrast a mis beaucoup de bonté et d'intérêt dans son offre, et je désire beaucoup réussir, afin de m'attacher à une souche quelconque. J'ai pensé que je pourrai un peu exploiter votre bonté pour mon début, monsieur Comte. Vous qui connaissez à merveille les niaiseries et les vices de l'éducation religieuse, vous pourriez me fournir de bonnes armes...

Hélas ! pauvre abbesse de Flavigny, dont on disait tant de bien, quand on était petite fille, — que vous êtes loin ! Et voici Clotilde prête à partir en guerre contre des abus qu'elle confesse ignorer absolument : on voit par là qu'elle était née journaliste...

Quant à Comte, une subite et perspicace jalousie lui survient. Clotilde ne parle pas rien que du *National*, chose neutre, elle parle de Marrast, elle le loue, elle en dit la bonté, les marques d'intérêt... C'est donc que lui-même, Comte, n'est point le seul à guider, à protéger Clotilde, c'est donc qu'il pourra être supplanté, la perdre. Il emploie alors de longues pages à démolir assez vilainement son adversaire supposé. Il ne considère pas que Clotilde a besoin de gagner sa vie, que, pour y arriver, elle a besoin aussi d'avoir confiance dans le directeur qui la paie, et qu'enfin cela n'est pas très beau, de jeter de l'amertume dans sa joie. Non : il se sent menacé, il

fonce. Il le fait avec d'autant moins de retenue, qu'au motif d'ordre passionnel qui le meut en ce moment, s'ajoute un motif beaucoup moins élevé. Il aurait voulu avoir ses entrées au *National*, et Marrast ne s'y prêtait pas. Comte en restait mortifié.

Reconnaissons que Marrast et lui ne pouvaient s'accorder. Tout en eux différait : Comte était le contraire d'un sceptique, et Marrast le contraire d'un croyant. Mais ce n'était pas une raison, au premier, pour débiner le second près de Clotilde. Auguste Comte commença cependant son petit travail dans sa lettre du 22 juillet :

> J'ai surtout en vue l'intime dégénération, non moins morale que mentale, qui résulte presque toujours des habitudes exclusivement critiques propre au journalisme actuel... Vous en avez un exemple bien frappant chez Marrast lui-même qui, malgré son éducation trop littéraire, était certainement doué, non d'une puissante énergie cérébrale, mais d'une éminente sagacité, combinée avec une justesse remarquable, et qui pourtant ne laissera aucun nom durable, par suite de cette asphyxie journalistique...

Et il blâme Marrast de n'avoir pas fait à Clotilde d'emblée, et pour ainsi dire les yeux fermés, la place qui lui revient :

> Quant au projet principal consistant à vous confier une sorte de ministère critique de l'éducation, au moins féminine, je ne puis, réflexion faite, l'approuver sérieusement...

Ainsi fait-il couler une longue douche d'eau froide sur l'enthousiasme de la pauvre Clotilde, comme pour la rendre par avance craintive de ce qu'elle fera. Il y réussit, car la belle apprentie en lettres, la primesautière et verveuse épistolière, reste toute désorientée devant l'article à faire.

Cependant, lui-même, de son côté, il travaille. Il va se mettre décidément à ce qu'il appelle sa grande composition, c'est-à-dire la *Politique positive*. Mais, avant de l'entreprendre, il lui vient à l'idée de préciser une fois de plus, à Clotilde même, tout ce qu'il lui doit, dans son évolution finale, — tout ce que donc l'humanité lui devra.

Il avait promis au monde deux choses : démolir et reconstruire. Pour démolir, il avait été assez, d'être tout seul. Pour reconstruire, il lui fallait une inspiratrice. A l'heure voulue,

il la trouve. Rien donc ne l'arrêtera plus pour terminer son œuvre...

Et comment va-t-il y arriver? Par l'amour, par la compréhension de l'amour, par la souffrance même d'amour, qui lui est nécessaire pour le bien comprendre. L'idée est noble, et de plus elle est juste : elle répond à ce sentiment profond de l'humanité, que nul ne peut agir pour ses semblables, et se substituer à eux dans une œuvre de rénovation, s'il ne supporte en même temps, à leur place, toutes leurs douleurs. Même sur l'autel positiviste, il faut éternellement un agneau pour porter les péchés du monde. Comte en est tout convaincu : il le dit seulement avec un peu trop d'orgueil; — écoutez-le :

Après avoir jadis conçu toutes les idées humaines, il faut maintenant que j'éprouve tous les sentiments, même en ce qu'ils ont de douloureux; c'est une irrésistible conduite préalable, naturellement prescrite à tous les régénérateurs de l'humanité...

Le doux Galiléen n'a pas cette superbe...

Une expansion habituelle de nos principales émotions, poursuit Comte, surtout de la plus décisive et la plus douce à la fois devient donc autant indispensable aujourd'hui à mon second grand ouvrage que mon ancienne préparation mentale dut d'abord l'être au premier. J'espère que d'après ces aperçus, vous ne pouvez conserver aucun doute essentiel sur l'heureuse efficacité philosophique, que j'attends de notre éternelle amitié.

Quelle est donc l'Égérie qui se dérobera? Quelle âme ne sera touchée par cette âme tendre dont la tendresse déborde?

Clotilde n'aurait pas été femme, et femme supérieure, amie des pensées fines et des nouveautés choisies, si de tels mots n'avaient aidé à sa conquête.

...Les hommes comme vous, répond-t-elle le 7 août, sont bien rares dans notre temps et ils ne furent jamais plus nécessaires. J'aurais grand plaisir à tenter de m'initier un peu à la philosophie positive ; le résumé de M. Littré doit être une clef commode et sûre...

Puis elle donne des nouvelles de chez elle et d'elle-même :

Le petit enfant a été moins bien hier. Ses intestins sont, à ce qu'il paraît, bien délicats, et ce sera un vrai tour de force de l'élever ; il y a bien peu de bonheur sans effroi dans la vie.

Adieu, monsieur, à vendredi. Je vais porter ce jour-là mon article au *National*. J'espère avoir pris la chose à leur point de vue. J'ai choisi le côté le plus intéressant pour moi.

Que tout cela est dit de façon charmante, et nonchalante, et avec une sorte de fatalisme résigné... « Il y a bien peu de bonheur sans effroi dans la vie », — ce n'est pas une formule dogmatique, c'est une constatation qu'elle fait en passant, qui est épouvantable, mais qu'elle prend comme elle est, parce que cela ne servirait de rien de ne la point vouloir prendre...

Elle dit, et elle passe, et elle continue sa vie. Hélas ! la vie est dure. Une jeune femme, et souffrante, ne se tire pas facilement d'affaire avec six cents francs par an. Elle a employé l'argent de la *Lucie* à payer des notes arriérées de pharmacien et de médecin. Elle se trouve toute démunie, dans ce commencement d'août. Cependant, ce même mois doit voir le baptême du bébé ; il faudra bien que Clotilde s'habille, pour ce baptême. Or, j'ai assez connu mon grand-père, et son profond dédain de toute toilette féminine, pour ne pas mettre en doute qu'il eût vivement reproché à sa sœur le moindre achat en vue de la cérémonie : par là même, il l'empêchait de recourir à la bourse commune, ou à l'aide maternelle. Et c'est ce qui explique la lettre suivante de Clotilde à Auguste Comte :

Lundi, 11 août 1845.

Cher monsieur,

Je suis obligée de sortir ce soir avec mon frère. J'irai passer deux heures avec vous demain pour m'indemniser de ma perte. J'espère ne pas vous gêner en vous arrivant vers une heure...

Préambule bien aimable, le plus aimable que la pauvre femme ait encore écrit. Et sans transition, elle ajoute :

Je ne sais pas trop si je ne vous fais pas jouer un peu le rôle de Providence envers moi ; mais je vous crois si délicat et si bon que je vais vous demander de me rendre un petit service d'ami intime. Je suis un traitement coûteux, qui me gêne un peu, mais qui me vaudra probablement beaucoup ; voulez-vous me prêter cinquante francs pendant quelques semaines, ils m'aideront à conquérir mes palmes du *National*.

Je suis dans une effervescence de composition qui me fatigue mais qui me plaît beauoup. Les « lettres à Marie » n'ont donné une idée qui pourrait avoir du succès et de l'intérêt, c'est d'imaginer une femme

qui aurait cédé à toutes les insinuations contre l'ordre et le mariage, de la faire se briser sur toutes les grèves des passions, tout en la conservant pure ; et de l'amener peu à peu vers le calme et la vie pleine de famille. Ce serait un livre utile, je crois, et une critique frappante en même temps. Je m'essaye et vous initierai.

Adieu, cher et digne ami ; vous voyez que je vous apprécie et que je crois en vous.

Comptez sur le cœur de

CLOTILDE DE VAUX

Il ne faut pas discuter cette lettre ; il y a un fait brutal : Clotilde, qui a trente ans et qui est jolie, demande de l'argent à Auguste Comte, qui lui a offert son amour. Nulle situation n'est plus osée, nulle démarche plus risquée.

Cette demande arrivait dans le temps même que Grote, survivant du groupe anglais, venait d'envoyer 600 francs à Auguste Comte : le philosophe trouva tout simple de prélever sur le tribut de son disciple une petite somme à l'usage de son « inspiratrice », et c'est le côté drôle de l'aventure.

Combien je vous remercie, ma Clotilde, lui écrit-il, d'avoir cordialement compté sur moi dans vos petits embarras matériels.

On n'est pas plus galant. Il glisse, d'ailleurs, ne s'arrête pas à ces choses terre à terre. Il n'a retenu, semble-t-il, de la lettre de son amie que ce qui a trait à son projet de roman, à cette *Wilhelmine* que Clotilde va bientôt traîner, comme un boulet, jusqu'à sa mort. Et dans ce rôle de protecteur matériel, de guide moral, de conseil littéraire, il met une réelle beauté, dont témoigne ce couplet final :

Votre noble essor littéraire se prononce déjà assez pour que je puisse vous indiquer le secret augure que je tirai de vos premiers efforts, dont l'appréciation me fit voir en vous la femme destinée à réparer dignement les ravages moraux résultés aujourd'hui du déplorable emploi d'un beau talent féminin. Je serais trop heureux de pouvoir, ou par mes encouragements, ou par mes conseils, vous faciliter un peu cette admirable mission, où la plus solide gloire ne vous est pas moins assurée, que la plus pure satisfaction intime.

Un jour, sans doute, comme je crois vous l'avoir annoncé incidemment, par suite de notre célébrité respective, notre sainte amitié se trouvera aussi connue du public, peut-être même pendant notre vie,

quoique malgré nous. Mais, grâce à la constante moralité de tous nos travaux, une voix unanime proclamera aussitôt que cette noble intimité nous honora, et même nous perfectionna, l'un et l'autre.

Adieu, mon adorable amie, à demain à une heure.

A vous de tout mon cœur, et toujours.

Il n'y a pas, dans toute la suite des temps, des lettres d'amour d'un ordre si haut. Laure, Béatrice, Elvire sont des inspiratrices anonymes et voilées, transformées par le poète au gré même de son inspiration ; on ne les voit ni vivre ni penser ; et quant aux « amies » célèbres d'autres grands hommes, d'un La Fontaine, d'un Voltaire, d'un Rousseau, elles règnent sur eux d'une manière qui n'a rien ni de surnaturel, ni de particulièrement intellectuel : ici, le penseur met au contraire sa gloire à être perfectionné par son amour, et son orgueil à faire de sa maîtresse, au sens classique du mot, sa collaboratrice, au sens strict du mot, — puisque sa propre pensée ne devra naître, désormais, que par l'union de leurs deux esprits.

Après cette demande d'argent, faite par Clotilde, après cette réponse de Comte, il faut bien admettre que les destins sont accomplis, qu'ils sont mystiquement unis, et que les contingences qui vont suivre, par quoi ils seront ou rapprochés, ou éloignés, ne modifieront cependant pas le caractère, j'ose dire unique, de leurs relations.

Et cette union mystique fut, aux yeux d'Auguste Comte, comme scellée et affirmée sous les voûtes de l'église Saint-Paul, le jour du baptême de mon oncle Léon, 22 août 1845. Il faut croire à quelque chose ; le savant, qui ne croyait à rien que de démontré, croyait pourtant que cette église peu artistique d'un quartier populaire, avait été désignée, de toute éternité, par un obscur destin, pour voir les mains unies de Clotilde et de Comte, humides d'une eau consacrée. L'église Saint-Paul du faubourg Saint-Antoine devint ainsi, pour le philosophe, le temple par excellence. Dans les années qui suivirent, c'était l'une des tristes stations du chemin qu'il refaisait solitairement chaque huitaine, en se rendant au Père-Lachaise, et en se rémémorant la lumineuse époque. Chaque huitaine, il rentrait dans l'église, s'approchait du pilier le plus voisin des fonts baptismaux, et, les yeux clos, son vaste front dégarni

incliné vers la terre, il songeait à Clotilde, qu'il avait comme épousée ici. Et lorsque ses disciples le conduisirent lui-même à ce cimetière du Père-Lachaise, où son amie l'avait si prématurément précédé, le cortège funèbre fit, d'ordre exprès du maître, un détour pour passer devant l'église Saint-Paul, et y marquer, en signe de souvenir, un court arrêt ; et enfin, conformément à la même volonté, depuis que la loi de séparation a été promulguée en France, un positiviste vient, chaque année, déposer, dans le tronc de l'église Saint-Paul, l'offrande posthume et perpétuelle du grand prêtre de l'Humanité...

Clotilde, le jour du baptême, avait une robe de tissu léger, — on était en août, — rappelant le genre Pompadour : des fleurettes sur un fond clair. Ma grand'mère conserva longtemps un petit morceau de cette étoffe ; je me souviens l'avoir, enfant tenu entre mes doigts. Et c'est cette vision de Clotilde, claire sous les voûtes sombres qui demeura si profondément dans l'âme d'Auguste Comte.

Le petit bébé, au nom de qui le philosophe récitait le *credo* catholique, ne compta malheureusement guère dans la vie de son parrain : la brouille qui suivit la mort de Clotilde éloigna Comte de son filleul. Un des disciples pourtant, le docteur Robinet, exécuteur testamentaire de Comte, et son biographe, et néanmoins demeuré le familier de notre maison, m'a assuré à moi-même que le philosophe parlait parfois du jeune Léon. Le maître songea même à lui laisser, sinon tout, du moins une notable partie de sa bibliothèque : il y mettait comme seule condition qu'on lui amenât quelquefois l'enfant. Le docteur Robinet fit dans ce sens une démarche auprès de mes grands-parents. Mais mon grand-père fut intraitable : il refusa. J'ai entendu mon oncle Léon en exprimer le regret. Comte ne parla donc pas, dans son testament, de celui qu'avec Clotilde il avait tenu sur les fonts : et peut-être même est-ce l'élimination de cet enfant qui fit que, peu à peu, la cérémonie du baptême se mua, dans l'esprit du penseur, en cérémonie d'idéal mariage. Il ne voyait pas le petit être pour qui il était dans cette église ; il se voyait, soi-même, et Clotilde, éternellement...

Sa lettre du 26 août montre le degré d'exaltation mystique

auquel il en arrive : pour la première fois, le mot « autel », cet autel positiviste où il fait monter Clotilde, vient sous sa plume :

A chaque suspension quelconque de mon travail, votre chère image revient doucement s'emparer de moi ; et, loin de nuire ensuite à ma méditation, elle la soutient et l'anime. C'est en vous invoquant à votre *autel* (souligné dans le texte) que j'ai plus d'une fois senti surgir mes meilleures inspirations. Aussi ai-je souhaité de pouvoir librement répandre à vos pieds des larmes délicieuses, de reconnaissance et de joie...

C'est le commencement de la divinisation, c'est l'assomption qui se prépare. Clotilde n'est pas encore devenue, dans l'âme du penseur, la synthèse même de l'humanité, et par là adorable infiniment, mais elle est déjà au-dessus de toutes : elle a déjà un autel devant qui on prie... Dirai-je, pour les cœurs romanesques, que cet autel, tout d'abord, celui-là même dont parle Auguste Comte, ce fut prosaïquement le fauteuil où Clotilde avait posé son joli séant? Mais était-ce si ridicule? Jusqu'à cette fin du mois d'août, Clotilde n'était venue que deux fois chez Comte ; ces deux fois, elle s'était assise sur ce fauteuil : c'était donc là que le pauvre amoureux venait s'agenouiller, là qu'il apportait des fleurs, là qu'il revoyait en pensée ce corps svelte tout près du sien, — et le fauteuil s'idéalisait, comme tout s'idéalise, qui a touché ce que nous avons aimé. Clotilde morte, le fauteuil devint sacré : Auguste Comte lui-même n'y prenait place que s'il officiait comme grand prêtre, et alors le fauteuil de Clotilde devenait trône pontifical... On le peut voir encore dans l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince, et nul ne s'y assoit.

Mais en même temps que le culte naissait dans le cœur d'Auguste Comte, la défiance se précisait chez la famille Marie.

Cette cérémonie du baptême, le dîner familial qui suivit, où Comte eut nécessairement sa place, et le baiser paternel que, devant les parents réunis, il donna à sa « commère » à la fin du repas, marquèrent tout à la fois l'apogée et le déclin des relations du philosophe et de ma famille. — Lui, depuis que sa main avait tenu celle de Clotilde dans l'église, depuis que sa bouche avait effleuré la joue si fine, il se consi-

dérait, et comme l'époux, et comme le premier servant de la jeune femme ; mais, par là sans doute, ne put-il plus, ne voulut-il même plus dissimuler la passion dont il brûlait. Son attitude cessa d'être aimable, elle fut aimante. Clotilde s'était mise à sa discrétion par la demande d'argent, et encore qu'il eût l'âme trop haute pour le lui faire sentir, du moins avait-il le droit de prétendre au rang de premier de ses amis : c'est une prétention dont un amant se laisse difficilement déchoir. Mais c'est une prétention qui se trahit au moindre geste Ma grand'mère, que ses couches avaient éloignée du courant de la vie, constata tout de suite, après ses relevailles, que quelque chose était changé, chez M. Comte. Et madame Marie, la mère, si elle n'avait pas cette faculté de recul, que donne une absence momentanée, avait pour elle sa finesse de mère. Elle fut dessillée. Elle comprit que Comte ne venait pas rien que pour philosopher, pour être portraicturé, pour se « désisoler », — il venait pour voir Clotilde. Cela lui causa un grand trouble ; car elle sentait bien que Comte avait le droit d'aimer, que Clotilde était libre de recevoir des hommages, que, par conséquent, ni l'un ni l'autre ne supporteraient des critiques encore injustifiées, mais elle sentait aussi qu'il y avait une impasse au fond de tout cela, puisque ni l'un ni l'autre ne pouvaient être l'un à l'autre. Toute libérée qu'elle fût des préjugés mondains, elle avait les préfugés sociaux, et elle craignit pour sa fille. C'est pourquoi, à partir de ce moment, la vie fut plus pénible, une contrainte existant entre la mère et l'enfant, et des mots en sous-entendus étant parfois prononcés.

Clotilde s'en ouvre expressément, pour la première fois, dans sa lettre du 1er septembre :

... Je veux vous dire une chose essentielle pour nous deux, c'est que ma famille s'afflige de tous témoignages trop vifs qui me sont donnés...

Et elle ajoute ces jolis mots :

Chaque sentiment a son égoïsme ; les plus purs ne sont pas à l'abri ; il faut les ménager, et prendre l'humanité telle qu'elle est. Ne cherchez pas à modifier cette disposition chez les miens ; ne faites ni ouvertures, ni insinuations à ce sujet ; et permettez-moi seulement de vous guider ; cela m'importe pour mon repos. Nous nous verrons mercredi,

et je vous verrai ou je vous écrirai après ; n'ayez aucune inquiétude sur ce que je vous dis. On ne m'a fait ni reproches, ni remontrances ; mais je connais le faible, et j'y ai égard, plus pour les autres que pour moi...

Puis vient, pour terminer, cet au revoir de douce philosophie :

Adieu, mon très digne ami, comptez sur moi, et ne vous faites pas de chagrins ni souffrances à mon sujet. Vous pouvez croire en ma sincérité, c'est déjà une grande douceur dans la vie...

Je vous tends la main tendrement.

CLOTILDE DE VAUX

Mais le sage a moins de sagesse. Il se plaint, dans sa lettre du 2 septembre, des visages froids qu'il a trouvés, et il fait cette proposition :

Si, comme certains symptômes ont tout récemment semblé me l'indiquer, mes visites hebdomadaires paraissent maintenant trop fréquentes, je les réduirai de moitié, m'en rapportant à votre amitié pour le dédommagement...

Le « dédommagement », on le devine, c'est qu'elle vienne chez lui, ou que lui aille chez elle ; tout sera au mieux si, débarrassés du contrôle des parents, ils se voient plus souvent, seul à seule. Elle aussi entend ce qu'il sous-entend. Elle lui répond, comme elle fait toujours, par une demi-promesse, un demi-engagement, n'osant, ni ne pouvant, d'ailleurs, prendre parti, ballottée entre des scrupules, des affections, une amitié. Mais elle marque tout cela si joliment, d'une façon si féminine et si haute...

Vous avez raison de vous en rapporter à moi, écrit-elle, le 2 septembre... Ma mère a trop concentré sur nous sa tendresse et son dévouement, pour ne pas craindre, que nous lui échappions de quelque côté. Ma situation n'a fait qu'accroître cette disposition chez elle ; et quoiqu'elle m'ait rendue souvent malheureuse, je l'honore en remontant à la source.

Ne vous faites donc aucun reproche personnel ; conduisez-vous seulement en conséquence, mon très cher philosophe ; et ne vous figurez pas qu'on vous aime moins ici. Venez le vendredi, si ce jour va, ou un autre, s'il vous va mieux ; j'arrangerai le reste en allant chez vous.

« En allant chez vous », — ceci n'est point exactement ce que désirait Comte, et c'est beaucoup trop vague. Il réplique par une lettre assez bougonnante et désenchantée. Il s'étonne surtout que la famille de Clotilde n'ait pas vu « avec une certaine satisfaction » leur « sainte amitié ». Car du moment qu'il aime une femme, ce ne peut être que saintement : c'est un privilège de sa nature.

Clotilde ne répondit pas. Elle était allée à la campagne, chez des amis, pour deux ou trois jours. Elle n'était pas en très bonne santé, elle était excédée par les tiraillements de famille, elle fuyait. Comte la poursuivit par lettre. Et cette lettre du 5 septembre, dont je vais citer le passage essentiel, détermina chez Clotilde la crise la plus inattendue :

J'attends avec anxiété, réitère Comte, que vous ayez organisé le nouveau mode de nos relations amicales, mon repos et ma santé s'y trouvent intéressés.

Il ajoute ceci, qui, chez un homme qui avait été enfermé comme fou, était réellement grave :

Depuis ce brusque incident (c'est-à-dire depuis qu'il n'était plus si bien reçu chez mes grands-parents) mon agitation convulsive qui déjà cédait aux calmants, augmente derechef. Ce trouble relatif sans doute à la partie inférieure de la moelle épinière (quelle bizarre façon de parler à la dame qu'on aime) se complique de faiblesse et d'oppression, et même du retour de symptômes directement cérébraux qui avaient disparu, surtout l'insomnie et parfois une profonde mélancolie...

Et le malheureux grand homme se laisse aller pour la première fois à une sorte de désespoir. Il le montre dans les termes les plus touchants, il le dit dans une sorte de parler naïf, le seul qu'on puisse trouver quand on souffre vraiment :

La soirée d'avant-hier (qu'il avait passée rue Pavée, sans Clotilde) m'a laissé une vague inquiétude permanente analogue à celle qu'inspire l'attente d'un grand malheur : il me semble qu'on voudrait m'empêcher de vous voir, et, en ce cas, je me demande ce que je deviendrais...

Mots simples, mots éternels, pauvre plainte d'un homme qui avait en lui une science presqu'universelle, qui avait démoli tous les systèmes sociaux antérieurs, qui construisait de son cerveau puissant le cadre d'une cité future, et qui s'exprimait, sur son propre cœur et son propre devenir, comme le plus simple des écoliers...

Il faut maintenant, avant de juger Clotilde dans la réponse qu'elle va faire, s'identifier à elle, se rémémorer, d'un ensemble, toute sa vie. Depuis la fuite de son mari, elle était privée des joies de la femme ; ardemment altérée d'affection active, elle se devait recoquiller dans l'intimité d'une famille austère et fermée ; elle aspirait à la vie normale, à la vie complète et elle vivait entre une mère rigide et un frère presque puritain. Sans religion, enfin, elle se croyait sans préjugés. Par ailleurs, elle voyait en face d'elle le seul homme qui l'aimât comme elle avait besoin d'être aimée ; et cet homme, le plus puissant philosophe de l'époque, semblait, par elle, rejeté aux jours où son intelligence avait sombré dans la folie. Parce qu'elle lui refusait, ce qu'elle lui eût certainement accordé si les lois d'alors avaient permis le divorce, parce qu'elle lui imposait un isolement sans espoir, il pouvait soudain retomber au cabanon, reprendre ce chemin de la Seine vers quoi sa folie furieuse l'avait un jour conduit. En dehors de l'amitié qu'elle lui portait, elle se sentait comme responsable de lui, aux yeux de l'univers. En vérité, avait-elle le droit de priver le monde d'Auguste Comte? Cet homme non seulement l'avait entourée d'un cercle affectueux, chaque jour plus resserré, mais il l'avait accoutumée à voir en lui le héros prédestiné de la régénération sociale : il s'était révélé à elle comme le plus haut, parmi ces bienfaiteurs que l'Humanité attend aux jours de cataclysme. Et l'Humanité en pourrait être privée, et l'œuvre entreprise pourrait avorter, parce que madame de Vaux n'aurait pas compris la grandeur de son rôle...

Clotilde n'avait en soi aucune force consciente pour résister à cette suggestion ; tout, au contraire, criait en elle qu'il lui fallait, à elle aussi, du bonheur, et que la manière de le prendre n'est, en somme, qu'un détail. Ses démêlés avec ses parents, son manque d'argent, sa crainte du lendemain, sa santé débile,

ses scrupules à l'égard de Comte, tout l'affolait, tout la préparait au pire. Elle écrivit ceci :

Vendredi matin, 5 septembre 1845.

J'aurais été vous voir hier, si je n'avais été fort souffrante...

... Je ne veux pas que vous redeveniez malade ou malheureux à cause de moi. Je ferai ce que vous voudrez. La tendresse que vous me témoignez, et les qualités élevées que je vous connais m'ont attachée sincèrement à vous, et amenée à réfléchir sur nos deux sorts. J'ai essayé de débattre intérieurement les questions sur lesquelles je vous ai souvent fait jeter un voile. Je me suis demandé comment, dans une situation comme la mienne, on pouvait s'approcher le plus près du bonheur, et j'ai fini par penser que c'était en se confiant à une affection solide.

Depuis mes malheurs, mon seul rêve a été la maternité ; mais je me suis toujours promis de n'associer à ce rôle qu'un homme distingué et digne de le comprendre. Si vous croyez pouvoir accepter toutes les responsabilités qui s'attachent à la vie de famille, dites-le moi, et je déciderai de mon sort.

Je tiens beaucoup à ma famille, et je tâcherai toujours de me la conserver, même par des sacrifices, s'il le fallait. Nous sommes tous également sans préjugés barbares ou injustes : mais on s'était habitué à me retrouver au centre, et ce sera toujours une crise que le moment de la séparation. Il y a des convenances que je désire respecter, mais avant de m'étendre davantage sur ces matières, il faut que j'aie votre opinion sur le point capital. Écrivez-moi, et avec toute la raison, tout le calme, que commande un tel sujet. Je vous répondrai exactement mes sentiments. Ne venez pas chez moi. Ayez de l'empire sur vous-même en rue Pavée, si vous y venez ce soir. Si vous n'y venez pas, faites-le savoir d'une manière naturelle par votre Sophie. Je conçois que la prudence et le calcul coûtent ; mais il y a des susceptibilités légitimes qu'il faut ménager avant tout.

Adieu, soignez-vous, et évitons les émotions vives. Je vous confie mon reste de vie.

CLOTILDE

Qu'une telle lettre ait été un coup de folie, on n'en peut douter, mais quel coup, aussi, de théâtre dans ce roman, déjà si riche en péripéties. On était arrivé à un moment d'arrêt, l'intérêt pouvait se ralentir, l'action languir, et le dénouement banal arriver : point du tout, Clotilde, toute pure, mais toute femme, ne succombe pas, — elle s'offre, et en toute pureté, j'ose dire. Jamais main plus légère n'a d'une touche plus ferme développé un plus scabreux cas de conscience. Ici est

posé tout le problème de l'association de l'homme et de la femme, et il est résolu avec la lucidité que les fous, nous l'avons déjà souligné, apportent à suivre leur folie. Les mots employés sont délicieux et chaque phrase éclaire la lointaine pénombre de l'âme. Elle dit : « Je ferai ce que vous voudrez. » Rien de plus, et cela sous-entend tout, cela veut dire que les désirs brûlants de l'homme, que les appétits du maître seront satisfaits : elle y condescend, puisque c'est le rôle de la femme. Elle sait à quoi elle s'engage : elle s'y engage. Sa longue lutte contre elle-même est rappelée en une seule phrase : « J'ai essayé de débattre intérieurement les questions sur lesquelles je vous ai souvent fait jeter un voile. » On devine, sous des mots si simples, mille souffrances, mille hésitations, — et aussi la lassitude finale. A chaque fois que Comte a voulu évoquer les réalités de l'amour, à chaque fois elle a détourné la conversation : mais elle sait la nature de l'homme, et la brutalité de ses besoins ; donc, dans ses nuits à elle, et sans partager sa fièvre, elle songe aux nuits fiévreuses de son ami ; elle se demande jusqu'où elle a le droit de le faire souffrir, et elle juge que la limite à tout ceci, c'est le moment où le désir de Comte, inassouvi, peut troubler sa raison. A ce moment, elle s'offre. « Je ferai ce que vous voudrez. » Est-il mot plus noble? On y décèle un acquiescement de victime montant à l'autel. Il est vrai que, pour se faire brave, Clotilde parle d'une maternité désirée : il faut donc qu'elle ait bien changé, depuis les jours de son mariage, où, ainsi que ses lettres nous l'ont fait voir, elle appréhendait si terriblement la grossesse? Mais il peut se faire, en effet, qu'elle ait changé. Au demeurant, d'ailleurs, Auguste Comte ne saurait guère, même dans une minute d'égarement, prendre figure d'amant : il peut très bien, au contraire, apparaître à Clotilde comme le « père de ses enfants ». L' « association » aura ainsi une fin profitable à l'Humanité, c'est-à-dire « altruiste » et non une fin uniquement agréable aux « associés », c'est-à-dire égoïste. En tout cas, cette idée de la maternité ennoblit, chez la pauvre femme, tout ce qu'elle sait d'impur dans le chemin où elle s'engage ; elle se justifie par là, et, par là, s'imagine qu'elle triomphera des préjugés, qui, malgré elle, sont en elle. De ces préjugés « barbares ou injustes », comme elle dit, elle croit en avoir

moins que sa famille qui, à son estime, n'en a pas ; mais il y a autre chose que des préjugés, il y a toute la tradition d'honneur féminin que sa grand'mère a passée à sa mère, et que d'autres grand'mères avaient passée aux grand'mères de la sienne : cette suite de femmes qu'on lui avait appris à vénérer vivait en elle, et, — pour étayer, contre Comte lui-même, la propre doctrine de Comte qui veut que les morts conduisent les vivants, — c'étaient toutes ces femmes, ses ancêtres, qui allaient tout à l'heure se lever entre Clotilde et Comte. Mais elle ne le prévoyait pas, quand elle s'offrait ainsi, en sincérité, en simplicité. Et si cette lettre n'était pas le comble de l'immoralité, au sens courant du mot, elle mériterait d'être dans tous les manuels littéraires, comme un modèle de prose féminine. On ne se lasserait pas d'en faire l'analyse, d'admirer le tour rapide des phrases, le ton grave du début, le ton un peu las, mais apaisé, de la fin. C'est toute une âme de femme qui se livre, avec cet art suprême de l'art qui ne se cherche pas.

Passons maintenant à Auguste Comte. Il semble bien que, malgré sa suffisance, son obstination dans la poursuite de la jeune femme, et l'exaltation maladive qui l'enfiévrait, il resta un moment abasourdi de son triomphe. La conquête finale, dont il ne doutait pas, lui apparaissait, la veille encore, très lointaine. Il avait, très sincèrement, crié sa misère dans sa dernière lettre; et voici que la réponse était l'offrande de Clotilde par Clotilde. Il ne put que tomber à genoux ; il le dit et je le veux croire. Il eut vraiment une heure d'adoration muette, devant le fauteuil devenu autel, la lettre « divine » entre les mains : c'est ce jour-là qu'il est devenu prêtre, — non pas, comme il le crut, grand-prêtre de l'Humanité, — mais prêtre d'une divinité réelle, adorateur d'une femme choisie entre les femmes. L'immense amour comprimé en son cœur déborda, l'emplit d'extase, et il adora. — Il adora, — mais il ne perdit pas de vue l'objet précis du débat, qui était Clotilde même. Elle s'offrait : il n'hésita pas une seconde à accepter. Il le fit en des termes que je reproduis, et qui le montrent bien loin encore de cet idéal de l'union chaste que (Clotilde étant morte, et son espoir d'amour détruit) il édifia en dogme, — pour les autres.

Après les nécessaires remerciements, il dit, le 6 septembre :

... Votre généreuse confiance veut bien me permettre que cette union reçoive, s'il le faut, sa plus extrême garantie, par cet *ineffable sceau, qui rend complet et irrévocable* le mutuel engagement de cœurs honnêtes...

Et, pour éviter tout scrupule possible, il lui fait cette casuistique :

Dès l'orageux début de notre liaison, je vous exprimai, sur les droits exceptionnels moralement propres à notre situation exceptionnelle, une opinion bien arrêtée, que la plus mûre appréciation me permet aujourd'hui de ratifier pleinement. Pour tous ceux qui sentent, d'esprit et de cœur, le vrai caractère des saintes règles sociales, toujours générales, mais jamais absolues, notre *entière* union, loin de nous écarter davantage de l'état normal, nous y fait au contraire rentrer, autant que le comporte notre fatalité respective...

Je n'ai jamais lu Escobar dans le texte, mais il me semble qu'il n'aurait pu dire mieux. On ne saurait plus joliment, non pas se plier aux lois, mais adapter les lois à sa situation individuelle, et, par le fait qu'une exception confirme la règle, consacrer l'autorité de la loi en ne s'y soumettant pas... Comte ajoute, dans la même lettre, que les « garanties sociales ne sont vraiment indispensables qu'aux cœurs et aux esprits vulgaires », — et l'on n'y saurait contredire. Mais le mérite, chez les cœurs qui ne sont pas « vulgaires », est précisément de respecter les règles faites pour tous, encore qu'elles leur soient inutiles, parce qu'autrement il n'y aurait plus de contrat social.

Le philosophe, étant amoureux, oublie ce point.

Clotilde lui annonça sa venue pour le lendemain, qui était donc le 7 septembre; ni elle, ni lui n'ont livré à personne le secret des paroles échangées au cours de cette visite ; mais ce jour, qui devait marquer le triomphe de Comte, vit son effondrement. Par le seul fait qu'après s'être offerte à lui, elle venait chez lui, Clotilde se mettait elle-même, et brutalement, en face de la réalité de l'acte à accomplir ; ce seul fait la réveilla. Toute la longue suite, dont j'ai parlé, de ces mères et de ces grand'mères, en qui son éducation mettait, peut-être à tort, mais réellement, une tradition et un exemple de vertu, toute

cette suite de femmes qui étaient en elle, comme je l'ai dit, dont le sang coulait dans son sang, ces femmes qui, depuis l'origine des temps, s'étaient rebellées, dans une instinctive pudeur, contre la possession de l'homme, toutes, soudain, se révoltèrent en elle. — Et elle s'enfuit de chez Auguste Comte, — avant la faute.

Avant la faute. J'en ai pour preuve, et la lettre qu'elle lui adressa, le lendemain matin, 8 septembre, et la lettre que lui-même lui écrivit dans la nuit, à 3 heures du matin, sous le coup de l'énervement et de la désillusion. — Voici le cri éploré de Clotilde :

Je veux vous écrire tout de suite : pardonnez-moi mes imprudences. Hélas ! je me sens encore impuissante pour ce qui dépasse les limites de l'affection. Personne ne vous appréciera mieux que je ne fais, et, ce que vous ne m'inspirez pas, aucun homme ne me l'inspire : mais le passé me fait mal encore, et j'ai eu tort de le braver. Soyez généreux à tous égards, comme vous l'êtes à certains. Laissez-moi le temps et le travail ; nous nous exposerions à des regrets trop cruels maintenant.

Je compte beaucoup sur votre équitable raison. Moi j'ai fait essai de mes forces ; pardonnez-le-moi, en faveur de la volonté. Je suis pénétrée de reconnaissance pour vos généreuses vues, et pour les bontés que je vous dois ; ne parlons jamais argent ; ce mot-là fait trop de mal.

Adieu. Si vous me comprenez réellement, vous ne m'en voudrez pas. S'il en était autrement, je desespérerais de me faire entendre.

Jamais les phrases de Clotilde n'ont été plus heurtées. On dirait que le souffle lui manque, comme après une course haletante ; chaque pensée reste ébauchée, et elle ne paraît même pas très sûre de sa pensée. Une seule chose demeure précise, c'est qu'elle n'a pas voulu lui céder, — qu'elle ne peut pas lui céder.

A la même heure, Auguste Comte écrit, lui aussi :

Au nom de votre sincère affection, je vous supplie, ma Clotilde, de m'assigner le plus prochainement possible, une libre entrevue comme celle d'hier. Jusque-là, je ne puis penser sérieusement à rien autre. Sans cela d'ailleurs je me sens incapable même de reparaître convenablement chez vos parents...

Ce que je ne regrette point de n'avoir pas arraché hier par l'importunité ou l'entraînement, il faut que votre confiance me le fasse obtenir librement d'une conscience réfléchie. Tant que le *dernier sceau*

naturel ne sera pas mis à notre union, elle continuera, je le sens à m'offrir une consistance précaire, que je craindrai toujours de voir céder au moindre obstacle. *Sans ce gage de l'alliance*, je ne pourrais, en un mot, vous regarder comme aussi irrévocablement à moi, que je me reconnais l'être à vous.

J'approuve beaucoup le délai de quelques mois (ceci fait sans doute une allusion à leur conversation récente) que votre affectueuse prudence veut employer à ménager les respectables susceptibilités de vos parents... Mais la pleine sincérité qui fait la principale valeur de mon caractère, ne me permettrait pas, je le sens, une telle dissimulation habituelle, si je n'avais pas d'abord obtenu *le gage irrévocable que je vous demande à genoux*. Quand j'aurai acquis ainsi une vraie sécurité sur le fond de mon existence, vous verrez qu'il me deviendra facile d'en modifier les formes, en raison des diverses convenances que je dois respecter... Mais sans cette *unique garantie* décisive de l'indissolubilité de notre union, je sens que mon cœur serait, au contraire, toujours placé chez vos parents dans une fausse position, bientôt incompatible avec mon irrésistible spontanéité. Écartez donc le seul obstacle qui puisse contenir une tendance naturelle à chérir sincèrement tout ce qui vous est cher.

Pesez bien, ma Clotilde, ces diverses indications sur le *nœud principal* de notre situation exceptionnelle, et songez qu'il y va de tout notre avenir...

On voit la précision un peu crue avec laquelle il revient sur l'idée dont, présentement, il ne veut pas démordre, à savoir que la véritable garantie, en amour, se trouve dans l'union physique effective. Mais il y a là, en même temps qu'un doute assez irrespectueux pour la femme, une erreur psychologique à l'égard de l'homme. Car s'il est vrai que le volontaire don d'elle-même est, chez la femme, sinon la seule, du moins la plus certaine garantie de son amour, la possession marque plutôt, chez l'homme, le moment à partir duquel la femme doit être le moins sûre de lui. Toute la misère sociale réside dans cette antinomie : la femme aime, se donne et s'attache ; l'homme aime, possède et se détache. Si la famille s'est néanmoins constituée, c'est en raison de sentiments venus après coup, et parmi lesquels il faut compter moins le désir, pour l'homme, de garder la femme conquise, que le dépit de la voir prise, après lui, par un autre. Ce besoin de rapt et cette jalousie de mâle à mâle sont à la base de tout groupement humain ; c'est pourquoi les premières civilisations furent polygames. Malgré l'affinement des sentiments, le

fond masculin reste le même : désir de posséder, et désir de changer.

Comte, étant homme, voulait Clotilde, dans la force absolue et naturelle du terme ; mais ses grands mots ne portèrent pas. A cette lettre écrite à 3 heures du matin, envoyée à l'aube, et qui se croisa avec celle qu'elle avait griffonnée dès son réveil, Clotilde répondit par un autre billet, daté du même jour, 8 septembre, au soir.

Elle résume tout leur débat dans ces trois phrases :

Je suis incapable de me donner sans amour, je l'ai senti hier. Je me ferais horreur en passant une espèce de traité sur moi-même.

N'abusez pas du pouvoir que j'ai eu l'intention de vous donner.

Après de tels mots, il faut, semble-t-il, — ou rompre, ou s'incliner.

Comte ne veut point rompre, mais il ne sait pas s'incliner tout de suite. Bien au contraire, dès la nuit suivante, à 4 heures du matin, il écrit de nouveau, il envoie une longue lettre, déchirante par certains côtés, mais surtout harcelante. Le passage suivant est à citer, car jamais amoureux dépourvu de tout mysticisme n'a été aussi crûment matériel, aussi brutalement médical, dirai-je, que ce prétendant éthéré :

Ce n'est point à titre de satisfaction personnelle (non? mais alors? dirait Gavroche) que j'ai réclamé ce gage sacré : c'est surtout comme *garantie* et comme *moyen*.

Sous le premier aspect, en l'ajournant aujourd'hui vous m'y faites tenir davantage, en me manifestant la nécessité de dissiper par un acte irrévocable, vos funestes hésitations. Vous me confirmez ainsi mes justes craintes d'hier, par l'impossibilité de vous engager sérieusement à moi sans cette *indispensable concession*. Des déclarations comme celles de votre divine lettre de vendredi ne se révoquent pas à volonté. Mais la seule tentative de les retirer constate ce besoin d'irrévocabilité évident qui s'attache plus ou moins à toutes les relations humaines... Votre cœur est libre aujourd'hui, seulement je ne m'y trouve qu'à titre d'ami, mais sans aucun rival effectif : vous ne m'opposez qu'un vestige du passé. En me contentant de cette modeste part actuelle je n'y saurais reconnaître la nécessité de repousser, ni même de tout à fait ajourner, une concession que je ne vous demande pas comme essentiellement douce, pourvu qu'elle ne *vous répugne pas*, mais comme fondée sur les plus graves motifs pour tous deux. Soyez assurée qu'elle achèvera de rendre le repos à votre cœur, et peut-

être aussi, *permettez-moi cette insinuation scientifique*, la santé à votre corps...

Tout cela démolit sérieusement l'institution du « mariage chaste », qui fut, dans la suite, une des grandes innovations positivistes. Si vraiment, comme Auguste Comte ne l'envoie pas dire, il est utile à la santé de la femme de se retremper dans l'amour, n'est-il pas monstrueux d'y ajouter le supplice de Tantale de la cohabitation avec un être aimé? Mais ne nous étonnons pas que Comte, amoureux, contredise le système social de Comte, philosophe. Lorsque Clotilde était vivante, et qu'il espérait la posséder, Comte ne comprenait que les « sentiments généraux » de l'homme, et lorsque Clotilde fut morte, tout désir masculin brisé en lui, il ne comprit plus que les autres hommes pussent encore aimer charnellement ; il ne conçut plus que l'adoration des entités, — Clotilde fétiche, Clotilde vierge-mère, Clotilde éternellement vivante de la vie subjective. Et sans doute en est-il ainsi de toutes les théories émises, au long des siècles, par les grands penseurs que nous prenons pour guide. Dans le tréfonds de chacun d'eux, il y a un amour inconnu, un rêve à jamais ignoré, pour quoi le grand homme a pensé de telle manière et non de telle autre, — et fait penser, après lui, des milliers de générations... Et l'intérêt précisément de cette correspondance de Comte et de Clotilde, c'est de pénétrer dans l'intimité de l'âme du maître, d'y trouver le pourquoi de ses transformations.

A cette époque de sa vie, Comte en tenait encore pour l'union physique ; et il revient sur cette pensée que rien n'est meilleur à notre perfectionnement :

Loin de troubler le développement normal de votre noble nature intellectuelle et morale, le *degré d'intimité* que je persiste à solliciter respectueusement est lui-même très propre à faciliter votre essor, soit en dirigeant mieux mon influence spontanée, soit surtout en donnant à votre existence un but plus net, et un caractère plus ferme.

A tout cela, Clotilde répond un coup de massue. Elle a une révolte excédée, magnifique par moments, et claire. Voici :

Mardi, 9 septembre 1845.

Vous avez tort de dire que vous rendez le bien pour le mal ; celui que je vous ai fait a pris source dans un motif généreux ; je ne l'en

déplore pas moins. Mais malgré mon tort et l'excellence de votre cœur et de vos procédés, je dois vous déclarer mes sentiments actuels. Si vous me contraigniez, par quelque moyen que ce soit, à vous céder sur le point en question, je ne vous reverrais plus de ma vie. Vous ne savez pas à quel degré d'exaspération me pousserait une violence de ce genre ; une femme qui a vécu dans la continence pendant longtemps ne peut se donner qu'avec enthousiasme, ou la résolution de devenir mère. Je connais le mariage, et je me connais mieux que le premier savant du monde. N'opposez donc plus la moindre observation à mes sentiments; elle ne me ferait pas changer, et elle me rendrait profondément malheureuse.

Je vous supplie de ne pas rappeler vos droits et vos sacrifices de dimanche : les uns et les autres sont illusoires. On n'agit pas avec une femme de trente ans comme avec une petite fille. J'ai eu tort, je l'avoue, je le sens, j'en souffre ; mais j'en souffre trop pour que vous me le rappeliez. Ayez de l'empire sur vous-même, usez de vos pouvoirs d'homme, et *ne vous imposez pas une continence que vous considérez comme nuisible*. Laissez-moi espérer que plus un mot de ces choses ne sera prononcé entre nous de longtemps.

Là où je n'ai point de passion, j'ai au moins la raison, et ce que je vous dit ici est réfléchi. Je ne vous rappellerai pas que je ne voyais en vous que le père d'un enfant, et non un amant. Notre conversation de dimanche a changé mes vues à ce sujet : rien ne me fera revenir de mon nouveau plan. Je vous le demande donc de nouveau, avec énergie et affection, plus un mot.

Soignez-vous et prenez les moyens les meilleurs pour votre santé. Qui vous parle d'édifier la nature humaine en nature séraphique ? Est-ce que je suis jamais tombée dans le ridicule des spiritualistes? Je crois à la nature plus que personne, car personne n'est autant sous son influence que moi ; et sans que cela paraisse, c'est elle que je ménage et que j'excuse dans toute ma conduite habituelle.

Voyons, mon cher ami, relevez-vous, et ayez votre part de raison ; il m'en faut bien à moi, femme.

Ceci est une réponse ; vous n'en devez donc pas faire. Je vous souhaite la santé du plus profond de mon cœur. Je n'accepte pas pour maintenant vos conseils et vos leçons, parce qu'en compliquant mes occupations, je me ferais mal ou je n'aboutirais à rien.

Venez le lundi et le vendredi chez nous ; je me charge de vous y bien recevoir.

Adieu, mon très cher ami, si vous avez de l'affection pour moi, vous vous conduirez comme je le désire.

CLOTILDE

C'est encore, à mon sens, un chef-d'œuvre, que cette lettre, et peut-être une des plus extraordinaires qu'une femme ait jamais signée. Tous les sentiments en sont féminins, mais par

endroit la fermeté en est masculine, et aussi la tranquille manière d'appeler un chat un chat. Quant au style, n'est-il pas réellement hors de pair? Relisez cette phrase : « J'ai eu tort, je l'avoue, je le sens, j'en souffre ; *mais j'en souffre trop pour que vous me le rappeliez...* » C'est du Racine. Et goûtez encore cette fin élégante, si hautaine en même temps : « Ceci est une réponse ; vous n'en devez donc pas faire... »

Comte n'en fit pas, en effet. Dès sa lettre du lendemain, il parle de la récente crise comme d'une chose déjà lointaine, et il retrouve doucement son rôle de chevalier servant. Ce rôle, sans doute, après un échec si lamentable, aurait pu être légèrement ridicule; mais il sut l'ennoblir par la sincérité même de l'amour, la rapidité de la retraite, et le sentiment, justifié ici, qu'un homme comme lui ne pouvait être ridicule.

(A suivre.)

CHARLES DE ROUVRE

LA TERRE QUI TONNE[1]

II. — CHAMPAGNE

VI

Maintenant l'automobile court entre le ciel gris et les terres plates. Nous avons traversé quelques bourgs à demi-ruinés par les tirs d'artillerie. Là cantonnent les services de l'arrière-front. Ces rez-de-chaussée emplis de décombres, de toitures en morceaux, de poutres et de plâtras, ces murs sans les fenêtres, les boiseries ni les vitres que l'incendie a dévorées, sont encore, au soleil, des gîtes, pour qui le veut, déblaye un coin, palissade les trous, s'assied sur un moellon, et allume son feu entre trois briques. Au reste, on a fort exagéré l'état lamentable des villages bombardés. En bien des endroits les deux tiers des bâtiments restent habitables. La vie n'y cesse point, civile ou militaire. Souvent toutes deux persistent malgré l'orage grondant de la canonnade, et l'arrivée périodique, vers le crépuscule, de quelques obus. Ils défoncent une étable. Ils labourent un jardin. Ils écrasent un seuil de grès. Ils blessent un vieux cheval à l'abreuvoir. Sans plus.

Dans cette Champagne aride et crayeuse, tant de fois décrite, on a dû forer, pour les troupes, quelques puits. Des moteurs

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1916.

à essence hissent l'eau. Par-ci, par-là, les équipes posent la voie de soixante centimètres à travers les bois maigres et rabougris, pour le ravitaillement des tranchées. Sous les feuillages poudreux, les camps sont à l'abri des regards que promènent les avions dans le ciel. La guerre, ici, n'a point changé depuis les tableaux des maîtres flamands. Ce sont les mêmes chevaux replets en ligne derrière la corde ; le même maréchal qui cloue le fer dans le sabot maintenu par l'aide au tablier de cuir ; les mêmes cabanes de planches où boivent des cavaliers, le pot en tête, et la pipe en bouche. De respectables territoriaux améliorent la route de craie tranquillement. Ils comblent les cratères nouveaux. Sous le képi, le casque, ils gardent leur mine de terrassiers, de cantonniers. Ils pendent leurs gilets, leurs musettes à la poignée de la bêche fichée en terre, comme dans le temps de paix. Parfois un énorme fourgon automobile, plus haut qu'une maison, gravit la côte à grand fracas. Il oblige les travailleurs de s'écarter. Alors ils regardent, dans le loin, les ténèbres des projectiles boches se développer par-dessus les bois, contre le ciel clair, après les explosions qui pilent, vers notre droite, la région de Perthes et celle de Tahure.

Les camps se succèdent sous les frondaisons d'automne poussiéreuses et recroquevillées. Une liesse d'écoliers en récréation anime ces soldats dans les bocages. Au retour de la tranchée, beaucoup, nus jusqu'à la ceinture, savonnent leurs torses blancs, musculeux et gras, auxquels semblent n'appartenir point leurs têtes saures, barbues, ni leurs mains couleur de rouille. Partout rit, joue, se poursuit, se tape et chante une jeunesse qu'on croirait exempte de soucis. Ces écrivains rédigent, sous la dictée de signataires sans orthographe, les épitres à l'amoureuse, aux parents.

Maures, Sémites, fils de l'antique Carthage, Berbères des monts Atlas, Arabes venus avec la ruée islamique, jadis, de l'Yémen à la Cyrénaïque, puis jusqu'au pays des Numides, toutes ces races rivalisent dans les mêmes travaux de la guerre, et sous l'uniforme d'amples pantalons, de pourpoints jaunâtres, de chechias voilées. Bien que la bataille ait décimé leurs régiments, ils gardent la belle humeur. Les tirailleurs marocains savamment nettoient les lebels, ou fourbissent les

baïonnettes dans leurs mouchoirs à carreaux. Les dentures illuminent ses visages bruns sous les crânes rasés de près. Les figures de cheiks sont noblement barbues. De ces têtes les unes sembleraient un peu chinoises par le teint, les pommettes saillantes, les yeux obliques, si le regard de gazelle n'évoquait toute l'Afrique, aussitôt. Devant leurs petites tentes brunes bien tendues, les camarades s'enveloppent mutuellement le ventre en de larges ceintures écarlates. Celui-ci peigne la mèche unique réservée à l'ange de la mort, pour saisir la tête du brave qui tombe, et l'emmener vers le paradis d'Allah. Le culte de la baïonnette est fervent. Tous la soignent, la polissent, la graissent. Ils la font briller au ciel. Ils la brandissent. Ils l'admirent, reconnaissants pour ce qu'elle a fait des Teutons en fuite. C'est encore le glaive des anciens temps et son prestige ; thème de mille strophes sublimes. La gloire du drapeau repose sur deux faisceaux entre les hommes de garde, orgueilleux d'être face à l'ennemi qui tonne derrière les futaies du Nord, par delà l'espace des terres reconquises.

De bocages en bocages, de gloriettes en gloriettes, les camps se succèdent ainsi. Une voie ferrée de ravitaillement les pénètre. Un canon de 105 allemand, et toute sa ferraille d'accessoires, de mécanismes complexes, de roues lourdes, que tordirent nos obus, chargent un truck abandonné sur les rails d'un garage. Épaisse et monstrueuse machine à tuer dont notre tir eut raison, puis nos baïonnettes qui chassèrent les servants et la compagnie de soutien. Les vainqueurs ont le teint frais, les joues pleines sous le béret bleu, des membres robustes dans leurs vareuses, leurs culottes, leurs molletières de chasseurs.

La route longe ces bois, et domine la contrée reprise sur l'ennemi du 25 septembre au 7 octobre 1915. L'officier qui nous guide y montre loin, à gauche, la ferme des Wacques. Devant, les tranchées allemandes nous fusillaient à deux cents mètres. Elles s'étendaient aussi entre Souain et le Moulin de Souain dont il ne reste que d'informes débris. En un taillis, devant nous, se cache la ferme de Navarin, par où nous faillîmes percer vers Somme-Py. . . . . Points saillants du champ de bataille, par ici.

Avant les ruines d'un village, nous quittons les automo-

biles qui pourraient, en cortège de cinq, attirer l'attention des observateurs ennemis. Les explosions se multiplient, et dans le ciel, les essors des fumées lourdes. Un réseau complexe de boyaux en lignes brisées étend les mille saillies de son déblai caillouteux sur la campagne de craie jaunâtre et grise. Par centaines, des soldats y piochent. Ils réparent. Ils reconstituent les crêtes abritantes que détruisirent les deux artilleries en lutte. Peuple bleuâtre, actif sur toute la terre blême jusque le ciel terne où se diluent les grands fantômes de ténèbres après les éclatements. Nous sautons ces boyaux par lesquels revinrent tant de martyrs épouvantés, trainant leurs membres en lambeaux. Nous passons les plus larges tranchées sur des planches. Les soldats rient et jasent. Ils se précipitent comme des gamins pour se disputer les cigarettes du donateur.

Pareils à ceux-ci, trois vagues de cent mille hommes se ruèrent un matin contre les lignes allemandes lapidées auparavant, bouleversées, pilées par l'acier de nos obus dont les explosions, avaient, pendant soixante-douze heures, éparpillé les fragments : dix millions de kilogs.

Imaginons ces trois cent mille soldats blottis dans les boyaux d'accès, les tranchées, les parallèles de départ : chasseurs, fantassins, turcos, tirailleurs du Maroc, et, plus que jamais, nos fils, nos frères, nos amis. Débarrassés de leurs sacs, les camarades se serrent les mains. Ils se regardent en confiance. Ils se parlent éloquemment par les yeux. Les uns assurent leurs baïonnettes au bout du fusil. Les autres rebouclent leurs ceinturons, ou renouent les lacets de leurs brodequins. Ils se sentent musclés, souples, prêts à bondir. La plupart évoque les moments très heureux de la vie pour en jouir encore une fois avant le risque. Un jeune lieutenant m'a dit qu'en ces minutes-là, il se répétait mille fois, écartant toute autre idée : « Je sortirai le premier. Je sortirai le premier ! » comme pour soumettre à cet ordre obsédant de sa volonté ses instincts de conservation, comme pour s'interdire toutes les réflexions de la peur. « Je sortirai le premier. Je sortirai le premier ! » Les croyants égrènent leur chapelet dans la poche et prient. Des bravaches se plaisantent. Ils narguent les silencieux. Les Africains, ... , s'excitent en insultant l'ennemi. Les fiévreux souflent, la bouche sèche

et les mains moites. L'optimiste brandit déjà son arme. Le pessimiste se résigne et se roidit. Le sceptique sourit de ses appréhensions, qu'il méprise. Côte à côte pauvres et riches, sales et propres, mêlent les frémissements de leurs impatiences et les frissons de leurs inquiétudes. Il fait froid. C'est le matin. La pluie de l'équinoxe mouille les joues. Les estomacs se contractent douloureusement.

Pour tromper les boches, notre canon s'est tu. Ainsi penseront-ils que l'attaque, surgie d'ordinaire avec les pires rafales d'artillerie, est retardée, ou remise. On lit encore, sur leurs pancartes de la veille, les : « A quand l'assaut? », les « Venez-y donc », les « On vous attend », les « Vous serez bien reçus » de leurs loustics calligraphes.

Les minutes passent trop vite pour la crainte, trop lentement pour la torture de l'attente. Les chefs interrogent l'heure qui tourne sur les cadrans des bracelets. L'un s'espère victorieux et ivre de fierté. L'autre se prévoit éventré, dans le sang qui s'épanche. Celui-ci se retrace le portrait exact de la mère, de la fiancée, de l'épouse, du petit le plus cher. Celui-là se voue au sacrifice, à la gloire, tout à tour. Quel sera l'adversaire? Plus fort, et qui vous égorgera? Plus faible et que l'on culbuterait? Il n'y a qu'à se précipiter en fermant les yeux derrière ses bras tendus, ses poings crispés sur le fusil, sur le revolver.

En ces tranchées blanchâtres, étroites, profondes, remplies d'eau, de débris, et où croulent les cailloux de la crête, trois cent mille de nos âmes connurent ainsi, le matin du 25 septembre 1915, les affres de l'esprit et du cœur.

La pluie striait ce paysage blafard, étendu, parsemé de bois poudreux. Ils tonnaient. Successifs, les obus arrivaient avec les clameurs lugubres d'une tempête marine à l'assaut des falaises, puis tombaient au loin par coups sourds, ou tout près, par explosions flamboyantes, fumeuses. Leurs gaz suffoquaient.

Cependant les capitaines mesuraient une fois encore les pouvoirs de leurs soldats, ce que tel sergent obtiendrait de ses escouades valeureuses, et tel lieutenant des sections timides commises à son énergie, et tel fourrier des conscrits entraînés par son exemple. Les chefs examinaient les objectifs, bouquets d'arbres, fosses, crêtes qu'il faudrait d'abord atteindre, malgré les cinglements de la mitraille prête à jaillir de ces abris popu-

leux. Quoi qu'il arrivât, il fallait être là-bas avant une demi-heure, un quart d'heure, dix minutes, neuf. Dans leurs casemates, les commandants redoutaient que les compagnies, lancées en vagues uniques, vinssent à se trop séparer, à combattre isolément, les plus chanceuses franchissant l'obstacle, et les moins heureuses s'arrêtant, décimées par le tir subit, imprévu, que crache soudain la terre. De leurs postes, les colonels se demandaient si l'artillerie avait complètement écrasé les mitrailleuses de la défense devant chaque bataillon, si les canonniers allongeraient suffisamment la trajectoire pour ne pas fermer le chemin à nos fractions les plus audacieuses, enfin si notre tir de barrage interdirait aux réserves de l'adversaire une contre-attaque surprenant nos vainqueurs essoufflés, tapis, après le premier assaut, dans les fossés, pour reprendre haleine et reformer leurs rangs. Au creux des boyaux en zigzag, les agents de liaison se hâtaient pour les recommandations suprêmes. Au fond de toutes les caves grelottait la sonnerie des téléphones transmettant les ordres complémentaires, les dernières indications acquises par les aviateurs, par les espions rentrés dans les lignes. Et, de voix en voix, la nouvelle passait jusque dans les parallèles de départ fraîchement ouvertes en avant des tranchées grouillantes, jusque sur les gradins de franchissement taillés à la bêche pour l'élan facile de la première vague humaine.

Dès cet instant, chez la plupart, la haine des Allemands, causes de toutes les douleurs, s'empare de l'esprit. Le désir de la vengeance exaspère les plus mornes. La soif de la victoire exalte les optimistes. La curiosité du péril, et aussi celle de connaître sa propre valeur, de l'éprouver, excitent toutes les imaginations. Il en est qui s'essaient par avance à bondir, à lancer la baïonnette, et qui rient, avec les voisins, de leur vigueur apparue.

Cent cinquante mètres environ de terre plate, caillouteuse et montante les séparent ici des boches que l'artillerie, de nouveau, lapide. Elle les étourdit par ses explosions. Elle force les Allemands à se terrer dans leurs trous les plus profonds, tandis que leurs réseaux de fils en fer sautent autour des 75 éclatés à fleur de terre par l'effet d'un dispositif ingénieux. Les torpilles ailées que projettent nos crapouillots tombent

du ciel sur les abris qu'elles bouleversent, sur les groupes de guetteurs qu'elles exterminent. Et soudain, après le geste trop vite interprété d'un officier, toute la multitude bleue escalade les gradins en criant, en proclamant la *Marseillaise* avec les musiques, puis galope, les yeux clos, derrière les nuages de poussière, de fumée, de poudre de ferraille que développent nos obus tombés en ligne sur la tranchée de l'ennemi. A la faveur de ce masque effroyable, ... , nos compagnies de la première vague se précipitent avec les derniers 75 dans la fosse des Teutons, qu'elles trouent, qu'elles assomment, qu'elles capturent, ou la franchissent d'un bond pour courir au delà, s'aplatir afin de souffler, ressurgir et bondir encore vers la parallèle de l'Épine de Vedegrange, la tranchée du Chevron, la tranchée de Lubeck.

Sur un front de vingt-sept kilomètres, entre neuf heures treize et neuf heures quinze du matin, depuis Auberive jusqu'à la butte du Mesnil, il en fut ainsi. D'aucuns périrent à la sortie même de la terre, sous le feu des mitrailleuses survécues et des obus qui s'épanouissaient, coup sur coup. Leurs tombes, aussitôt après les gradins de franchissement, forment des cimetières ornés de croix rustiques, de couronnes feuillues, de sabres plantés en terre et qui déjà se rouillent. Ici dix-huit hommes de tel bataillon reposent côte à côte. Là sept de telle compagnie. Les bons camarades étroitement s'embrassent dans la mort. Leurs chairs et leurs os se confondent avec la terre de la patrie. C'est là vraiment le plus noble de l'Union sacrée. Sculpteurs, votre génie saura-t-il dire aux siècles futurs cette grandeur de nos âmes et cette force de notre foi, quand vous taillerez dans la pierre les symboles de notre gloire ?

Un autre cimetière a recueilli, cent cinquante mètres plus loin, ceux qui succombèrent en arrivant sur la tranchée allemande, après en avoir essuyé les feux. Surprise dans ses terriers, sous les éboulis de mottes et de cailloux, derrière ses réseaux de fer déchirés, roulés, enchevêtrés, la défense ne résista point. Des fusils en pièces, tout boueux, jonchent le sol, par vingtaines. Enfouies par la tête dans la craie, ici et là, de grosses torpilles aux ailerons de fer terne n'ont pas éclaté. Des pantalons roidis par les plaques de sang violâtre ont été

laissés là, et des capotes couleur de la tranchée où elles enveloppèrent tant de sommeils fiévreux, tant de vies anxieuses, douloureuses, rageuses, puis égorgées.

De là, nos bataillons s'élancèrent vers la cote 164. Plusieurs compagnies escaladèrent le versant de la colline, au galop, culminèrent, se rassemblèrent et descendirent ; mais se heurtèrent, alors, à un large champ de fers barbelés que, caché par la broussaille, les observateurs de nos batteries n'avaient pu découvrir. Instantanément la mitraille allemande cassa des jambes, creva des ventres, des poitrines, des crânes. Beaucoup s'affaissèrent. L'obstacle semble infranchissable. Il est encore presque intact. Néanmoins, les coupeurs de fer, aussitôt vautrés, ouvrirent avec leurs cisailles, courageusement, plusieurs sentes. On passa par-dessus les agonisants. Des sections coururent. Elles tournèrent la position à gauche, par le terrain déclive le long d'un bois, qu'envahissaient nos autres troupes en liaison avec celles-là. Devant nos Francs-Comtois, l'ennemi se retirait par un boyau qui cotoie la lisière. Nombre de ses cadavres y furent abandonnés.

Par-dessus nous, les obus volent. La bataille continue toujours. Au nord, derrière la futaie vers laquelle nous marchons, naissent les voix qui accompagnent leurs trajectoires. Tel le cri du vent sur la mer quand il arrive du large en grandissant, un jour de forte tempête, quand il rugit furieux en balayant la falaise avec l'élan des vagues, quand il décroit par la lande, avant de s'affaiblir et de s'éperdre. Au déclin du son succèdent un bruit sourd qui s'engouffre, et enfin l'éruption d'un volcan. Sur notre gauche, en arrière, elle jette au ciel une colonne de flamboiements noirs. Ce deuil s'étale, envahit l'espace. Cela lentement se dissipe. Pas avant qu'une autre voix n'ait monté de l'horizon, ne se soit développée au zénith, pour amoindrir et finir dans une autre explosion visant aussi le cortège de nos voitures au repos.

Nous allons vers l'Épine de Vedegrange. Nous descendons par une large piste de terre battue. Nous cotoyons le bois de gauche. Des soldats y besognent. Ils installent le campement. Une fusillade crépite à l'arrière. On nous dit qu'il subsiste encore des groupes ennemis blottis dans certains trous, et qui refusent de se rendre craignant d'être ensuite

passés par les armes. On les assiège, afin de ne pas exposer inutilement les vies des nôtres aux périls d'un assaut.

A marcher, sous le vol des obus, ainsi, derrière le commandant, parmi les troupes éparses, actives, partout visibles, et avec, dans notre mémoire fraîche, le récit des combats vécus au cœur de ce paysage, on croit participer encore à la bataille quelque peu. On se plaît là, dans cette atmosphère de courage. La belle humeur illumine tous les visages de cette jeunesse casquée, ceinte de cuir, ferme sur ses mollets que serrent les bandes de drap. Dans les bois où elle cantonne, par les boyaux où elle défile, au fond des tranchées où elle s'abrite, quelle noble nation, vraiment, et si militaire par les allures, en dépit de ses façons diverses demeurées celles des laboureurs, des commis, des négociants, des avocats.

Nous remontons à présent entre des bocages et des bivouacs. En ces lieux les Africains durent longtemps explorer les gîtes allemands, tuer les défenseurs rétifs, se saisir de ceux qui levaient les mains, qui offraient leurs portefeuilles, leurs pièces d'or et d'argent, leurs cigarettes, leurs montres, après avoir déposé leurs armes. On nous indique un bois. Là, deux jours entiers les tirailleurs, ainsi, s'attardèrent à « cueillir la fraise ». Euphémisme appréciable.

Nous parvenons au sommet. Nous longeons une compagnie. Elle goûte derrière ses faisceaux. Ces bonnes figures rondes des gars ont respiré, en naissant, l'air du Cotentin. Ils semblent convaincus, sévères, fidèles à ce devoir dont parlent les plus jeunes guerriers aux casques d'azur.

Les voix des trajectoires allemandes s'élèvent toujours au-dessus de nous. Leur intensité croît, puis décline comme une clameur de l'océan, pour se terminer en une série d'explosions moins lointaines. Nous approchons du Camp de Sadowa dans lequel nos aviateurs avaient entrevu tant de matériel entassé par l'ennemi. Ce fut le trophée de nos tirailleurs marocains.

Nous marchons parallèlement aux lignes de nos adversaires, et sous bois. Les tranchées ici, vu la proximité des boches, furent très soigneusement retournées, aménagées. Les fils téléphoniques passent en tous sens le long des boyaux crayeux. Mille sacs de terre garnissent les crêtes. Les degrés

pour descendre vers les abris sont parfaits. De profil aquilin sous le large béret des chasseurs, un colonel, maigre et haut perché, la moustache longue, nous indique les points topographiques, les distances. Plus loin que ces bocages s'étale un plateau désert. Au ciel, nos fusants éclatent par-dessus les tranchées allemandes. Les fumées, là-haut, se tordent comme d'énormes chenilles verdâtres qui grilleraient dans l'ardeur du soleil. Le colonel nous montre les cratères forés dans son domaine par les projectiles des Barbares, et qu'on n'a pas encore eu le temps de combler. Le cimetière allemand demeure intact, tel que nos soldats le trouvèrent après avoir chassé de ce point les envahisseurs. Tombes encadrées d'herbes, ornées de croix larges et arborant des inscriptions assez belles : « *Hier, ruht in Gott, ein tapferer Deutscher gefallen*, 1914. » Nos soldats entretiennent ce jardin d'éternel repos pour ceux qui voulurent notre terre, et qui, mêlés à elle, maintenant, vivront sa vie *in æternum*.

En carrick bleu, le général se promène, la canne à la main. Il a la figure pleine, fraîche et calme, sous la visière du képi étoilé. Sa mine de bourgeois pacifique contraste fort avec l'apparence de Don Quichotte propre au colonel. Des papiers à la main, le lieutenant sautille, élégamment casqué, guêtré de fauve, pourvu d'un attirail à l'anglaise. Dans le fond de la tranchée se compose et s'imprime un journal très spirituel pour la distraction de la brigade. Le capitaine habite la « cagna » de son prédécesseur teuton qui vécut là tout une année. Le toit de rondins et de grosses pierres, en forme d'appentis, s'incline derrière la façade basse congrument pourvue de fenêtres et de vitres, protégée, à quatre pas, par un remblai d'épaisseur considérable. Les grappes de raisins, les guirlandes coloriées sur le linteau furent-elles un porte-bonheur pour l'auteur de cette inscription épicurienne : « Qui n'aime pas le vin, les femmes et les chansons est un fou » ? Cave doctement aménagée. L'intérieur contient un bureau près des fenêtres, plusieurs casiers, un réduit profond, cent commodités.

Les officiers nous font les honneurs de leur conquête avec une gaieté interrompue par l'explosion tonitruante et proche d'une marmite, vers la corne du bois. Et nous rega-

gnons le lieu du rendez-vous fixé aux chauffeurs de nos voitures. Cependant au-dessus de nous, les shrapnells pétaradent dans le ciel, autour d'un avion hors de vue. Le terrain dénudé fut, avec nos véhicules, l'objectif des artilleurs allemands, tout l'après-midi. Nos automobilistes durent se réfugier près de Saint-Hilaire-le-Grand. C'est de là qu'ils reviennent pour nous emporter.

Plus à l'est, en suivant la parallèle de l'Epine de Vedegrange, on s'avance vers la ferme de Navarin, dans les bois de pins encore.

Un de nos chasseurs, placé là en réserve avec son régiment, m'a dit avoir compté mille obus allemands par quart d'heure, le 26 septembre. Ils fendaient l'air au-dessus de lui. Ils allaient se perdre dans les terrains éloignés, ou bien s'engouffraient dans le sol proche. Ils éclataient en criblant les arbres, en coupant les branches, en blessant et tuant des hommes. Pour la nuit, chacun s'était creusé une fosse avec la pelle-bêche, afin de s'y blottir, recouvert de la toile à tente ou de la couverture ; car la pluie ne cessait pas. Le chasseur venait de souhaiter quelque repos à son camarade, quand il fut ébloui par l'éclair et le flamboiement d'une « arrivée », étourdi par la détonation. Dans sa fosse, le voisin inondé de sang n'avait plus rien sur les épaules que des chairs lacérées.

Avant le matin, ce régiment s'élança vers la tranchée de la Kultur. Derrière la première vague, les quatre téléphonistes coururent avec leurs appareils, pour les installer dans les cabanes conquises. De bond en bond, l'un puis l'autre furent atteints. Un seul échappa ; mais tous les fils étaient rompus et les appareils inutilisables. Comme il n'avait plus rien à faire, il assuma la garde d'un prisonnier. L'homme se prétendit Polonais. Il vitupéra contre les Allemands. C'était un être long, maigre, bizarre et rusé, dans la capote flottante, sous le calot informe. Un peu de poil fauve frisottait autour de son menton et de sa figure boueuse, de sa parole bavarde. N'ignorant pas l'allemand, le téléphoniste s'amusa de ces propos acharnés contre les Prussiens. Ils causaient ensemble, au fond d'un boyau, pendant que le chasseur réparait ses appareils, raccommodait ses fils, essayait de transmettre. Le boche révéla toute sa vie, pleura sur sa femme et ses enfants laissés dans la

misère. Il espérait maintenant les rejoindre un jour. Et c'était une joie vraie, qui naissait à travers les larmes. Le malheureux avait vu mourir tant de ses compagnons, décapités, amputés, éventrés par nos projectiles, troués par nos balles, qu'il s'était lui-même résigné à sa fin. Et voilà qu'il ressuscitait, captif, à l'abri. Il tremblait de bonheur. Naïvement, il baisait une photographie sale de ses bambins et de sa femme en casaque du dimanche, sous les plumes de poulet empanachant une toque ridicule. Le téléphoniste eut de la pitié pour ce pauvre hère, à la fois émouvant et comique. Soudain, à l'extrémité du boyau, des chasseurs paraissent, lacérés, sanglants.

La contre-attaque les repousse. Il faut se replier dans la première tranchée prise. Et en hâte. . . . . le téléphoniste. . . . . pousse le prisonnier vers la position de repli. Là, de toutes parts, se réfugient les groupes en retraite. C'est une cohue de blessés criards, de sergents furieux, d'hommes ahuris, hagards, mais qui rapidement garnissent la crête. Ils occupent les créneaux et fusillent la masse allemande accourue. Masse de corps verdâtres au galop. On distingue les mufles derrière les fusils et les lumières des baïonnettes. Cela vient. Cela s'étale. Cela ressurgit aux appels des officiers « Auf ! Auf ! » Beaucoup s'affaissent. Beaucoup glissent et tombent. Beaucoup s'écroulent. Beaucoup tournoient et s'abattent. Beaucoup gesticulent en hurlant. Néanmoins la masse déferle par flots successifs vers la tranchée qui crépite et pétille. Le téléphoniste empoigne son lebel. Enjambant les moribonds, il tire dans le tas, précipitamment, comme ses camarades. Son cœur halète. Tout son être se crispe sur l'arme qui assène ses claques dans l'air terne et les raies de la pluie. Sera-t-on submergé, tué par le flot de ces monstres verdâtres, fangeux, vociférants, que précèdent les grenadiers. Ceux-ci brandissent leurs baguettes et leurs raquettes meurtrières. Ils font tournoyer leurs frondes à feu. Déjà l'adjudant touché saigne par toute la face qui gémit. Un autre aveuglé crie et titube. L'odeur fauve des agresseurs est sentie. De rudes voix allemandes ordonnent aux chasseurs de se rendre. Les âmes se regardent.

« Nous rendre? Penses-tu pauv'chat ! » s'écrie un gavroche

exaspéré. Le sergent-major commande le feu de salve ! Tout une vague d'ennemis s'écroule. Elle demeure à terre en amas, ... sauf des blessés et quelques autres qui fuient. Et cette fuite de six, de neuf, de vingt entraîne ici, là, des escouades, des groupes, des foules démentes. Elles se sauvent. Elles galopent. Elles se poussent. Elles se surmontent. Elles se couchent. Elles se terrent. Elles se dispersent. Elles se fondent parmi l'averse qui redouble.

Le téléphoniste alors, souffle à l'aise, et, partageant la liesse du bataillon, il cherche son prisonnier. Aurait-il rejoint les boches? Le voilà qui court à toutes jambes vers les lignes françaises de l'arrière, tant il craignit d'être délivré. Il court par un espace découvert. Au risque de se faire fusiller par les postes épars à l'arrière, le boche court encore sans trouver personne qui l'enchaîne.

VII

De pareils instants furent vécus dans ce paysage, en avant de Souain et de Perthes, en tous lieux où nos fantassins furent héroïques et victorieux, du 25 septembre au 8 octobre 1915. Sous la route dominante qui relie ces deux points, les Allemands possédaient une ligne de protection bien aménagée. Nos poilus maintenant occupent ces antres creusés dans la côte, ces cabanes ornées de bois rustiques, munies de perrons et même de minuscules vérandahs. La continuité du séjour avait, depuis la bataille de la Marne, permis aux envahisseurs d'enjoliver leurs gîtes, de les lambrisser en partie. La succession de ces logis forme une sorte de rue pittoresque, à un seul rang de façades, devant lesquelles il fallut élever un talus, lorsqu'on retourna, vers le nord, l'orientation de la défense. Tout cela fut conquis en trente minutes, le 25 septembre au matin, quand nos troupes parties de la Maison Rouge déferlèrent sur la route, là, sans cris, ordres ni commandements, et tombèrent dans le vallon où se terraient les boches abrutis par le bombardement de soixante-douze heures, rassurés par l'accalmie d'un instant non suivie d'attaque, et par la reprise

de la canonnade qu'ils pensaient devoir longtemps persister avant l'assaut de l'infanterie française. Elle les a chassés d'ici, de cette longue rue de cabanes rustiques, de toute cette organisation en contre-bas, des puits qu'ils ont forés, où nos escouades viennent quérir l'eau, de toute cette vallée, des bois qui s'étagent sur les collines du nord, entre Tahure et Souain. En un moment, nos fantassins ont franchi cette distance, trop braves pour s'arrêter quand tombaient au milieu de leurs vagues ces grands obus de 270. Quelques-uns gisent encore intacts. Ils semblent d'énormes poissons gris échoués dans les herbes rousses. Les chutes de nos envois, par contre, ont produit des excavations considérables où se cacheraient aisément vingt hommes.

Passé la largeur de la vallée, nous montons à travers les bocages qui recouvrent des batteries enterrées fort adroitement. Autour des pièces, la jeunesse se joue en bonnets de police, en molletières, jusqu'à l'instant d'obéir selon l'ordre du téléphone. Le sol tonne alors. Coup sur coup il crache ses éclairs. L'air tinte et frémit sous le vol des obus. L'espace cinglé tremble. Il geint longuement. En leurs gloriettes de feuillages, les artilleurs se hâtent. Ils ôtent les projectiles de leurs alvéoles dans les caissons béant au fond des fossés, débouchent, et passent le porte-mort aux ouvreurs de culasse. Devant, la pente du terrain s'élève, coiffée de boqueteaux poussiéreux.

Par-dessus cette côte, nos oiseaux d'acier prennent leur essor vers les points désignés par le téléphone de l'observateur lointain. Nul aviateur ne peut discerner nos canons dans leurs caves, sous leurs arbrisseaux ingénieusement touffus. Plus en avant, plus en retrait, les 75, partout restent braqués entre les cahutes où déjeunent les servants, et qui sont les porches des demeures souterraines. Les artilleurs s'y réfugieront en cas de bombardement intense. On dirait d'une longue foire. L'on festoie. Des groupes babillent, rient, se narguent. Des coquecigrues en bonnet de police musardent, avec des badauds casqués. Des flandrins se promènent avec des compères engoncés dans la capote ventrue, et des gamins harnachés de neuf. Tout ce monde plaisante à l'envi, bourre ses pipes, roule ses cigarettes, mache son pain, s'offre du pinard, décrit les boches saisis en masse dans ces boyaux

où ils accouraient sans armes, les 25 et 26 septembre, en criant : « Pardon, camérates ! » Notre visite amuse la foule. Elle se complète. Elle fait cercle. Il y a des jeunes campagnards mafflus, des apprentis malicieux, des commerçants solides et tassés. D'aucuns nous demandent pourquoi l'assaut des dernières lignes, après le 8 octobre, n'a pas continué. « Ils n'en voulaient plus... — Ça oui, on avait perdu du monde. — Mais pas d'omelette sans casser les œufs. — On aurait dû continuer. — Ils ne tenaient plus, je vous dis. — Les tirs de barrage? Mais tout le monde passe dedans. — Tenez, regardez-moi ces trous... Voilà un tir de barrage. — Est-ce qu'on ne peut pas passer? — Les réserves n'avaient qu'à se faufiler là-dedans. Comme les tirailleurs marocains. — Comme les coloniaux. —

. . . . . .

A les voir, à les entendre, on n'imaginerait pas que ces lurons connurent les épouvantables épisodes, agirent dans les angoisses inouïes durant la plus furieuse des guerres. Ils jugent que les états-majors ont arrêté trop tôt les combats, qu'ils n'ont pas mis dans la fournaise assez de héros, qu'ils n'ont pas engagé suffisamment de brigades à la suite des fractions parvenues entre Navarin et Somme-Py, au delà des lignes allemandes, et vers la Dormoise, après la butte du Mesnil. Oui, certes, il fallait courir plus avant, « avec toutes les forces, les cinq cent mille hommes de réserve ». Cependant chacun de ces gaillards, de ces enfants, de ces pères, a vu tomber ses frères d'armes. Il a vécu des semaines sous le souffle de la mort, parmi les foudres effroyables de l'ennemi, sans guère boire, manger, ni dormir, au fond de trous fangeux, derrière les remparts précaires de cadavres . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« A vos pièces ! » commande un cri du fond des bois. En un clin d'œil la foule s'est dispersée. Elle a bondi, couru. Elle s'est répartie dans les buissons. A travers un porte-voix de zinc, le lieutenant proclame les indications du téléphone : « A trois mille cinq cent cinquante... Augmentez de trente... Envoyez ! » Les buissons fulgurent. Dzinguee et dzingueee. Les obus s'envolent. Les ordres sont répétés de casemate en casemate, le long de la ligne. Nos batteries vérifient le réglage

de leur tir sur les objectifs prescrits, à l'arrière des tranchées germaniques, au nord.

Nous marchons vers l'ouest. Nous sortons des bois. La Champagne pouilleuse s'étale, plate et blafarde, sillonnée par les crêtes des boyaux en zigzag, animée par les soldats épars, nombreux. Ils remettent de l'ordre sur le champ de bataille. Là-bas, entre la « Place de l'Opéra » et le « Saillant de Presbourg », derrière cette file d'arbres, le général Marchand, à son poste, dirigea les élans de sa division coloniale. Parce que la deuxième et la troisième vagues hésitaient sur la position rapidement conquise, le chef quitta tout de suite son abri, et, la canne à la main, les entraîna plus outre. Lui fut alors blessé au ventre; mais son exemple avait raffermi le courage des troupes, et rétabli, à notre avantage, le combat.

Plus loin, tout en avant, la ferme de Navarin transparaît dans ses arbres et dans les brumes. De nombreux bataillons percèrent là, vers Somme-Py. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Les soldats font éclater un peu partout les torpilles aériennes demeurées intactes, après leurs chutes, dans les trous qu'elles creusèrent. Il convient de se réfugier au fond des tranchées. Certains fragments blessent à cent cinquante mètres, et plus Les travailleurs sautent dans les boyaux, dès l'avertissement du clairon. Nous y cheminons quelque temps selon les lignes brisées. Entre les hautes parois de craie caillouteuse, nous buttons contre de vieilles chaussures, des boîtes de conserves, des lambeaux de musettes, des fusils cassés. Plusieurs culots d'obus teutons, éclatés par l'ogive, ont servi de lance-bombes à nos poilus qui les transforment malicieusement. Ils se font un plaisir de rejeter la mort sur le boche au moyen de ses projectiles mêmes. En un carrefour de boyaux, nous rencontrons le poste où le commandant d'une compagnie allemande séjourna longtemps. Lieu soigneusement protégé par des amas de craie, par des piles de sacs obèses, par des paniers à champagne pleins de moëllons et qui portent les initiales d'une marque célèbre. On s'introduit en baissant la tête

dans une casemate lambrissée de bois cru. Derrière la lueur des lampes électriques s'introduisirent aussi les nettoyeurs de tranchées, les nôtres. Le revolver, la grenade, le coutelas au poing, la rage au cœur, par ces sombres couloirs, de marche en marche, nos vengeurs se saisirent des derniers Barbares qui résistaient. Furieusement, les uns et les autres, s'empoignèrent. Les revolvers claquaient. Les grenades éclataient. Des gens s'empoignaient, s'effondraient en se poignardant. D'un Allemand sacrifié sur sa couchette de planches et de paille, le sang a rejailli contre la paroi que souillent de larges éclaboussures brunâtres. Ces luttes finales dans les tranchées, si quelqu'un les raconte bien un jour, s'imposeront à l'esprit des écoliers futurs, comme s'imposèrent à nos mémoires les exploits des Indiens et des Bas-de-Cuir décrits dans les romans qui nous évoquèrent la vie des Amériques au début du XIXe siècle. Guerre étonnante où les instincts et les façons les plus rudimentaires des luttes préhistoriques, où les armes de jet propres aux anciens, où les manières de l'*Iliade*, de l'*Enéide* et de *Salammbô*, celles des *Trappeurs de l'Arkansas*, se combinent avec les forces des explosifs chimiques, la célérité de la foudre asservie, le mystère des ondes marconiennes, les miracles de l'aviation, et la science la plus subtile des nombres, pour la fêter la Mort, comme jamais elle ne fut sur le vieux monde, aux temps de la pire sauvagerie.

Les fils téléphoniques arrachés pendillent au-dessus de la tache de sang dans cette logette souterraine. Entre les poutres, le lieutenant qui nous accueille a coiffé sa cagoule préservatrice contre les gaz asphyxiants. Il nous regarde à travers le mica des oculaires. Il nous prédit que bientôt les armées auront des scaphandres pour uniformes, selon la curieuse prophétie du caricaturiste Robida, éditée vers 1884, et sur laquelle « Les Compétences » auraient pu méditer, dans toutes les écoles militaires de l'Europe, très fructueusement.

Au sortir de ce lieu tragique, les officiers d'artillerie qui l'occupent nous montrent avec fierté, entre Auberive et Tahure, l'étendue reprise à l'ennemi. « Allons, dis-je, il faut continuer. — Nous ne demandons que ça », réplique vivement le chef d'escadrons, un quadragénaire qui plastronne dans l'uniforme, et bien campé sur des jambes solides. Eux non plus ne

s'expliquent guère pourquoi l'on s'est arrêté après avoir tant fait, tant consenti. Le prix d'une reprise opiniâtre et persévérante n'eût pas été si grand qu'il eût majoré hors de mesure la somme des sacrifices. Et, peut-être, ces sacrifices eussent-ils été vengés magnifiquement par la retraite de l'ennemi, comme le laissa depuis entendre la presse étrangère et renseignée[1]. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Et, d'ailleurs, sur ce terrain de Champagne, peut et doit s'engager la *bataille utile*, celle qui mènera nos troupes de Tahure à Namur, celle qui contraindra les Allemands, dès lors trop menacés sur leurs lignes de communication, à quitter l'ouest de la Meuse, la Belgique. Leurs journaux de Francfort, de Cologne et de Berlin, ne démontrent-ils pas, et avec raison, que la bataille de la Somme ne peut avoir de conséquences stratégiques, sauf celles de l'usure.

Tout en devisant nous allions à travers les détours de la redoute. Ils protègent ici une sorte de place d'armes. Au pied de ce monticule s'étend le cimetière des tirailleurs indigènes qui le surent gagner vaillamment. Symbole de la douleur voulue pour toute idée noble et rédemptrice, une croix de bois signale chaque corps de martyr, animiste ou musulman, semblable, par son loyalisme, à ses mille et mille frères noirs qui firent triompher notre drapeau sur l Yser, après tant de combats fabuleux, tant de rivières froides passées à la nage afin d'atteindre l'ennemi, de le déloger à la baïonnette. Ici comme sur toute la ligne de feu, les fils du Sénégal et du Soudan payèrent largement la dette contractée envers nous, qui, libérateurs de leurs beaux pays, chassâmes les inexorables armées esclavagistes, pillardes, incendiaires, exterminatrices, celles de Samory, de Rabah et Daoudmourah. Nous avons salué pieusement ces tombes de terre crayeuse, entretenues avec soin, bordées de verdure, encadrées de fils métalliques, ornées de couronnes, et pourvues de bouteilles qui gardent les noms ou les matricules des morts.

1. A Lille même, le bruit de la retraite se répandit assez pour que les Allemands réclamassent des blanchisseuses leur linge tel quel. Beaucoup l'emportèrent sans qu'il fût repassé.

Nous avons gravi la côte en arrière et à l'ouest de ces tranchées, parmi les terrassiers en casque d'azur. Ils se précipitaient avec une joie puérile vers les cigarettes du visiteur et les plaisanteries encourageantes. Nulle tristesse sur ces visages qui virent tant de tragédies et les affres du trépas dans les yeux de leurs amis succombants. L'entrain de l'assaut, l'espérance de la victoire excitent tous les gestes de ces gaillards poudreux, boueux et loqueteux. Ils bondissent au-dessus des crevasses, des trous. Ils sautent les souches. Ils ne songent point à la menace des shrapnells éclatant là-haut. Celui de Clermont-Ferrand, qui rit dans le boyau où il pioche, avoue quarante ans improbables si l'on considère la sveltesse de sa taille, la mine de sa figure hâlée. Après sa permission, il lui plaît d'avoir arrangé les affaires de son commerce, d'avoir revu la statue de Vercingétorix et celle du général Desaix sur la grande place de sa ville natale. Nous parlons de ces gloires nationales comme il sied. En chandail et en culotte de velours, le casque sur la nuque, il se croit vraiment capable, lui aussi, de défendre Alésia contre César, de regagner la bataille de Marengo perdue par Bonaparte. Sa moustache d'Arverne, il la soigne et la caresse au soleil, en bavardant. Le voisin, un petit rougeaud de la classe 15, confessera bien qu'avant de sortir de la tranchée, le matin du 25 septembre, il envia tels et tels camarades peu gravement atteints par les éclats d'obus au fond du boyau, et emmenés, pour cela, vers l'arrière par les brancardiers ; mais il ne permettra pas un doute sur la sincérité de son élan à neuf heures treize, pour franchir, sous la mitraille, en deux bonds, l'intervalle des lignes, dégringoler chez les boches ahuris, et les contraindre, la baïonnette tendue, à lever les mains.

VIII

Au Bois Sabot comme au Bois de Spandau, la terre blafarde fut creusée dans tous les sens, excavée par les obus, emmêlée aux fils de fer que l'artillerie, en maintes et maintes préparations, arracha, déchiqueta, roula, et que rouillèrent les

pluies d'équinoxe. Toutes sortes d'abîmes crayeux s'ouvrent sous les pas. Souches, perches, troncs amputés eux-mêmes, ébranchés, écorcés, décapités à hauteur d'épaule, voilà ce qui subsiste, ici, de la futaie. Plus au nord, autour du Trou Bricot, c'est la même désolation. Chacun de ces bâtons affecte la forme de quelque humérus, de quelque tibia plantés dans le sol. On dirait d'un long ossuaire, ainsi disposé, poussiéreux, et qui recouvre l'autre, celui des nombreuses tranchées que l'on combla. Au pâle soleil d'automne, dans ses couleurs de fantôme, le lieu semble plus sinistre encore. Un an, Latins et Germains se sont là fusillés avec astuce, bombardés avec science, égorgés avec rage.

En février 1915, une attaque française échoua, prise d'enfilade. L'un de mes jeunes parents y guidait, sergent, une section qui fut criblée, s'effondra. Il dut se garer dans un cratère de marmite, avec ses hommes. Blessé, douloureux, le bras en morceaux, un caporal cria tant, malgré tous les avis, que la batterie allemande repéra, darda ses projectiles de 77. Le premier éclatement acheva le malheureux. A la nuit, mon jeune homme, en rampant, fut retrouver, parmi les fils de fer, devant un terrier de boches, le corps de son lieutenant qu'il estimait beaucoup. Il l'attacha à ses chaussures, et, pour le ramener, se traîna sur le ventre, sur les coudes, plusieurs centaines de mètres, dans l'espoir follement opiniâtre de réussir. Les vitesses des balles l'effleuraient, leurs sifflements, leurs murmures enfuis. Le poids était considérable. Tout l'accrochait, ronces et pierres. Le cauchemar se prolongea.

. . . . . .

. . . . . .

De ces horreurs, de mille autres qu'on n'ose décrire, le Bois Sabot et ses alentours déchirés témoignent lugubrement. Même sous le ciel le plus pur, cet ossuaire de troncs poussiéreux, ces tombes successives, ces tranchées profondes, étroites, dans la terre blême, avec leurs ordures au fond, ces amas, sur les crêtes, de cailloux jaunâtres, de sacs remplis de craie, de fils rouillés, ne suggèrent que la tristesse. Rien n'égale ce paysage blafard. Dante n'a point imaginé une apparence plus désespérante de l'enfer.

Pour y atteindre, il fallait gravir, de nos lignes aux leurs,

des pentes assez fortes et nues. Plusieurs patrouilles marocaines les avaient, chaque nuit, explorées à plat ventre sous les balles des sentinelles et des guetteurs enfouis dans les fosses d'écoute. De ceux-ci quelques-uns furent capturés par les éclaireurs des trois régiments aux ordres du lieutenant-colonel Daugan. Les interrogatoires de ces prisonniers, permirent de connaître l'emplacement probable des mines et fougasses, des cavernes forées à cinq mètres de la surface pour le refuge des Allemands, et pour la préparation de leurs contre-attaques, à l'abri du bombardement.

Ce bombardement durait encore le 25 septembre à neuf heures. Il acheva le bouleversement des tranchées d'Iéna, von Gœben et de Cologne. Les tirailleurs algériens, trop impatients, des fantassins bretons, solides et résolus, attendaient, devant leurs objectifs propres, en leurs parallèles de départ hâtivement ébauchées, sur les degrés de franchissement réparés à mesure que les détériorait la riposte des canons ennemis. Alertes, fiévreux, les cyclistes, les téléphonistes, les signaleurs avec leurs fanions se tenaient à leurs places auprès des chefs d'unité. Emportant de bons engins dans leurs musettes, les grenadiers se disposaient à la course et au jet de la mort. Entre la première et la seconde vague, les nettoyeurs de tranchées, Arabes aimant la rixe, débarrassés de leur équipement, armés de bombes à main, de dagues et de revolvers, s'apprêtaient froidement aux terribles duels dans le fond des antres conquis. Bataillons et compagnies de réserve s'entassaient dans les boyaux d'arrière que les explosions des obus allemands écrêtaient. Elles éraflèrent quelques hommes, un peu contents d'en être quittes à ce prix-là, et de partir, balafrés seulement, vers les postes de secours.

Déjà la furie des tirailleurs est grande. Les Berbères ne tiennent plus en place. Dans leurs uniformes jaunâtres, les Tunisiens se démènent. Beaucoup s'élancent trop tôt derrière les derniers obus de notre tir. Une vingtaine culbutent, tombent, victimes de leur folie; dont le lieutenant qui les voulait contenir. Malgré cela, le reste de la compagnie se projette. Elle galope en criant. Elle gravit la pente parmi les éclatements. Déjà la première vague a sauté par-dessus la tranchée d'Iéna. Le pétillement de quelques fusils boches n'arrête per-

sonne. Le vol des tirailleurs n'est divisé que par un champ de fils métalliques intacts devant la tranchée d'Erfurth. A droite, à gauche, les unités divergent. Elles filtrent, les unes par le bois, les autres par la tranchée de Cologne, volcan soudain qui lance au ciel une dizaine d'hommes, de la ténèbre des mottes et des gravats, puis retombe en pluie de cailloux

. . . . . .

Cependant les nettoyeurs extirpaient de leurs trous les défenseurs d'Iéna. Terrorisés, abrutis, ces boches se débattirent sans gloire dans cette étroite plaie du sol. . . . .

. . . . . .

. . . . . Quelques-uns échappèrent, spectres de boue crayeuse, qu'on emmena captifs.

Parvenue sur ce lieu avant que le tir de barrage allemand ne l'eût atteinte, la deuxième vague courut, emporta la tranchée du Danube, objectif de tout l'effort, en ce point. A dix heures on empoignait pelles et pioches, afin de retourner les défenses, et d'élargir les boyaux. Les liaisons se renouèrent entre les bataillons. Dans la tranchée de Cologne, les tirailleurs luttaient avec des adversaires tenaces. Tout à coup, se sentant les plus faibles, ceux-ci jetèrent leurs armes, levèrent les mains. Les nôtres s'approchèrent immédiatement atteints par des grenades expansives qui les déchirèrent. Une salve anéantit ces traîtres. Ils ne furent plus que des masses informes, en capotes crayeuses et sanglantes, recroquevillées au fond de leur fosse, parmi leurs ordures.

Dans tout le bois, ainsi, les vagues doubles de notre infanterie se sont précipitées, violentes, frénétiques, irrésistibles. Leurs nettoyeurs ont plongé dans les trous. Leurs compagnies se sont établies dans les tranchées. En vain les éruptions de mines, partout, ébranlent l'air, font sauter les arbres et les hommes. Les pluies de terre inondent les combattants. Ils se redressent. Ils se relèvent. Ils courent aux mitrailleuses signalées qu'ils saisissent avant leur mise en joue par des escouades tardives. Ils progressent encore, entourent les cohues de prisonniers, les mains hautes. Sur le boyau de l'Oder, dans la tranchée de Cologne, au Bois des Bouleaux, au boyau du Main, dans les ouvrages von Gœben et de Nuremberg, la victoire s'affirme, et de la gauche à la droite, parmi les troncs

écorchés, les arbustes rompus, les cratères laissés par les explosions des mines. Ici, là, tiraillent des boches encerclés dans leurs redoutes. On les abandonne, car ils ne peuvent s'enfuir, surveillés de toutes parts. Ceux des tranchées Dresde et Breslau sortiront et se livreront vers quatre heures du soir, après avoir renoncé à leur espoir de délivrance. Trois cents seront réunis en un troupeau de gens ahuris par leurs angoisses, et qui piétineront têtes basses, encroûtés dans lrur boue, sans même entendre les coups de feu qui finissent les existences des irréductibles ou des traîtres.

A la même heure, se rendirent les Teutons du blockhaus joignant la tranchée du Rhin à celle de Francfort. Depuis le matin, ils avaient, de là, fusillé terriblement nos admirables Bretons. Les tirailleurs cernèrent, puis emportèrent l'ouvrage. Au Bois Sabot et au Bois de Spandau, nous devenions les maîtres. Maîtres sur ce paysage montueux, blafard, comme planté d'ossements, creusé, remué en tous sens, et alors rempli de blessés, de moribonds. Ils appelaient leurs amis, désespérément. Le lendemain, des bagarres se succédèrent dans tous les coins où les nettoyeurs découvrirent des Allemands blottis.

Dans la clairière, un gros soulier bossu, blanchi par la craie du terrain, surmonte le bâton marquant la tombe du pauvre boche qu'on recouvrit de cailloux. Toute la fatigue de cette lutte, de ses longs préparatifs, de ses piétinements, de ses efforts pour escalader, pour courir, pour sauter, pour s'agripper au sol dans les duels suprêmes au fond des boyaux, toute cette fatigue de six cent mille hommes n'a-t-elle pas son symbole en ce gros soulier tordu, gibbeux, montueux, aujourd'hui planté sur le bâton qui désigne au respect le corps de ce vaincu? Des boues de Silésie aux boues de Champagne, le pauvre soulier a marché, sans doute, avec le pied du malheureux qui traversa la moitié de l'Europe pour, ici, périr atrocement sous les coups des tirailleurs, et non triompher, selon sa confiance naïve, dans Paris, au pas de l'oie.

Nous allons, nous allons par ces bois tragiques où la lutte se continua d'aventures en aventures, tout un mois. Le 28 septembre, les mêmes tirailleurs algériens s'élancèrent par bonds, dans la broussaille, vers la tranchée de la Kultur, sous un feu

de barrage intense. Il précédait une contre-attaque générale des Allemands. Bien que notre artillerie n'eût pas entamé les champs de fils barbelés, ni détruit les caponnières de l'ennemi, ce régiment parvint jusqu'à ces défenses et, par le feu de nos mitrailleuses, sut rompre l'élan des boches sortis, baïonnette au canon, de leurs clapiers. Ils y replongèrent aussitôt.

Le 7 octobre, ces mêmes tirailleurs encore réussiront à se glisser fort loin, à se présenter devant la gare de Somme-Py. Ils y fusillèrent un train. Ils restèrent là très longtemps sans être inquiétés par l'ennemi, dont ils avaient, sur un large espace, forcé les deux lignes. Ne voyant pas de réserves survenir, leurs chefs craignirent d'être, à la longue, débordés par des forces nombreuses. L'ordre de retraite fut donné. Les turcos retournèrent furieux, en invectivant contre leur malechance et leur isolement subit au milieu de l'action.

Cette offensive de Champagne, loin d'avoir témoigné contre l'espoir de franchir les trois séries de positions allemandes, semble en prouver l'excellence . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

En tous cas, il paraît acquis certainement que la première ligne, après une préparation d'artillerie suffisante, sera facilement occupée; que la seconde ligne, intacte dans l'ensemble, mais vraisemblablement percée sur un ou plusieurs points déjà, durant l'accalmie consécutive à la réussite du premier assaut et à la démoralisation de l'adversaire, céderait ensuite à l'action de l'artillerie lourde avançant, la nuit, sur tout le front, si les nouveaux tirs étaient assez vite réglés. La bataille de la Somme confirme parfaitement cette théorie optimiste. Après s'être saisie de Combles, l'infanterie se trouve devant la troisième série de fortifications, beaucoup moins solide que les deux premières, et sur laquelle l'artillerie règle son troisième tir après avoir approché. Les trouées accomplies pendant l'attaque de la première et de la seconde lignes, ont affaibli la défense. Théoriquement elle succombera. La guerre de manœuvres dans l'espace libre, la véritable bataille, pourra commencer au début de la retraite vers la Meuse. Retraite fort dangereuse pour les Allemands suivis de trop près.

Que les réserves marchent derrière les vagues d'assaut, fût-

ce même en terrain découvert, qu'elles se trouvent en état de converger immédiatement vers le point où la percée s'effectue (cela presque toujours selon les hasards du combat, et non d'après les prévisions du graphique). Que l'artillerie, renseignée beaucoup mieux par un meilleur service de liaisons, détruise soigneusement et complètement les obstacles ; qu'elle agisse en parfait accord avec l'infanterie . . . . .

. . . . . .

. . . . . Que, d'autre part, aux régiments maîtres de la première ligne, mais évidemment trop las, soient, après cet effort épuisant, substituées des troupes fraîches, très nombreuses, permettant le retour à l'arrière des unités victorieuses afin qu'elles s'y reforment avant la fatigue, sans déception, et conservent leur moral d'agresseurs heureux. Et nous tiendrons le succès, probablement. L'ennemi sera dispersé, sa retraite changée en déroute, le chemin ouvert pour notre course à la victoire.

Telle est la leçon que dictent les résultats des batailles livrées en Champagne. Elles dépossédèrent l'ennemi, sur un large front, de sa puissance, de ses sûretés, de sa confiance en lui. Nous devrons à ces combats et à leur enseignement la doctrine du triomphe. Nos morts ne sont pas tombés en vain sur ces champs de craie.

Ainsi pensions-nous tandis qu'en l'air se mitraillaient des avions pour s'interdire mutuellement la vue de leurs terrains. Autour d'eux les shrapnells éclataient en jolis flocons. Et les feux de la terre, partout, se dardaient vers le même point. Nous revînmes vers nos voitures, à travers le paysage blafard, entre ses petits cimetières allongés, graveleux, sur les limites des boquetaux en pièces.

J'évoquai, devant ce décor, la silhouette ferme et trapue du lieutenant-colonel Daugan qui sut reconquérir ce terrain défendu, tout un an, par les Barbares. Je revois sa figure franche, ferme et colorée, narquoise un peu derrière la moustache et sous les cheveux grisonnants. Contre l'élégante vareuse kaki, pendillent la rosette de la Légion d'honneur et le long ruban de la Croix de guerre où tant de palmes sont agrafées. Bien campé dans ses guêtres de cuir fauve, il dut suivre, à travers la jumelle, avec quelle émotion, l'élan, les

bonds de ses tiraileurs qui galopaient entre les explosions, sans tirer un coup de fusil, comme il leur était prescrit. Il les a contemplés, braves et allègres, gravissant cette pente, atteignant les baliveaux déchiquetés, sautant la tranchée, et se ruant par les broussailles qui crépitèrent. Quatorze jours il commanda ces neuf mille hommes, tantôt vainqueurs, tantôt arrêtés, terrés, décimés, tantôt parvenus jusqu'à Somme-Py, tantôt filtrés avec précaution par les défilés, les ravins, les boyaux, jusqu'à l'heure de la victoire ainsi marquée par l'ordre du jour :

« *Ayant reçu la mission difficile d'enlever le Bois Sabot contre lequel s'étaient déjà heurtés tant d'efforts, a su, par son entrain, son infatigable ardeur, son sens tactique, triompher de tous les obstacles. A enlevé la position d'un seul élan, élargissant et poursuivant ce premier succès, affirmant, une fois de plus, des qualités militaires de premier ordre.*

« *Aux armées, le 16 novembre 1915. Le général commandant la 4e armée ; signé : Langle de Cary.* »

Les Allemands envoient leurs marmites tonnantes du côté de nos automobiles. L'une a éclaté non loin. Obstinés, ils pilent la route de Perthes sur laquelle s'élèvent les grands fantômes de ténèbres, continument. Plus à l'ouest, les fantômes dansent aussi sur la Butte de Tahure, toute rose au soleil qui décline. Ils dansent devant le ciel bleu. Ils étendent à l'infini, derrière tous nos bois, leurs linceuls noirs qui lentement se diluent. D'autres jaillissent avec des colonnes flamboyantes, se développent et se dissipent à leur tour. Les trajectoires font leur bruit de vent marin qui fuit, s'apaise et tonne vers l'horizon. Paisiblement des hussards casqués chevauchent. Des tirailleurs ornent de branches rousses les huttes de leurs officiers, dans le bocage.

PAUL ADAM

LE CARAVANSÉRAIL[1]

XII

LA REPRISE

Dès que Jacques fut hors de sa vue, Irène subit un étrange tourment : elle oublia qu'il était à ses yeux comme s'il n'était point, qu'elle avait souffert d'aimer sans objet ; elle souffrit davantage, comme si, en perdant ce rien, elle perdait tout.

Mais elle se connaissait trop pour se méprendre à un sentiment, qui n'était pas même artificiel, qui était une illusion de sentiment. Elle croyait souffrir, et elle se disait :

« Je crois souffrir. Cela n'est pas vrai. Ce n'est rien. »

Patiemment, elle attendait la fin de la crise. Ainsi que les médecins qui font leur propre diagnostic, elle en fixait d'avance la durée. Elle ne se trompa point d'une heure. La crise passa, et il ne demeura au fond de son cœur qu'un résidu de rancune, tenace, mais à présent satisfaite. Elle avait eu le dernier, sans peine. Jacques était parti. Bon voyage !

L'inflexible et puérile justice d'Irène murmura encore contre cette rancune, qu'hier elle allait jusqu'à nier. Elle ne se disait plus, comme la veille : « Ce n'est pourtant pas la faute de ce garçon !... »

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre, du 1er novembre et du 15 novembre 1916.

Mais :

« Que m'a-t-il donc fait que j'aie le droit de ne lui point pardonner? »

Elle le présumait coupable. On finit toujours par découvrir, ou par inventer, un crime que l'on suppose. Celui de Jacques, trop évident, c'était simplement « d'être venu » ; d'avoir rompu le cours et la monotonie, le charme de la vie quotidienne. Hier, grâce à l'intrus, n'avait plus ressemblé à aujourd'hui ni à demain. Voilà ce qu'il avait commis, ce Jacques, de qui elle prétendait que les traits se fussent déjà effacés de sa mémoire — quelle mauvaise foi ! Elle n'avait qu'à regarder Serge... Elle appelait Jacques « le trouble-fête ». Il ne pouvait plus rien troubler, il était parti. Elle souhaitait avec passion de ne le revoir jamais.

Elle frémit d'avoir formé ce vœu funeste, pensé des paroles de mauvais augure. Elle fit le signe de la croix...

« Après tout, se dit-elle, je suis bien libre d'écarter cet homme de mon chemin ! Je ne le bannis pas de tous les chemins de la terre. Pourquoi est-il venu quand je ne le désirais pas? »

Puis tout d'un coup elle songea que, ce soir, elle ne le verrait pas assis à la table de famille, qu'elle n'y verrait que Serge, *comme à l'ordinaire*, que ce soir, dès ce soir, elle allait recommencer « la vie quotidienne », et reprendre possession de Serge ! Alors, elle éprouva une joie si légère qu'elle en était comme soulevée, et qu'elle ne pouvait plus avoir de remords, de scrupules, ni être préoccupée d'une vaine justice. Elle allait, elle venait, elle ne tenait plus en place, et elle marchait comme une Victoire qui a des ailes.

Enfin, l'heure du dîner sonna — *comme à l'ordinaire*. Irène entra dans la salle tête haute, arrogante et conquérante — brusquement troublée, au moment de franchir le seuil, par une peur absurde : s'il était là, Jacques?... Elle lui avait dit adieu. Elle avait suivi, des yeux, la voiture qui l'emportait. Mais, depuis quatre jours qu'elle vivait parmi les prestiges, elle ne savait plus distinguer l'imaginaire du réel ; et très sérieusement elle se demandait si le départ de Jacques était bien une chose positive, ou une de celles que l'on rêve...

Non... La table des Moreau-Delval ne comptait que

quatre couverts, qui semblaient même n'être que trois ; car la sœur laide passait toujours inaperçue. Irène, assurée, se redressa. Elle ne put se défendre d'un mouvement de pitié quand elle vit que la famille réduite faisait si pauvre figure, et que Serge avait les yeux rouges. Elle comprit qu'il n'avait pas pleuré tant que le grand frère était là, il s'était retenu, mais qu'il avait pleuré après. Elle admira cette force d'âme et à la fois cette délicatesse. Elle pensa qu'elle aurait tant de plaisir à consoler son petit Serge — et davantage à le faire pleurer encore, quand elle irait à dix heures, comme à l'ordinaire — *comme à l'ordinaire*, — le rejoindre dans sa chambre !

Hélas ! comme à l'ordinaire aussi, la princesse manqua de tact. Au lieu de saluer les Moreau-Delval de loin, discrètement (fût-ce avec une mine de circonstance), et ensuite de s'asseoir, Sophie-Daphné s'élança vers leur table, leur fit de bruyants, d'infinis discours, des condoléances importunes, dont l'unique effet fut de réveiller et d'exaspérer leur chagrin.

Irène refusa de participer à cette manifestation et prit place aux côtés de M. Gilet. Lorsque sa mère, enfin, les vint rejoindre, elle la tança comme il faut. Sophie-Daphné, bien que gémissante encore, répliqua vertement, puis bouda, et le dîner, à la muette, fut expédié. Cependant, les Moreau-Delval, qui avaient commencé plus tôt, finirent également plus tôt ; ils se levèrent, et ne se dirigèrent point vers le salon, mais vers la sortie.

Ce fut le tour d'Irène de quitter la table, au mépris de l'étiquette. Elle courut après Serge, le rattrapa, et lui demanda en tremblant d'inquiétude et de colère, s'il remontait déjà chez lui.

— Oui, — répondit Serge d'une voix morne. — Maman est très souffrante. Papa et ma sœur vont lui tenir compagnie. Je ne peux pas faire salon tout seul.

— Moi non plus, — dit Irène, égarée. — J'entre et je sors. Je vous suis.

Il repartit naïvement :

— Je n'ai pas de devoirs, puisque j'ai manqué le collège quatre jours.

— Oh ! — balbutia-t-elle. — Bien... Si vous ne voulez de moi que les soirs où vous en avez besoin...

Elle le regardait, presque suppliante. Il soutint d'abord ce regard, puis, baissant les yeux :

— Je vous en prie, — murmura-t-il. — J'ai trop de chagrin.

Et il s'esquiva.

Irène était consternée. Elle se sentait vaincue au moment qu'elle avait cru triompher, Serge lui échappait au moment qu'elle pensait le reprendre. Ah ! c'est à ce coup qu'elle se vit seule, véritablement seule au monde ! Elle fut au salon : où serait-elle allée? Elle n'avait plus la démarche d'une Victoire ailée, ni la contenance des reines qui savent traverser les espaces vides.

Elle aperçut d'abord ses trois prétendants, qui formaient un groupe, et le mépris qu'ils lui inspirèrent lui rendit un peu d'assurance ou d'apparente superbe. Elle passa près d'eux, en leur jetant un bonsoir plein d'ironie ; mais, immédiatement derrière eux, elle vit Démètre, qu'ils cachaient.

Faute de l'avoir avisé à temps, elle faillit le heurter. Elle fit une retraite de corps, elle détourna les yeux ; son visage demeura impassible, mais son cœur manqua un temps ; et de nouveau, soudain, elle fut en proie aux terreurs anciennes.

Il reparaissait donc, après cette éclipse de quatre jours ! Quel instinct, ou quelle science, des faiblesses d'Irène ! Il reparaissait juste à point nommé, à la minute propice où il pouvait, sans essuyer de résistance, restaurer son empire sur elle et son pouvoir de séduction. Jamais, en aucun moment de cette bizarre intrigue qui se poursuivait depuis deux mois entre eux sans paroles, sans texte, jamais Irène n'avait senti plus nettement qu'elle ne refuserait pas, quoi qu'il exigeât d'elle, qu'elle céderait et qu'elle obéirait, quoi qu'il ordonnât et qu'il voulût.

Mais, à la fin, que voulait-il? Plus encore que sa certitude d'être à la merci de Démètre, son incertitude quant à la nature et au temps de la catastrophe la torturait.

Elle était si désemparée qu'elle chercha un refuge près de sa mère et de M. Gilet ! La princesse, qui ne pleurait plus, bavardait avec autant d'animation que de futilité. Irène se sentit encore plus seule près d'elle, comme on est seul dans une foule, et livrée à son ténébreux ennemi. Qui l'eût protégée?

Cette mère, cette poupée surannée? Ce beau-père falot? Elle ne pouvait plus se passer de voir Serge.

Il lui avait défendu de venir, elle tremblait de l'affronter ; mais elle était encore plus incapable de supporter sa solitude intérieure. Elle quitta le salon comme les autres soirs — *comme à l'ordinaire* — et monta.

Avant de frapper à la porte du bien-aimé, elle hésita. Enfreindre une défense de cet enfant lui semblait le péché suprême. Mais il ne lui était pas possible de ne pas le voir, de ne pas le voir tout de suite. Jamais elle n'eût enduré le supplice de cette nuit qui commençait à peine, si elle n'eût d'abord vu Serge.

Rien qu'un instant !... Peut-être lui aurait-il suffi de l'entendre?... Et à travers la porte, avant de frapper, elle écoutait... Elle entendait le moindre bruit. Un froissement léger des draps : Serge venait de se mettre au lit. Un soupir, l'imperceptible craquement de l'interrupteur : il allait s'endormir, il éteignait. Irène se sentit si apaisée qu'elle songea :

« Maintenant, je peux retourner dans ma chambre, je dormirai aussi. »

Mais elle avait la même faculté de contradiction que sa mère, et au moment qu'elle décidait de retourner, elle frappa.

Elle entendit Serge qui venait à pas nus sur le tapis.

Il ne demanda pas même :

« Qui est là? »

Il dit :

— C'est vous?

— Oui, — murmura-t-elle.

— Attendez.

Il retira le verrou et courut se remettre au lit.

— Là ! — dit-il. — Vous pouvez entrer.

C'était comme la nuit des zeppelins. Il n'avait pas la voix fâchée. Elle entra, souriante, un peu confuse ; mais, dès le seuil, elle vit bien qu'elle s'était rassurée trop vite.

Au lieu de n'allumer, comme cette nuit-là, que la seule petite lampe qui était près de son lit, Serge avait allumé les six lampes du lustre de cristal taillé, qui jetaient par toute la chambre, sur les choses, sur son visage, une clarté crue. Et ce n'était plus la même chambre, ni le même Serge.

La première parole qu'il lui dit fut si dure ! Et nulle douceur de physionomie n'en atténua la dureté.

Il lui dit :

— Irène, je vous avais priée de ne pas venir ce soir.

Il est vrai que ses traits, aussitôt, se détendirent. Il retrouva toute sa grâce et toute sa coquetterie pour ajouter :

— Je me doutais bien d'ailleurs que vous viendriez tout de même.

Elle eut une lueur d'espoir ! Mais le puéril visage de nouveau se contracta. Alors, elle dit humblement :

— Serge, pourquoi êtes-vous méchant avec moi ce soir?

— Vous le savez bien, — dit-il. — Parce que j'ai du chagrin.

— Est-ce une raison pour m'en faire?

— Ah ! — s'écria-t-il, avec l'impatience et la rudesse de cet âge, — que vous êtes égoïste ! Vous n'avez pitié que de vous et vous ne me plaignez pas !

Elle fit simplement :

— Oh ! Serge !...

Il fondit en larmes. Les enfants sont plus durs que les hommes, mais moins longtemps. Ils ne persévèrent pas.

Rien ne les irrite et ne les humilie comme cette faiblesse. Elle les fait pleurer. C'est de cela que Serge pleurait, non de l'autre chagrin. Irène le comprit. Aussi n'eut-elle aucune pitié de ces larmes, dont la vue lui était cependant insupportable. Elle avait souhaité qu'il pleurât : elle voulait maintenant qu'il ne pleurât plus. Peut-être par égoïsme, comme il disait. Du moins, elle fut ingénieuse à le consoler : elle essaya de lui faire croire qu'elle n'était pas plus forte ni plus fière que lui. Elle murmura en baissant les yeux :

— C'est parce que vous me l'aviez méchamment défendu que je ne pouvais plus me passer de vous voir, rien qu'une minute.

Cette subtilité plut à Serge. Il sourit à travers ses larmes, qui ne coulaient plus mais qu'il oubliait d'essuyer. Irène, à son tour, fut coquette.

— A présent, — dit-elle, — que je vous ai vu, je suis contente, je me sauve.

Il haussa les épaules et dit, avec une brusquerie charmante :

— Puisque vous avez tant fait que de venir, ce n'est pas la peine de vous en aller.

Elle rit d'aise et, familièrement, s'assit sur le bord du lit.

— On est réconciliés? — dit-elle.

Il secoua la tête. Elle fut éperdue ! Il dit, hypocritement :

— On était donc brouillés?

Mais elle ne se paya pas de cette défaite, elle insista :

— Pourquoi dites-vous « non » quand je vous demande si nous sommes réconciliés?

Il repartit, avec cette préciosité de sentiment et de langage, qui est agaçante chez les grandes personnes et exquise chez les enfants :

— Parce que je ne peux pas être bien avec vous quand je ne suis pas bien avec moi-même.

Elle rit encore.

— Vous êtes fâché contre nous deux?

Il prit alors un air si grave qu'Irène ne put s'empêcher de le trouver un peu comique. Mais il répondit cette chose profonde :

— Je suis fâché contre nous deux, *parce que je n'ai pas assez de chagrin.*

Irène vit soudain jusqu'au fond de cette belle âme, dont les miroitements presque toujours l'éblouissaient, et qui se défendait contre les regards par l'excès même de sa clarté. Elle devina, elle comprit ce remords, si pareil à celui qu'elle avait éprouvé tantôt, lorsque par le départ de Jacques elle s'était sentie délivrée. L'accord de ses plus fugitives émotions avec celles de l'enfant qu'elle aimait lui causa une joie ineffable. Elle ne put se tenir de jeter ses bras autour de lui. Câlin, il se blottit contre elle et recommença de pleurer.

Elle s'écria :

— Ne pleurez pas !... Serge !... Pourquoi pleurez-vous?

— Ah ! — dit-il en sanglotant, — quand j'ai embrassé Jacques tout à l'heure, quand je lui ai dit adieu, j'ai eu le pressentiment que je le voyais pour la dernière fois !

Irène tressaillit. N'avait-elle pas eu, à la même heure, la même idée? Elle n'osait point se rappeler qu'elle avait formé peut-être un souhait plus abominable. Mais elle sut mentir, elle mentit passionnément.

— Quelle folie ! — dit-elle. — Moi aussi, je suis sujette aux pressentiments et les miens ne m'ont jamais trompée. J'ai des raisons d'être certaine que vous reverrez... monsieur Jacques.

— Si vous me le juriez, je vous croirais, — dit Serge.

Cette phrase, qu'Irène trouvait grotesque quand c'était Sophie-Daphné qui la disait au prince-consort, l'émut aux larmes. Elle fit avec solennité le serment que son ami implorait. Et ce ne fut point un faux serment : le désir de persuader l'enfant inquiet la persuadait elle-même ; en jurant, elle était de bonne foi. Ils furent apaisés tous les deux.

Ils n'osèrent prolonger davantage un entretien qui avait si heureusement tourné, contre toute espérance. Ils eurent la sagesse de se séparer brusquement, après s'être promis de reprendre, dès demain, la vie quotidienne.

Irène, en descendant l'escalier, avait la majesté légère et la démarche d'une Victoire qui a des ailes.

XIII

LE BÉGUIN DE SON ALTESSE

Au moment qu'elle allait rentrer dans sa chambre Irène entendit un bruit singulier. Elle ne s'effraya point, mais elle prit garde à ne faire elle-même aucun bruit, afin de ne pas trahir sa présence. Elle ouvrit la porte tout doucement, se glissa chez elle comme un voleur. Elle se rappela, pour l'avoir perçu tout à l'heure, là-haut, que le craquement de l'interrupteur était perceptible à travers la cloison, et elle n'alluma aucune lampe. Elle restait debout, dans l'obscurité, penchée, l'oreille au guet... Elle entendait toujours... Il tâtait encore la serrure !

Maintenant, Irène avait presque peur, et il ne lui déplaisait pas d'avoir peur. Rien ne lui était si facile que de faire cesser le bruit : elle n'aurait eu qu'à bouger, à remuer un meuble, elle le savait bien. Et elle évitait de faire le moindre mouvement. Elle retenait même son souffle, comme si elle eût souhaité que

le travailleur voisin ne suspendît point sa besogne, qu'à la fin la porte cédât, et qu'il parût ! Face à face, il aurait été bien obligé de lui dire ce qu'il voulait d'elle, et elle obligée de l'écouter.

C'est malgré elle qu'elle empêcha ce que peut-être sa perversité désirait avec tremblement : un accident ridicule, involontaire, une toux nerveuse, et le silence, brusquement, se fit.

Alors elle tourna l'interrupteur, la lumière jaillit, et elle crut que le cauchemar se dissiperait. Elle était brisée de fatigue, elle se mit au lit, fit la nuit de nouveau, mais s'efforça de ne pas dormir : elle voulait se rappeler d'abord toutes les choses de cette soirée, une à une, sans rien omettre, dans l'ordre mais plus lentement, — sauf cette petite émotion qui venait de l'importuner.

Elle n'était pas tout à fait éveillée, elle ne sommeillait pas non plus. Elle n'avait presque plus de communication avec la réalité. Sa pensée, et même ses sens, étaient affranchis. Elle se souvenait comme on rêve ; mais elle avait conscience de son rêve et sa volonté le dirigeait.

Elle appelait Serge de tout son cœur. Il tarda un peu de venir. Il se fit prier. Cependant il vint, enveloppé de cette ombre ou de cette lumière des songes, qui retire à la forme visible sa précision et sa rudesse, qui révèle tout l'invisible de l'âme. Il faisait les mêmes gestes, et s'il ne disait pas les mêmes paroles, c'est que le songe d'Irène était silencieux ; mais, par ses expressions de physionomie, Serge lui suggérait le souvenir de tous les mots qu'il avait prononcés, et même du son de sa voix. Elle revécut toute cette heure exquise avec une douceur et une tristesse infinie, avec une sorte de découragement, parfois de soudaines angoisses, inexplicables.

Elle rouvrait alors les yeux, et les refermait ne pouvant rien distinguer dans l'obscurité profonde ; mais elle tendait l'oreille. Pour écouter mieux, elle se dressait sur son lit. Elle voulait entendre le bruit, elle le voulait afin que sa terreur eût une cause ; car il lui paraissait plus terrible d'avoir peur sans cause. Elle le voulait au point de faire effort pour s'en procurer l'hallucination : elle n'y parvenait pas. Il n'y avait autour d'elle que le silence, un silence universel, extraordinaire, bien plus alarmant que le bruit, que tous les bruits, un

silence qui lui rappela le grand silence qui avait suivi la canonnade et la sonnerie des clairons, la nuit des zeppelins. Tout dormait, sauf Irène, dans l'humanité. Même Démètre ! Elle entendait son souffle, de l'autre côté de la cloison. Elle ne pouvait donc plus entendre l'autre bruit, et elle voulait l'entendre, pour avoir l'occasion d'appeler Serge à son secours, pour éprouver si l'enfant qui dormait au-dessus d'elle possédait encore le pouvoir de la sauver de l'homme qui dormait à côté.

Il ne le possédait plus, puisqu'elle en doutait ! Mais pourquoi l'aurait-il perdu? La raison, ou le cœur d'Irène refusait d'accepter ce désastre. Elle s'évertuait contre l'évidence. Une fois de plus elle invoqua les souvenirs de la soirée. Comme elle en savait, à son gré, ralentir le mouvement, elle retenait devant ses yeux l'image de Serge, elle l'envisageait fixement, et il lui apparaissait enfant à tel point qu'elle en était attendrie, mais plus encore découragée. Jamais elle n'avait goûté mieux, ni connu avec tant de regret, l'enfance irrémédiable de son ami. Ce soir, plus que tout autre soir, pour chacun de ses mots, de ses regards, de ses gestes, pour ses hardiesses et ses pudeurs, ses gaucheries et ses habiletés, pour ses colères et ses abandons, pour toutes ces choses puériles, elle l'avait aimé avec passion, mais comme un enfant. Naguère pourtant, elle avait osé, en dépit de cet enfantillage, l'appeler au secours ! Elle n'osait plus. Voici qu'il la laissait en proie à ce danger qu'elle sentait rôder autour d'elle et qu'elle ne savait pas. Elle avait une telle soif, une telle peur — curieuse — de savoir, que c'est l'autre plutôt qu'elle eût appelé, pour lui dire :

« Que voulez-vous de moi? »

Elle l'appela et le lui dit ; mais cette fois, ce n'était vraiment plus qu'un rêve : elle dormait.

Au réveil, elle entendit encore Démètre, mais comme elle avait coutume de l'entendre chaque matin, *comme à l'ordinaire*. Elle sourit mélancoliquement, en prononçant tout bas ces mots qui étaient hier le refrain de sa joie. Il chantonnait en faisant sa toilette : Irène prit garde pour la première fois à l'odieuse promiscuité de l'hôtel. Il sortit, et elle s'irrita de ne plus l'entendre. « Bah ! pensa-t-elle, je le reverrai à midi et demi, à déjeuner, *comme à l'ordinaire*. » Et elle s'avisa que

la « vie quotidienne » qui recommençait, ce n'était plus seulement de passer une heure tous les soirs dans la chambre de Serge, à chercher d'introuvables problèmes et à résoudre l'énigme d'indéchiffrables versions : c'était aussi de déjeuner côte à côte avec Démètre, de faire avec lui une promenade ou une partie, de prendre un premier thé chez Rumpelmayer ou au Ciro's, un second au *Titanic*, sans lui grâce à Dieu, mais en revanche avec Son Altesse Royale madame la duchesse Ulrique-Éléonore.

Irène eut dès ce matin une agréable surprise : Démètre ne déjeuna pas à l'hôtel. Il ne parut point, même à deux heures. La princesse déclara qu'elle ne prendrait ce jour-là qu'un thé : le sien ; et comme le temps était passable, ces dames, au lieu de s'enfermer chez quelque confiseur, firent, en compagnie du surveillant des vignobles, une inspection des étalages, rue de la Paix. Même, elles montèrent chez deux ou trois couturiers où on leur présenta des modèles. Sophie-Daphné pouvait, sans risque pour sa bourse, faire chez les couturiers d'interminables stations : elle avait bien envie d'acheter tout ce qu'on lui montrait, mais son heureuse indécision réduisait à l'impuissance sa prodigalité ; c'est pourquoi elle n'avait jamais rien à se mettre. Irène aimait fort les expositions de toilettes, et ne rougissait pas de les préférer aux expositions de peinture. Elle rentra au *Titanic* très fatiguée, mais de bonne humeur. Elle y eut d'abord une nouvelle surprise, qui lui fut beaucoup moins agréable que la précédente.

Elle était allée, un moment, dans sa chambre, pour quitter son chapeau. Elle fut ensuite dans le salon de la princesse, où elle ne pensait trouver personne : elle y vit Démètre installé. Elle aurait dû s'y attendre ! Sophie-Daphné, en l'honneur de Jacques Moreau-Delval, n'interdisait plus depuis quatre jours aux pensionnaires du *Titanic* l'accès de son appartement privé. Elle avait certainement invité Démètre, qui, s'étant éclipsé durant ces quatre jours, n'avait pu se rendre à l'invitation : il avait reparu hier soir, il venait aujourd'hui prendre le thé.

« Eh bien, pensa Irène, affolée, à la lettre, le voilà dans la place ! »

Elle assena un regard furieux à la princesse-mère, et lui

eût dit : « Compliments ! Tu fais un joli métier ! » si elle eût été capable d'articuler une seule parole.

« Au moins, pensa-t-elle encore, ce monsieur n'aura plus la peine de forcer ma serrure ! »

Mais elle n'avait pas le cœur à rire : elle se sentait perdue, simplement. Démètre ne justifiait guère ces craintes extravagantes : sa tenue était d'une correction, d'une réserve irréprochable, — comme toujours. Irène cependant se promettait de le rembarrer, s'il s'oubliait : il ne s'oubliait point, et elle enrageait. Elle avait une démangeaison de lui faire affront publiquement, de lui demander compte de sa serrurerie, d'exiger une explication, de lui dire : « Maintenant que je vous tiens là, devant témoins, je vous somme de parler net et clair. » Elle aimait mieux en finir tout de suite, profiter même de l'absence de Serge. Elle pensait à Serge avec une rancune amère, elle se disait :

« Mon unique défenseur... est à l'école ! »

Une diversion qu'elle aurait dû prévoir, comme le reste, se produisit à ce moment même.

Déjà, la camériste de la princesse avait disposé sur deux tables volantes les « suppléments » que Sophie-Daphné achetait au dehors chaque jour pour renforcer le piètre menu du « thé complet » fourni par l'hôtel ; et déjà Sophie-Daphné avait plusieurs fois bousculé tout, mis et remis le couvert, tout en célébrant les louanges des petits fours par elle-même curieusement choisis. Elle connaissait les gâteaux par leurs noms, aussi bien qu'elle connaissait les noms, les titres et les alliances des grandes familles du monde entier.

— Monsieur Gilet, — disait-elle, — vous qui êtes judicieux, n'estimez-vous pas que les *doigts-de-dames*, au chocolat et au café, feraient mieux sur le guéridon à double plateau, avec les sandwiches à la laitue, et les *pomponnettes* sur le rognon?

Doigt-de-dame égayait Sophie-Daphné ; mais elle trouvait *pomponnette* plus « mignonnet », et admirablement approprié à ces babas de poupée dont elle ne faisait qu'une bouchée — un peu forte : quand elle en gobait un, elle était obligée de fermer les paupières.

M. Gilet approuvait les dispositions adoptées par la prin-

cesse, et les approuvait encore chaque fois qu'elle les modifiait.

Le temps pressait : Sophie-Daphné n'osa plus faire d'expériences nouvelles, et sur sa prière, ou son ordre, M. Gilet sonna « un coup pour le sommelier », qui apporta le plateau du thé.

Ce plateau était fort bien dressé, mais il y manquait toujours quelque chose : on avait beaucoup de distractions à l'office. Et tantôt c'était la théière elle-même, tantôt l'eau chaude, ou la crème, ou les toasts. L'essentiel était de s'en apercevoir avant que le sommelier ne fût sorti ; car on avait beau le sonner et le ressonner, il s'obstinait à ne revenir qu'une grande heure plus tard, et alléguait, en guise d'excuse, qu'il avait cru qu'on le sonnait pour desservir.

Cette fois, ce fut le sucrier qui manqua et l'on s'en aperçut trois minutes trop tard.

— Sonnez, monsieur Gilet, — dit la princesse.

Il y courut, bien que sa conviction intime fût que cela n'y ferait ni chaud ni froid. Mais Démètre lui dit :

— Laissez donc. J'ai un sucrier chez moi. Je vous le prêterai avec plaisir.

— Vous êtes trop aimable, — dit Sophie-Daphné.

Elle ne refusa point son offre obligeante, mais se confondit en remercîments, comme si Démètre lui eût rendu le plus signalé service. Il était déjà loin dans le couloir qu'elle le remerciait encore. La porte s'ouvrit et Son Altesse Royale la duchesse Ulrique-Éléonore parut, accompagnée, ce coup-ci, de M. le comte de la Baule. Sophie-Daphné était si pleine de son sujet qu'elle lui dit, au lieu de « bonjour » :

— Croiriez-vous, ma chère, qu'ils avaient oublié le sucre ! Monsieur Gilet, avancez donc un fauteuil à Son Altesse Royale. Votre Altesse va bien? Moi, j'ai ma migraine, je souffre horriblement. Je me demande si une tasse de thé me fera du bien. J'ai acheté des pomponnettes. Je sais, ma chère, que Votre Altesse Royale les apprécie.

— Infiniment, — dit Ulrique-Éléonore, qui, se tournant vers le comte de la Baule, ajouta : — Ce sont de petits babas glacés au rhum.

— Je sais, — repartit le comte gravement.

— Ils sont mignonnets ! — cria la princesse dans son registre le plus élevé.

A ce moment, Démètre rentra, son sucrier de secours à la main.

— Quel est ce jeune homme? — dit Ulrique-Éléonore d'une voix étrangement altérée, mais harmonieuse.

Le comte de la Baule et M. Gilet baissèrent les yeux. Ils savaient l'un et l'autre, comme tout le monde, précisément, quelles inflexions de cette voix annonçaient le coup de foudre : Son Altesse Royale le recevait plusieurs fois par mois. Irène eut un véritable transport et une envie de rire folle.

« Mon Dieu ! pensa-t-elle, je suis sauvée ! Ulrique a le béguin pour lui ! »

Quant à Sophie-Daphné, sa tenue fut scandaleuse. Elle usait et abusait de son face-à-main, elle semblait moins lorgner la duchesse que la regarder à la loupe. Elle ricanait tout haut. Ces manifestations inconvenantes durèrent un certain temps. Ulrique-Éléonore s'étonnait qu'on ne lui répondît point, mais elle n'était pas pressée ; et pour « meubler le loup », comme disent les gens de théâtre en leur argot, elle contemplait le beau Démètre sans dissimuler aucunement la violence de son admiration.

Démètre meubla aussi le loup, à sa manière, en jetant cette réplique indifférente :

— Princesse, voici mon sucrier.

— Comme je vous remercie ! — s'écria Sophie-Daphné.

— Qui est-ce? — répéta Ulrique-Éléonore.

Rappelée au sentiment de la bienséance et du protocole, madame la princesse de Samos fit aussitôt cette réponse, où un introducteur des ambassadeurs n'eût rien trouvé à reprendre, mais qui était bien plaisamment tournée :

— Madame, puisque Votre Altesse Royale daigne m'ordonner de le lui faire connaître, c'est monsieur Démètre Lilienthal, notre voisin, ou plutôt notre sous-locataire ; car nous lui avons cédé une de nos chambres, et c'est pourquoi le gérant a réduit notre pension à deux cent quarante francs par jour.

— Démètre Lilienthal... Quels drôles de noms ! — soupira la duchesse. — Il est charmant, — ajouta-t-elle d'un ton péremptoire.

— Mais c'est vrai ! — s'écria Sophie-Daphné. — Votre Altesse Royale n'a pas encore eu occasion de le rencontrer !... sauf à la maison de danses, la première fois que nous y sommes allées : mais, ce jour-là, nous l'avons plaqué pour vous suivre et Votre Altesse ne l'a pas vu.

Ces détails oiseux importaient peu à la duchesse. Elle continua, sur le même ton :

— Il est encore mieux que l'autre... l'aviateur...

— Comme vous avez raison ! — dit Sophie-Daphné.

Irène fut indignée de cet outrage à la mémoire de Jacques ; mais elle s'amusait trop pour être indignée sérieusement. Démètre essuyait avec une aisance incroyable les œillades d'Ulrique-Éléonore et ces compliments à brûle-pourpoint. M. Gilet lui-même, quoique naturellement doué d'une pudeur bourgeoise, ne s'effarouchait pas : on n'a pas épousé une princesse, fût-elle de Samos, sans être, au bout de vingt ans, accoutumé à ces façons. Le seul témoin embarrassé de sa personne était le comte de la Baule. Ainsi que le doge de Gênes, « il s'étonnait d'être là », mais pour de tout autres motifs que le doge. Le rôle qu'il jouait auprès d'Ulrique-Éléonore, était — si l'on peut encore faire cet emprunt à l'argot des coulisses — tantôt un grand premier rôle et tantôt une panne. Les caprices de la duchesse étaient éphémères, mais fréquents. On dit de certaines liaisons irrégulières qu'elles deviennent respectables à la longue par la qualité de leur fidèle persévérance : les curiosités d'Ulrique-Éléonore devenaient presque aussi respectables par leur nombre et par leur brièveté. Elles l'étaient du moins aux yeux de M. le comte de la Baule. Il se prêtait avec déférence aux continuels effacements où elles le réduisaient. Il connaissait si bien son devoir qu'il rougissait d'y manquer actuellement, en s'éternisant dans ce salon où sa présence était importune, mais il voulait couvrir sa retraite d'un prétexte plausible, dans l'intérêt même de Son Altesse Royale.

Il en prit un bien faible, faute de mieux. Il s'écria soudain, avec l'accent du désespoir.

— Qu'avez-vous, cher comte? — lui demanda la duchesse d'un ton languissant.

— Hélas ! madame, — répondit-il, — vous m'aviez

confié votre réticule, et je l'ai oublié à la maison ! Je crains qu'il ne vous fasse défaut.

— Ah ! oui, — dit Ulrique-Éléonore, comme elle aurait dit : « Je m'en moque. »

Mais elle lui lança un regard de tendre gratitude.

— Je cours le chercher, — dit le comte.

Elle savait aussi bien que lui qu'il avait laissé le réticule dans la cantine de l'auto. La Baule partit sans prendre congé de personne, comme s'il ne dût faire qu'aller et venir ; mais il avait la ferme intention de ne pas revenir du tout. Il ouvrit la porte brusquement et jeta un nouveau cri. Eprouhimov était derrière. Le faune, admis à l'honneur de goûter avec les princesses, et qui même ne cédait point sa part de pomponnettes ni de doigts-de-dames, s'était, avant d'entrer, arrêté un moment, appuyé contre le chambranle, pour rajuster un de ses sabots qui se détachait. La Baule reçut cet étrange animal entre ses bras. Si habitué qu'il fût au contact du chèvre-pied, il eut un mouvement instinctif, physique, de répulsion, dont il s'excusa avec sa grande politesse de cour, égale pour tous, pour les faunes et pour les vulgaires humains ; mais cet incident acheva de rendre piteuse sa sortie, qu'il avait si ingénieusement ménagée.

Les personnes présentes n'en éprouvèrent pas moins un véritable soulagement, et la survenue d'Eprouhimov ne compliqua point la situation, attendu qu'il ne comptait plus aux yeux d'Ulrique-Éléonore, ni à titre d'homme, ni même à titre de faune. Il sembla que l'on respirait plus à l'aise et que l'on n'avait plus vraiment besoin de se gêner. Le petit salon de madame la princesse de Samos parut devenir soudain une espèce de paradis terrestre, qui n'était pas proprement le séjour de l'innocence, mais celui de l'ignorance du bien et du mal : dans la pratique, cela revient au même. Une aimable familiarité y régnait, une bonhomie, et une liberté qui passe toute imagination.

Cette liberté ne se trahissait point par les propos, qui demeuraient décents, du moins conformes à la plus sévère étiquette. Ainsi, la duchesse marqua sa faveur naissante à Démètre en l'autorisant à servir le thé royal, avec un sandwich, une pomponnette et un « doigt » ; mais elle usa d'une

formule où elle se désignait elle-même par la première personne du pluriel, ce qu'elle ne faisait que dans les grandes occasions. (« Nous haïssons le protocole, disait-elle volontiers, nous sommes à la coule. ») Ses yeux, il est vrai, faisaient entendre mille choses qui n'ont pas d'équivalents dans le langage des cours.

C'était aussi par des regards et par des jeux de physionomie que s'exprimaient les états d'âme complaisants de l'assistance ; et Sophie-Daphné allait, selon sa coutume, jusqu'à la mimique. Elle ne disait rien, mais elle semblait dire à Ulrique-Éléonore : « Allez-y donc ! » ou mieux : « Que Votre Altesse y aille ! » Eprouhimov, tout de son long couché sur le tapis, devant la cheminée, suivait la scène d'un œil indifférent, comme un faune retiré des affaires. Le plus comique était que Démètre ne paraissait point s'y intéresser davantage. Irène, que cette attitude égaya d'abord, finit par s'en inquiéter. Elle ne sut que penser quand il leva le siège, sitôt son thé bu, sur le prétexte d'un rendez-vous urgent. Il prit congé de la princesse en premier lieu, baisa ensuite la main de la duchesse, secoua celle de M. Gilet, fit une inclination devant Irène, et sortit. Ulrique-Éléonore était ahurie, cela se conçoit.

Elle n'essaya point de le retenir, mais s'écria, dès qu'il eut tiré la porte :

— Ma chère ! Il ne sait pas du tout vivre ! Ignore-t-il qu'on ne sort pas d'une pièce où nous nous trouvons, sans que nous ayons témoigné que nous souhaitons qu'on nous laisse?

— Excusez-le, — dit la princesse de Samos, — il n'est pas né.

Irène songea qu'en effet, Démètre n'avait pas derrière lui toute une lignée de Crandiropoulos.

— Et avez-vous observé, ma bonne princesse, — reprit Ulrique-Éléonore mortifiée, — qu'il a baisé votre main avant la nôtre? N'a-t-il donc aucune notion des préséances?

— Aucune, — répondit Sophie-Daphné ; — mais il est parfaitement bien élevé selon les idées bourgeoises.

— C'est vrai ! Je l'ai remarqué ! — s'écria Ulrique-Éléonore, charmée qu'on lui tendît la perche, et toute prête de pardonner à Démètre des procédés inouïs. — Peut-être est-il timide? — ajouta-t-elle avec angoisse. — Mais qu'il est bien ! — fit-elle avec enthousiasme. — J'oserai même dire qu'il est

beau, si cette épithète peut convenir à un homme. (Elle était fort préoccupée contre cet aphorisme, qu'un homme n'a pas besoin d'être beau.) Il est formidablement beau ! — s'écria-t-elle encore, pour conclure.

La mimique de Sophie-Daphné devint alors si extravagante qu'elle passa l'espérance d'Irène même et de M. Gilet. Ses clignements d'yeux étaient convulsifs. Elle décochait ses œillades assassines tantôt à Ulrique-Éléonore personnellement, tantôt à sa fille, au prince-consort, à Eprouhimov. Elle ne craignait point de flanquer de petites taloches sur l'épaule de Son Altesse Royale, comme les gros messieurs, dans les vaudevilles, se tapaient sur le ventre, au temps où il était de mode d'avoir un ventre.

Elle disait cependant :

— Ah ! Ah !... Bravo ! ma chère !... Vous aimez le *corps-z-humain*, vous !

Elle disait à Irène, lui montrant la duchesse au doigt :

— A la bonne heure ! Son Altesse Royale aime le *corps-z-humain* !

Ulrique-Éléonore préférait la familiarité à l'étiquette, mais l'excès en tout est un défaut. Elle s'avisa de mortifier la princesse pour lui rabattre le caquet, et redemanda des doigts-de-dames, voyant qu'il n'en restait pas un sur l'assiette. Sophie-Daphné, confuse, éperdue, jura qu'elle en commanderait demain davantage, et non sans ironie ajouta :

— Si toutefois Votre Altesse Royale daigne revenir demain.

— Certainement, nous reviendrons, — dit Ulrique-Éléonore adoucie.

Ce pluriel était encore pour le singulier : il lui rappela néanmoins, par association d'idées, le comte de la Baule, et elle prit garde qu'il n'était point là.

— Que fait le comte? — dit-elle. — Faut-il si longtemps pour aller rue Saint-Florentin et revenir?

— Ma chère, — dit Sophie-Daphné, — ne sauriez-vous donc vous passer de lui une heure?

— Oh ! si, — repartit en riant la duchesse, — mais je ne puis me passer de ma voiture pour rentrer.

En attendant le retour du comte, et afin de tuer le temps, elle demanda des renseignements sur Démètre, comme on en

demande sur un valet de chambre qui représente bien et qu'il n'est pas impossible que l'on engage. L'épreuve ne fut pas heureuse. La princesse de Samos dut avouer qu'elle ne savait pas, ni personne, qui était Démètre ni d'où il sortait. Ces réponses ambiguës, ou trop précises, firent déchanter Ulrique-Éléonore, qui avait peu de vertu, mais beaucoup de dignité. Elle parut si refroidie qu'Irène trembla que ce beau feu ne fût un feu de paille, et dit, pour remettre les choses au point :

— Dans tous les cas, c'est évidemment un homme du monde.

— Évidemment, — dit la duchesse, d'un air de doute. — Et, — ajouta-t-elle, — monsieur de la Baule qui ne rapplique toujours pas !

Elle eut enfin l'idée de mettre le nez à la fenêtre, et vit son automobile devant la porte, d'où il n'avait pas bougé. Justement, la Baule, qui s'y était plus d'une heure tenu rencogné, venait d'en sortir pour se dégourdir les jambes, et faisait les cent pas sur le trottoir.

— C'est trop fort ! — cria Son Altesse Royale. — Je conçois qu'il n'ait pas monté, mais il aurait pu me faire avertir par un laquais.

Et elle fila, tambour battant. Elle fit ses adieux en cours de route : les princesses et M. Gilet la reconduisirent jusque sur le palier.

Mais Irène vit bien que la partie n'était pas perdue ; car nonobstant ce train précipité et l'essoufflement, Ulrique-Éléonore trouva moyen de remercier Sophie-Daphné à plusieurs reprises, avec effusion, de lui avoir fait connaître ce jeune homme.

XIV

LA CONNAISSANCE DE L'AVENIR

Le *Titanic* ne portait point chance à Son Altesse Royale madame la duchesse Ulrique-Éléonore. Nul n'aurait su dire au juste ce qui s'était passé entre elle et le faune, mais on s'en

doutait : peu de chose. Sa deuxième fantaisie, dont Jacques Moreau-Delval avait été l'objet, ne lui avait pu procurer que les plus innocentes, partant les plus médiocres satisfactions. Il parut dès le lendemain que la troisième n'aurait pas un succès meilleur. La pauvre duchesse était-elle condamnée à brûler toujours (au moins dans ces parages) de plus de feux qu'elle n'en allumait, comme disent les classiques? Ou, comme ils disent encore, ses flammes ne devaient-elles jamais être couronnées?

Toutes ses préventions à l'égard de Démètre tombèrent durant la nuit, qui porte conseil, et elle ne manqua point de venir, le jour suivant, demander une tasse de thé à madame la princesse de Samos : ce fut Démètre qui fit faux bond. Ulrique ne dissimula point son dépit, et Sophie-Daphné lui dissimula encore moins qu'elle y compatissait.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, et Ulrique-Éléonore ne se tint pas pour battue ; mais, le jour d'après, Démètre s'excusa encore, et ne s'excusa même point le troisième jour. C'était un parti pris !

— Quel affront ! — dit naïvement la duchesse.

Irène, qui s'était crue sauvée, se crut de nouveau menacée, sinon perdue ; mais le danger lui semblait moins imminent, et encore plus vague. Il lui semblait, comme écrivent les grands médecins quand ils publient les nouvelles d'un malade de qualité, que la situation était sans changement, avec une tendance à l'amélioration.

Premièrement, elle recommençait d'être délivrée de Démètre chaque jour entre cinq et sept heures. Il usait de plus de réserve que naguère et se dérobait souvent l'après-midi. Enfin, il sortait toute la soirée. Irène l'entendait rentrer fort tard, et n'entendait plus, dans sa chambre, aucun bruit suspect.

Ulrique-Éléonore était inconstante quand ses vœux étaient comblés : s'ils ne l'étaient point, elle avait plutôt de la ténacité. Elle dit à Sophie-Daphné un beau jour, sans cérémonie.

— Chère princesse, *il est inutile* que je vienne prendre le thé ici demain. J'aimerais mieux aller faire un tour avec vous de trois à cinq.

Bien qu'elle n'eût pas nommé Démètre, la princesse de Samos répondit fort naturellement :

— Mais, ma chère, *il* ne vient même plus se promener avec nous l'après-midi !

— C'est extraordinaire ! — dit Ulrique-Éléonore.

— Inexplicable ! — fit, un peu plus bas, Irène.

Ulrique-Éléonore eut une inspiration.

— Peut-être, — dit-elle à Sophie-Daphné, — attend-il que vous l'invitiez?

— C'est toujours lui qui nous invite ! — repartit Sophie-Daphné.

— Alors vous devez lui rendre ses politesses, — dit Ulrique-Éléonore.

C'était un ordre. Sophie-Daphné s'y conforma, Démètre accepta l'invitation et le nouveau régime fut établi tout aussitôt. Chaque jour il fut se promener avec ces dames, à qui daignait s'adjoindre Ulrique-Éléonore : il n'y avait, en somme, rien de changé, il n'y avait qu'une princesse de plus. Ulrique-Éléonore eut le plaisir de voir Démètre régulièrement, mais en divers lieux où les témoins étaient encore plus nombreux que dans le salon de Sophie-Daphné, où déjà ils étaient trop nombreux au gré de Son Altesse Royale. Ulrique ne vint plus aux thés de cinq heures de madame la princesse de Samos ; et comme elle y venait, auparavant, seule, il n'y vint plus personne. La princesse fit une économie de plus, et supprima ses réceptions quotidiennes. Elle ne renonça pas toutefois à l'habitude hygiénique de boire « une coupe de thé », mais le but désormais dans le petit salon d'Irène.

Vers six heures, quand Serge revenait du collège, Irène, qui le guettait, lui faisait signe, et lui offrait aussi « une coupe ». Sophie-Daphné, sans doute, était de trop ; mais Irène lui pardonnait cette importunité, parce qu'elle répétait toutes les cinq minutes :

— Il est ravissant !

Le vrai tête-à-tête était pour dix heures. Irène s'en contentait. Elle avait un sentiment de sécurité, même quand elle rentrait dans sa chambre et s'y trouvait seule. Elle n'eût rien souhaité de plus, si elle avait pu croire aussi que ce bonheur dût être éternel.

Elle l'aurait cru peut-être, sans sa mère ; car le sentiment d'une durée indéfinie est lié presque nécessairement à celui de

la sécurité, qu'elle goûtait. Mais la princesse, qui trouvait cette existence fort agréable, ne cessait point de soupirer, justement pour ce motif, et disait comme madame Lætitia Bonaparte :

— Pourvu que ça dure !

Irène, ordinairement moins patiente, ne répliquait pas et feignait de ne pas entendre. C'est qu'elle savait fort bien pourquoi Sophie-Daphné prononçait à tout propos ces paroles de mauvais augure : l'échéance fixée par le baron de Chambly approchait ; il avait gagé qu'après trois mois jour pour jour les princesses quitteraient le *Titanic*, et les trois mois n'étaient plus que trois semaines.

Aucun être raisonnable n'eût attaché la moindre importance à ce pronostic : rien n'autorisait à penser que le baron de Chambly fût doué de seconde vue, et il était désormais de toute évidence que la guerre ne pouvait pas aboutir dans un délai de trois semaines. En outre, le baron avait parié : peu importe que la princesse de Samos eût tenu le pari ou non ; et il avait coutume de perdre. Mais la déraison est contagieuse, tandis que la raison ne l'est pas. L'incrédulité d'Irène ne faisait aucun effet sur la princesse, et la crédulité de la princesse en faisait sur Irène un fort grand.

M. Gilet, si judicieux, était lui-même gagné peu à peu par un doute absurde, mais, disait-il, éminemment scientifique : car le véritable esprit de la science est de ne rien affirmer ou nier qu'après coup. Belle méthode, quand il s'agit de prédictions ! Ulrique-Éléonore, que l'on avait mise dans la confidence, à la lettre ne vivait plus. Elle était encore plus superstitieuse que Sophie-Daphné, ce n'est pas peu dire. M. le comte de la Baule ne pouvait avoir, bien entendu, d'autres sentiments ou pressentiments que ceux de Son Altesse Royale. Enfin Démètre Lilienthal semblait inquiet, agité. Il devait être, comme ces dames, accessible à la superstition. Son nom de Lilienthal indiquait une origine allemande ; mais on ne s'appelle pas avec cela Démètre si l'on n'est aussi un peu Levantin.

Sophie-Daphné, un jour, déclara que ces transes continuelles ruinaient sa pauvre santé, et qu'elle en voulait sortir à tout prix.

— Que veux-tu que j'y fasse? — dit brusquement Irène.

— Vous, rien naturellement, — lui repartit la princesse avec un suprême dédain. — Vous n'êtes pas initiée.

— A quoi?

— A la science de l'avenir. Mais il y a des personnes... Ah ! Ah ! je sais fort bien ce que vous allez me répondre : je suis une faible intelligence. Votre supériorité vous permet de ne croire à rien. Cela est à peine convenable pour une femme, et surtout pour une jeune fille. Eh bien, j'irai donc seule chez la *pythonisse*. (Pythonisse était encore un de ces mots qu'elle articulait, comme *Titanic*, de façon que ceux qui l'entendaient sautaient en l'air.) Je ne vous forcerai pas à m'y accompagner. J'irai seule. Malheureuse princesse, toujours abandonnée ! Vous serez d'ailleurs trop contente que je vous répète, quand je rentrerai à la maison, ce que cette pythonisse m'aura dit.

Sophie-Daphné avait de ces finesses. Elle voyait juste : non seulement Irène, l'incrédule, comptait bien que sa mère lui ferait un rapport fidèle et circonstancié, mais elle mourait d'envie d'aller chez la pythonisse elle-même ; elle en avait eu la première l'idée, l'avait dû taire, par pudeur de mentir à ses principes, et dut, pour le même motif, tourner le projet de sa mère en dérision.

Les moqueries, par bonheur, n'y firent ni chaud ni froid. M. Gilet ne les approuva point, et invoqua une fois de plus le véritable esprit de la science. Ulrique-Éléonore avait une foi absolue dans les pythonisses, et se faisait, de plus, une joie d'en aller consulter une à domicile ; car elle les mandait d'ordinaire, soit dans ses résidences royales ou dans sa garçonnière de la rue Saint-Florentin.

— Pensez, — dit-elle, — ma chère, jamais je n'ai osé me hasarder chez ces femmes, seule ou même avec monsieur le comte de la Baule ! Avec vous, c'est tout différent.

Des personnes de cette qualité ne peuvent choisir une diseuse de bonne aventure à la quatrième page des journaux. Lilienthal se chargea des démarches préalables. On le remercia, mais, dès qu'il sortit, Irène insinua qu'il donnerait des renseignements à la pythonisse, et que les oracles, en conséquence, ne vaudraient rien. Cette remarque était si juste que

l'on y souscrivit ; puis Sophie-Daphné, contre toute attente, protesta qu'elle n'irait certainement point chez cette sibylle, vu que la police le défendait.

— En voilà une idée ! — s'écria Irène.

— Ma chère, — dit Ulrique, — ces défenses-là sont pour nos cuisinières et non pour nous.

Sophie-Daphné repartit que, bien au contraire, les personnes de la société devaient donner le bon exemple de l'obéissance aux lois, notamment les étrangères (que l'on guette), et qu'elle ne se souciait pas de se faire expulser de France pour s'être fait lire dans la main. Il fallut que Son Altesse Royale, Irène et M. Gilet la suppliassent de venir chez la pythonisse : ils jurèrent qu'ils n'iraient point sans elle. Sur le moment elle ne céda pas ; mais, le lendemain, elle fut prête à partir une heure avant le rendez-vous pris par Démètre.

Dans la voiture, elle se mit à s'éventer, à respirer son flacon de sels de lavande, enfin à manifester — autrement — les mêmes terreurs que devaient éprouver ses plus lointains ancêtres, ceux de l'époque classique, lorsqu'ils allaient pour la première fois participer au culte secret ou de la bonne déesse ou de Bacchus. Son épouvante crût encore quand elle gravit un escalier raide et crasseux, et quand elle fut introduite dans le salon d'attente, ses genoux tremblants se dérobaient sous elle.

L'aspect du lieu ne justifiait guère ce religieux effroi. Quoique les défenses de la police visent surtout les cuisinières, selon l'expression d'Ulrique-Éléonore, il n'y en avait pas moins d'une quinzaine, outre cinq ou six femmes appartenant aux classes moyennes ou même à la bourgeoisie huppée. Si madame d'Oxyrrinchos (ainsi se nommait la voyante) était, au dire de Démètre, une pythonisse de premier ordre, Irène se demanda ce que pouvaient bien être celles du second ordre et au-dessous.

Au bout de quelques minutes, une bonne à tout faire, bien tenue et convenable (qui n'était pas une cliente de madame d'Oxyrrinchos, mais sa servante propre), vint prier ces dames et messieurs de passer dans le cabinet de Madame, en annonçant à très haute voix, pour éviter les réclamations des autres :

— Ces dames et messieurs ont rendez-vous.

Mais alors la princesse déclara tout net que rien ne la ferait résoudre de « franchir ce Rubicon », que Son Altesse Royale, M. le comte de la Baule, M. Lilienthal, Irène, M. Gilet pouvaient aussi bien consulter sans elle, et qu'elle les attendrait ici en lisant les illustrés anglais.

Comme elle parlait, selon sa coutume, à tue-tête, sans tenir aucun compte des gens de rien qui la pouvaient entendre, les gens de rien considéraient avec stupeur cette « chère princesse », cette altesse royale et les seigneurs de leur suite qui jouaient à entrera, n'entrera pas.

Pour mettre fin à un si regrettable scandale, Ulrique-Éléonore dit :

— Eh ! tant pis ! J'y vais, moi.

Et elle s'engouffra comme le vent dans le cabinet. Irène, Gilet, Démètre et la Baule l'y suivirent. Quand Sophie-Daphné vit qu'on la laissait effectivement seule, ainsi qu'elle l'avait souhaité, elle poussa de nouvelles clameurs et courut après eux. En dépit des préséances, elle entra la dernière, et au moment que la porte lui allait présenter visage de bois.

Elle aperçut d'abord que la mise en scène n'avait rien d'effroyable, ni même de singulier. Elle eût préféré que le décor fût moins bourgeois ; mais elle fut charmée que madame d'Oxyrrinchos ne lui offrît point l'aspect d'une gorgone.

— Cette dame a une bonne figure, — s'écria Sophie-Daphné, — une très bonne figure ! (Et pour marquer mieux à madame d'Oxyrrinchos sa sympathie, elle lui riait au nez en même temps qu'elle la montrait au doigt.) Vous m'inspirez confiance ! Je croirai tout ce qu'il vous plaira de me dire, et je suivrai aveuglément vos conseils.

— Je n'en donne jamais, — repartit madame d'Oxyrrinchos. — La connaissance de l'avenir est fondée sur des bases immuables, mais ses résultats sont aléatoires ; car il faut toujours faire état de l'équation personnelle et du libre arbitre.

— Comme vous avez raison ! — cria Sophie-Daphné. — Elle est judicieuse !

Madame d'Oxyrrinchos, qui parlait d'abondance, mais en haletant, à cause de son embonpoint et d'un corset impitoyablement sanglé, poursuivit :

— Je vous dis ce que l'Esprit me suggère ; à vous d'en tirer vos déductions.

Elle n'avait pas de temps à perdre, son temps était de l'argent ; elle se mit à prophétiser sans débrider. Elle n'usait d'aucun accessoire, ni marc de café, ni tarots. Elle était plutôt physionomiste. Elle regarda fixement M. Gilet et lui dit :

— Vous, vous êtes arthritique.

— Je le suis ! — fit M. Gilet. — C'est prodigieux !

La princesse trouva en effet prodigieux que la voyante vît cela du premier coup ; mais elle trembla qu'on ne lui dît à elle-même : vous êtes hépatique, ou bien cardiaque, et elle ne permit point à la pythonisse de s'engager plus avant dans cette voie.

— Ce n'est pas tout cela, — fit-elle. — Le pari sera-t-il perdu ou gagné?

— Vous avez parié? — dit madame d'Oxyrrinchos, flairant un piège.

— Mais non ! — dit la princesse. — Au fait, vous devez le savoir mieux que moi.

— Parbleu !... Vous n'avez pas parié, mais *on* a parié.

— Très bien !

— Vous-même ne jouez que l'honneur, et vous êtes d'autant plus désireuse de savoir si le pari sera gagné ou perdu, qu'en tout état de cause il ne vous rapportera rien.

— Ah ! c'est merveilleux !... Ah !... Ah !... Mer-veil-leux !

— Tout dépend de la personne qui a parié.

— C'est le baron de Chambly.

— Je ne vous le demande pas, — dit madame d'Oxyrrinchos, pleine de superbe. — Ce baron est un homme sérieux.

— Oui !

— Ne me coupez pas... Ce baron est un homme sérieux; mais tantôt il perd, tantôt il gagne ses paris.

Un battement de paupières de Sophie-Dahpné avertit madame d'Oxyrrinchos, qui se reprit de la meilleure foi du monde.

— Non, — fit-elle, — il les perd plus souvent qu'il ne les gagne...

— Bravo !

Madame d'Oxyrrinchos renchérit :

— Il les perd presque toujours, — dit-elle catégoriquement... — Pourtant... cette fois...

— Il le gagnera? — dit Sophie-Daphné.

— Je ne dis pas cela ! — répondit vivement madame d'Oxyrrinchos. — Le pari sera tout ensemble et perdu et gagné.

— Très profond ! — s'écria Sophie-Daphné.

— Je ne saurais vous en dire plus : je suis au bout de mon rouleau, — conclut madame d'Oxyrrinchos avec une charmante modestie.

Mais la princesse n'en demandait pas davantage et elle n'était point déçue. Elle répétait :

— Profond !... Très profond !... Eh?... Profond !

Ce n'est toutefois qu'en auto, et tout près d'arriver au *Titanic*, qu'elle pénétra cette profondeur. Tous, à l'entour d'elle, se taisaient, cherchant le mot de l'énigme ; elle s'écria soudain :

— J'ai compris ! Le pari sera perdu et gagné, cela veut dire que la guerre ne sera pas terminée au jour fixé par le baron, mais que nous quitterons l'hôtel ce jour-là, pour un autre motif que j'ignore.

— Tu as trouvé ça toute seule? — dit Irène, impertinente et nerveuse. — Ne te fatigue pas, maman. Nous voilà bien avancées !

Elle haussa les épaules ; mais elle n'était pas moins persuadée que sa mère que le pari serait perdu et gagné, que la guerre durerait encore de longs mois, et qu'elle quitterait cependant le *Titanic* au jour dit.

XV

LA PONCTUALITÉ DU DESTIN

Elle attendit...

Le sort inexorable la traîna jusqu'au dernier instant. Sophie-Daphné, sans rien dire à personne (mais Irène le savait), faisait remettre en état l'hôtel de la rue Saint-Dominique, bien qu'elle n'eût d'autre indice d'un déménagement si prochain que

l'échéance du pari et l'explication ambiguë de la pythonisse. La pire souffrance d'Irène était de ne pouvoir se confier à Serge. Elle lui présentait toujours un visage souriant ; elle feignait la tranquillité, elle lui parlait de l'avenir : elle n'était pas moins certaine que la princesse de l'imminence d'une catastrophe, et déjà le caravansérail était pour elle un paradis perdu.

Elle douta cependant, les deux derniers jours : ce fut le mieux trompeur qui précède les agonies. Mais la veille du jour fatal, elle reçut dès le matin, à l'heure du déjeuner, comme elle entrait dans la salle, un choc qui l'avertit.

Elle fut saisie à la vue des Moreau-Delval. Ils semblaient angoissés. Sophie-Daphné elle-même s'en aperçut, et elle n'a pas le don de l'observation, du moins de l'observation juste. Elle n'a pas non plus la vertu de discrétion, et quelque chose l'empêcha de les aborder. Elle n'osa leur dire bonjour que de loin. Elle ne leur cria pas :

« Pourquoi donc avez-vous la figure à l'envers? »

Le plus étrange était que Serge, si fin, dont les intuitions tiennent du miracle, ne vît rien. Il causait avec ses parents *comme à l'ordinaire*, et ne prenait pas garde qu'on lui répondait du bout des lèvres. Il partit, il rentra, et il se contenta du moindre prétexte pour ne pas s'étonner, quand, à son retour du collège, on l'avisa que son père ne dînerait sans doute pas : c'était pourtant une exception inouïe.

A dîner, à table, il occupa la place de M. Moreau-Delval, fit l'important, parla trop haut, encore sans prendre garde qu'il parlait seul. Il était plus excité que de coutume, quand il vint dans le salon rejoindre Irène, et il se mit à la taquiner.

Il lui dit, entre autres :

— Vous n'avez donc pas de bijoux que vous n'en portez jamais?

— J'en ai, — dit-elle, — je ne les aime pas.

— Moi, je les aime... Je vous en prie !... Si vous voulez me plaire... mettez tous les plus beaux que vous avez pour venir me dire bonsoir tout à l'heure dans ma chambre.

Irène jugea ce caprice un peu ridicule ; mais pouvait-elle rien refuser à Serge ce soir, quand elle était persuadée que cette soirée serait la dernière?

Elle s'arrêta donc à l'entresol, au lieu de monter directe-

ment chez les Moreau-Delval ; et elle aussi eut un caprice : elle dédaigna ses bijoux de jeune fille, qui lui parurent trop modestes, elle mit à son poignet le rubis de ce pauvre François-Joseph, l'émeraude de ce pauvre Abd-ul-Hamid à son corsage, et toutes les autres émeraudes dans ses cheveux.

Comme elle sortait ainsi parée, elle eut le déplaisir de rencontrer le Lilienthal : il ne lui adressa point la parole et ne la salua que d'une inclination.

Elle n'avait pas quitté Serge depuis dix minutes : elle le retrouva tout changé. Il venait soudain d'apercevoir ce qui lui avait échappé dès le matin. Il ne regarda ni les émeraudes ni le rubis, dit à Irène que cette absence de son papa ne lui semblait pas naturelle, qu'il mourait d'inquiétude, que sûrement un malheur était arrivé à Jacques, et que M. Moreau-Delval, préparé par quelque avis du ministère, avait couru aux nouvelles, peut-être au chevet de Jacques blessé.

Il supplia Irène de le tranquilliser. Il avait en elle une telle confiance qu'il l'aurait crue, si comme l'autre jour elle lui avait juré que rien ne pouvait atteindre Jacques. Mais elle ne jura point. Elle n'eut pas la force. Elle sentait monter autour d'elle et en elle-même le froid tragique de la mort. Elle était engourdie et paralysée.

Si la douleur de Serge eût été bruyante, s'il avait pleuré, elle aurait pu le consoler : il était morne. Tous deux attendaient, dans une sorte de stupidité, ils ne savaient quel coup inévitable, et déjà étaient écrasés par le destin.

Irène conserva du moins assez de présence d'esprit pour sentir qu'elle faisait à Serge plus de mal que de bien. Sous prétexte qu'il ne pouvait être question de travailler ce soir, elle le quitta en lui disant quelques paroles trop vagues d'encouragement. Il n'essaya pas de la retenir.

— Non, — murmura-t-il, — ce n'est pas la peine de faire mes devoirs, *puisque je n'irai pas au collège demain.*

Elle avait eu raison de le quitter, mais l'avait-elle quitté par raison? Elle doutait et elle était mécontente d'elle-même, elle se reprochait d'avoir abandonné son petit ami dans la détresse. Son premier geste, quand elle rentra chez elle, fut de jeter sur la coiffeuse, avec colère, le rubis, les émeraudes, tous ces vains ornements qu'il n'avait même pas regardés...

Elle entendit un cri, un grand cri qui lui déchira le cœur. C'était lui, là-haut, qui avait crié ! Elle courut...

M. Moreau-Delval venait de rentrer. Elle vit Serge qui pleurait entre les bras de son père et de sa mère. La sœur laide pleurait seule dans un coin.

A ce spectacle, qui est hélas! devenu aujourd'hui si douloureusement banal, Irène sentit une immense pitié, une immense tendresse, qui de Serge rejaillissait sur tous les siens. Oui, elle chérissait tendrement ce père et cette mère en larmes ; et encore plus la sœur disgraciée qu'ils laissaient pleurer toute seule, que personne n'aidait à pleurer ; parce qu'elle se voyait elle-même négligée comme cette Cendrillon — à plus juste titre : de quel droit eût-elle prétendu participer à ce deuil? Elle y devait rester étrangère : elle n'était pas de la famille.

Elle fut gênée, elle eut honte de son indiscrétion. D'ailleurs, on ne l'avait seulement pas entendue ni vue entrer. Elle en profita pour sortir également inaperçue. Elle ne s'accorda même pas la douceur cruelle d'embrasser son bien-aimé Serge sans rien lui dire avant de disparaître. Elle redescendit, mais plus lentement, lasse, à la fin, de ces allées et venues, de ces montées et de ces descentes.

Si les Moreau-Delval ne l'avaient pas entendue, quelqu'un — quand au cri de Serge elle avait monté précipitamment — l'avait bien entendue et n'avait pas perdu une minute. Pouvait-on croire qu'elle demeurât si peu de temps absente? On croyait être de loisir, et même on ne se dépêchait pas. A l'improviste, elle ouvrit celle des portes de sa chambre qui donnait sur le corridor, et vit grande ouverte l'autre, qui communiquait à la chambre de Démètre. Il était là.

D'une main, il essayait de forcer un tiroir, qui ne semblait pas devoir lui opposer une longue résistance ; et dans l'autre main il tenait son premier butin, qu'il n'avait eu que la peine de ramasser sur la coiffeuse : l'émeraude d'Abd-ul-Hamid, toutes les émeraudes, et le rubis de François-Joseph.

— Un voleur ! — s'écria Irène. — Vous n'étiez que ça ! Un voleur !

Elle éclata de rire.

Puis elle se rappela Serge qui pleurait. Mais elle riait toujours, elle ne pouvait plus s'arrêter. Et cela lui faisait si mal !

Elle riait : ce n'était qu'un voleur ! Quant à s'effrayer, elle n'y songeait plus. Démètre, pris sur le fait, était si décontenancé qu'il avait même perdu la voix. Elle lui dit cependant :

— Taisez-vous ! Voulez-vous bien vous taire? Il est inutile de réveiller toute la maison, surtout maman. Les bijoux, je m'en moque. Je vous les donnerais s'ils étaient à moi. Ils sont à elle. Posez-les où vous les avez trouvés... Et maintenant, filez ! Je ne dirai rien, mais filez tout de suite. Je ne veux pas que vous passiez la nuit à côté. Je n'ai pas peur, mais je ne veux pas que vous dormiez là. C'est bien le moins que j'aie le droit d'exiger de vous, hein?... voleur !

Tout en parlant, sans savoir ce qu'elle disait, elle se disait à elle-même, avec une joie folle : « Un voleur, c'est un voleur... » et avec des élancements de douleur atroces : « Mon Serge ! Mon pauvre petit ! » Ces alternatives la brisaient. Elle était tuée de fatigue. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, et elle avait le sentiment d'être face à face avec Démètre depuis plus d'une heure. Elle lui dit :

— Mais allez-vous-en donc !

Il restait là, hébété. Il y était encore, quand Sopie-Daphné parut, escortée de M. Gilet.

Naturellement, elle avait tout entendu, et voulait même venir plus tôt ; mais le prince-consort s'y était opposé, jugeant plus convenable d'aller seul au secours d'Irène, le revolver à la main. Il ne croyait pas, en vérité, que la princesse hasardât beaucoup de l'accompagner ; mais il tremblait qu'elle ne fît une scène déplacée et inutile.

— Je ne connais que mon devoir de mère, — lui avait répondu la princesse de Samos, en le bousculant pour passer.

Mais elle s'arrêta sur le seuil, ne fit aucune scène, et n'étonna que par son sang-froid Irène ainsi que M. Gilet.

Elle toisait Démètre avec un mépris admirable. Elle ne garda malheureusement point le silence jusqu'au bout. Elle déclara tout haut — il est vrai, *a parte* — que jamais elle n'eût imaginé chose pareille d'un homme physiquement si bien. Puis elle recommença de le toiser.

Il lui faisait face et ne baissait point les yeux ; mais il reculait, très lentement, vers la porte, comme si, à son tour, la princesse l'eût fasciné — en le repoussant au lieu de l'attirer :

serait-il une fascination négative, comme une électricité négative? — De cette manière, la sortie de Démètre ne parut point trop piteuse.

Quand il fut dehors, Sophie-Daphné ne poussa point les cris où l'on s'attendait, mais fit preuve d'une agilité où l'on ne s'attendait pas. La grosse personne courte saisit, sur la coiffeuse, le rubis et les émeraudes, et les subtilisa, en disant à Irène avec une froide ironie :

— Vous avez une jolie façon de veiller sur les bijoux que l'on vous confie, ma chère ! Je vous fais bien mon compliment.

Puis elle s'assit, comme en visite. M. Gilet s'assit de même, et Irène les imita. Mais ils se regardaient tous les trois et ne prononçaient pas une parole.

Après un temps, comme, à la Comédie-Française, on n'oserait en prendre de si long, Sophie-Daphné ricana, et dit :

— Un rat !... Monsieur Gilet, vous qui êtes judicieux, auriez-vous supposé cela d'un homme si bien et si distingué?

M. Gilet ne répondit pas.

— Car, — poursuivit la princesse, — il a tous les dehors. Il est surtout très joli garçon... Ah ! Ah !... Il est beau, ex-trê-mement beau. Mais, vous autres, vous n'aimez pas le corps humain.

Elle haussa les épaules, prit encore un temps, et dit tout à coup :

— Vous avez eu beau refuser votre main au baron de Chambly, ma chère, je lui dois une fière chandelle ! Un cierge !

— Pourquoi? — dit enfin Irène, très bas.

— Sans lui... et son pari... qu'il a bien tout ensemble et perdu et gagné, comme la pythonisse nous l'avait prédit... je n'eusse pas fait retirer les housses rue Saint-Dominique, ni rependre les rideaux... Je regrette qu'il soit une heure indue : nous aurions pu y aller coucher dès ce soir.

Irène courba la tête et se tut.

Sophie-Daphné toutefois, redoutant quelques objections à son *motu proprio*, y para fort adroitement.

— Monsieur Gilet, — dit-elle sans ménager de transition, et d'une voix altérée, d'une voix soudain presque mourante, — je crois que je vais me trouver mal.

Lorsque la princesse de Samos croyait qu'elle allait se trouver mal, il fallait la laisser absolument tranquille, se taire et la regarder. On se taisait, on la regardait, et on attendait avec patience qu'elle s'évanouît ou ne s'évanouît point. Elle ne s'évanouissait presque jamais et, cette fois, s'en dispensa comme de coutume ; mais elle gagna cinq bonnes minutes, après quoi elle dit, d'une voix encore plus faible :

— Monsieur Gilet, je crois que je vais éviter de me trouver mal, si vous voulez bien me soutenir jusqu'à mon lit.

M. Gilet la soutint. Ils oublièrent de souhaiter le bonsoir à leur fille et belle-fille. Onze heures et demie venaient de sonner : l'heure des crimes est avancée depuis qu'il y a la guerre.

XVI

L'ENFANT DANS LA RUE

Ce n'est que le lendemain, environ quatre heures, qu'Irène revint de son étourdissement et recommença de se contrôler soi-même ; mais on ne saurait dire que jusque-là elle se fût abandonnée en fermant les yeux, et qu'elle n'eût point conscience des événements précipités, heurtés, absurdes où elle participait. Pas un détail ne lui avait échappé. Avec une lucidité singulière et hostile, elle avait observé, noté tous les gestes de la princesse-mère, qui exécutait à la rigueur un plan préconçu.

Tout, d'avance, était réglé. Le départ fut à dix heures, aussitôt après le déjeuner du matin. Rosa demeura pour faire les malles. Sophie-Daphné, qui, trois mois plus tôt, considérait comme un voyage et un déménagement le transport de sa personne et de ses meubles, de la rue Saint-Dominique à l'avenue de l'Alma, prit garde enfin que c'était une simple course, et que l'on pouvait même faire dix fois la navette en une seule journée.

— Vous retournerez cette après-midi au *Titanic*, — dit-elle à M. Gilet, — payer la note et distribuer les pourboires.

Elle ne souffrait pas un retard de cinq minutes. Il se fût

agi de prendre le train, qui n'attend pas, elle eût flâné davantage. Elle ne se donna point le temps de faire ses adieux au « personnel », et ne prit congé d'aucun de ses intimes, ni de M. Orcemont, ni du baron de Chambly, ni du marquis de Sainte-Honorine, qui tous les trois, pourtant, lui avaient demandé la main de sa fille : ces démarches, même quand elles n'ont aucune suite, donnent aux relations un certain caractère de sérieux.

Elle ne s'était pas inquiétée des Moreau-Delval, qu'elle pensait ne revoir de sa vie, mais avec qui elle était dans les termes de la plus cordiale amitié, la veille. Au départ, elle ignorait encore le malheur qui les avait frappés. Elle dit à Irène, dans l'omnibus :

— Au fait ! Avez-vous su pourquoi *ces* Moreau-Delval avaient hier matin une figure à l'envers? Je l'ai parfaitement remarqué, et au moment que je vous en parle, je les revois comme s'ils étaient vis-à-vis de moi sur cette banquette. J'ai une mémoire ! Sauf pour les numéros de téléphone et pour les noms propres.

— Je crois que Jacques, l'aviateur, a été tué, — répondit Irène, qui en effet ne savait rien de plus, et ne pouvait user que de cette formule.

— C'est affreux, — dit la princesse, sans le moindre accent.

Elle ajouta, tout aussitôt :

— Jamais je n'aurais supposé qu'un homme qui a de si bonnes manières pût me voler, à moi, des bijoux historiques.

Irène avait tout vu, tout entendu — et tout subi ; sans une velléité de résistance, ou même d'effort pour obtenir que les choses fussent autrement qu'elles n'étaient ; sans révolte vaine, — sans regret. Elle n'espérait pas de jamais remettre les pieds au *Titanic*, ni de jamais revoir Serge, et elle n'avait pas même tenté de le voir une dernière fois, de lui dire un mot, de lui expliquer — si elle le comprenait elle-même — pourquoi elle s'en allait.

Les hommes, en guerre, ont une sensibilité de guerre : non seulement les combattants, mais les étrangers, les neutres, les hommes et les femmes, toute l'humanité, par contagion, par une sorte d'influence de l'atmosphère. C'est une sensibilité qui endure plutôt qu'elle ne sent. A quoi bon la définir? On

ne la comprendra plus demain. Elle est prodigieuse et momentanée. Aucun des noms vulgaires, usuels, ne convient à cette inimaginable capacité de souffrir, moralement ou physiquement, de recevoir des coups, qui font trop mal pour faire mal. Ce n'est pas du fatalisme, de la stupidité, une lâche résignation ; surtout ce n'est pas une faiblesse, mais une force, au-dessus de toutes les forces, plus forte que le destin, plus forte que la mort. Elle ne se dément jamais : elle est seulement coupée de grands accès de fatigue, et elle se retrempe en des sommeils soudains, prolongés ou brefs, absolus.

Irène avait la sensibilité de guerre...

Maintenant, elle se retrouvait « chez elle », et elle n'y était pas dépaysée. Elle se rappelait à peine le décor du *Titanic*. Hélas ! la figure même de Serge pâlissait déjà dans sa mémoire comme les objets de là-bas...

Elle avait repris toutes ses plus anciennes habitudes, ses gestes autrefois familiers. Quand elle traversait une pièce, elle n'hésitait pas sur la direction. Elle était « chez elle », et cela lui procurait une espèce de bien-être. Cependant, elle était désœuvrée, elle n'avait rien à faire, elle errait dans l'appartement.

Elle entra dans le salon et vit sa mère au travail. La princesse avait déjà repris la blouse et le bonnet chiffonné de madame Vigée-Lebrun, elle tenait la palette et le bâton. Elle venait d'attaquer, non l'entre-deux des fenêtres où, avant la guerre, elle méditait de peindre l'après-midi d'un faune, mais le panneau vis-à-vis, qu'elle voulait animer d'un Narcisse. Elle se bornait pour l'instant à « mettre en place », au fusain ; et pour ce premier travail, le bâton, la palette inutiles la gênaient fort ; mais elle ne se fût point séparée de ces accessoires symboliques, plus qu'un roi, sur son trône, du sceptre, de la main et du globe. Déjà Eprouhimov tenait la pose. Il avait revêtu le costume de celui que la nymphe Echo appelait en vain, si cela peut s'appeler un costume. Il était mollement couché sur le canapé-gondole, de brocatelle à grands ramages, bouton d'or et rose vif, qui figurait sans doute un rocher ou un banc de gazon, et il se penchait vers le parquet à points de Hongrie merveilleusement ciré, faute d'une source où il pût contempler son image.

— Vous voyez, ma chère, que moi, je ne perds pas mon temps, — dit Sophie-Daphné avec la fierté d'une bonne ouvrière.

Elle s'avisa que l'attitude d'Eprouhimov serait plus avantageuse s'il la modifiait légèrement ; mais elle ne se soucia point de lui donner des explications à n'en plus finir et qu'il n'en finirait pas de comprendre : elle préféra de quitter son tabouret et d'aller faire le changement de sa propre main. Elle saisit délicatement le pied du danseur et tira sur l'une des jambes, de manière que le contour de cette jambe débordât celui du canapé, et que le pied pendît dans le vide.

Comme elle était occupée à cette besogne, cinq heures sonnèrent, en même temps que la porte s'ouvrait, et un petit valet de chambre de la classe 18 annonça Son Altesse Royale madame la duchesse Ulrique-Éléonore.

— Eh bien, ma chère, — dit Ulrique-Éléonore, — qu'est-il donc arrivé? Quel drame? Rosa m'a téléphoné en votre nom que vous étiez de retour ici.

La duchesse prononça toute cette phrase de bout en bout, parce qu'elle l'avait commencée dès le palier et put l'achever dans l'antichambre ; mais elle s'arrêta net sur le pas de la porte, à la vue de Narcisse de qui la princesse de Samos tenait le pied.

« Ah ! pensa-t-elle, décidément il est encore mieux que l'aviateur et le rastaquouère. »

Elle fit aussitôt réflexion — telle était sa promptitude d'esprit — que la chance devait avoir tourné, puisque la princesse ne la recevait plus au *Titanic* — maudit *Titanic* qui lui portait la guigne —, et qu'ici peut-être ses entreprises auraient un meilleur succès. Naturellement, elle ne le dit point en toutes lettres, mais ce fut cette arrière-pensée qui lui dicta sa réplique :

— Voulez-vous, ma chère, que je vous dise? Personnellement je ne suis pas fâchée que vous soyez rentrée chez vous.

Ses yeux en disaient bien plus long. Sophie-Daphné, qui entend à demi-mot, lui répondit sans avoir l'air de lui répondre, mais à la vérité fort directement :

— Eh ! vous aimez le corps humain !

Puis, prenant garde qu'elle tenait toujours le pied, madame

la princesse de Samos le lâcha, et entama le récit de la nuit tragique.

— Nous savons, nous savons, — interrompit Ulrique-Éléonore que Démètre n'intéressait plus du tout. — Rosa, quand elle nous a téléphoné en votre nom, nous a dit les choses grossièrement.

— Hein ! ma chère ! Votre Altesse Royale eût-elle supposé cela d'un homme si parfait? Car vous aviez remarqué vous-même qu'il était beau. Ex-trê-me-ment beau. Ne dites pas non ! Et cet Adonis — fit-elle, obsédée par les souvenirs de la mythologie — cet Adonis voulait me dérober le rubis de François-Joseph, l'émeraude d'Abd-ul-Hamid !... Figurez-vous, je venais de rentrer dans mon appartement, monsieur Gilet ne m'avait pas même encore *dit bonsoir pour la nuit*...

Et elle reprit du commencement, *da capo*. Ulrique-Éléonore n'essaya plus de la faire taire, se contenta de ne l'écouter point, et de regarder Narcisse couché sur le canapé-gondole. Irène n'écoutait pas davantage. Les paroles de la princesse-mère n'étaient à son oreille qu'un bruit. Elles n'évoquaient pas les fantômes de la soirée ; elles avaient toutefois cet effet singulier d'éveiller en son cœur, non le souvenir, mais la souffrance qui l'aurait dû torturer depuis la veille et qui seulement alors le poignait.

Ce fut d'abord comme un coup de lance, qu'Irène sentit, qu'elle cessa de sentir, et de nouveau elle s'engourdit ; puis deux ou trois coups pareils, espacés ; enfin une douleur continue — physique —, si insupportable qu'elle se leva, s'enfuit, comme, dans les incendies, ceux dont les vêtements prennent feu se sauvent et courent toujours devant eux sans savoir où.

Elle courut jusqu'à sa chambre, mit un manteau, un chapeau, et, seulement quand elle fut prête, pensa que dans une heure Serge allait revenir du collège, comprit qu'elle avait résolu d'aller rôder aux abords du *Titanic*, pour le rencontrer dans la rue, par hasard.

Elle partit. D'ailleurs, il lui semblait qu'elle entreprenait une expédition lointaine et impraticable ; qu'elle s'en allait témérairement vers un lieu qui désormais lui était défendu ; que si, après mille épreuves, après un temps indéfini, elle y atteignait, on ne sait quel enchantement lui interdirait d'y

pénétrer. Qu'importe? La rue est à tout le monde. Elle ne voulait que rencontrer Serge — par hasard —, le voir — de loin —, peut-être même sans se montrer : car déjà elle s'intimidait. Elle pensait : « Que lui dirais-je? » Elle avait aussi des scrupules. Elle se demandait si elle ne faisait pas quelque chose de mal, de vouloir recommencer ce qui était achevé, si le ciel ne l'en punirait pas. Mais elle ne pouvait pas rester en place. Elle avait trop besoin de marcher, de fuir. Aller là, ou autre part !... Et elle courait presque. Elle s'étonna d'arriver si vite. Quand elle aperçut le bloc imposant de l'hôtel, elle pensa : « J'ai eu tort. » Que venait-elle chercher dans cette demeure étrangère? Elle faillit renoncer.

Elle biaisa, mais pour prendre la rue qui passe derrière le *Titanic*, sur laquelle donnaient les fenêtres de l'appartement quitté ce matin, les fenêtres de Serge. Elle savait exactement quel chemin suivait son ami, pour aller et pour revenir, chaque matin, chaque soir, et même où il avait l'habitude de passer d'un trottoir sur l'autre. Elle suivit le même chemin en sens inverse.

Elle ne s'aventura pas trop près de l'hôtel, crainte d'être reconnue ; d'autant que la rue était presque déserte, le portier, qui se tenait toujours devant la porte à ne rien faire, aurait de loin remarqué cette femme qui allait et venait, et de près l'aurait reconnue. Elle levait à la dérobée les yeux, elle voyait les fenêtres de son ancienne chambre et, au-dessus, celle de la chambre de Serge.

Puis elle tournait la tête vers l'extrémité de la rue, par où il aurait dû venir, et d'un regard où elle concentrait toute sa volonté, impérieusement, tendrement, elle appelait Serge : il désobéissait, il ne venait pas.

Était-il en retard? Elle consulta sa montre et vit que non, l'heure n'était pas encore passée.

Elle songea :

« Je suis folle d'être venue ! Il n'est certainement pas allé aujourd'hui au collège, après ce qui est arrivé. »

Et elle souhaitait de dire vrai, tant elle craignait son abord, ses propres sentiments, ceux de Serge ; tant elle était embarrassée de sa contenance et des mots qu'il faudrait trouver.

Cependant, à l'heure juste où il venait chaque soir, elle l'aperçut venir. Il était allé au collège, *comme à l'ordinaire*, en ce jour de deuil ! Irène comprit le sublime de cette régularité bourgeoise, et que les Moreau-Delval, eux aussi, avaient la sensibilité de guerre...

Serge aussi. Seulement, comme il n'était qu'un enfant, il était impassible avec un peu plus d'effort et de raideur que les hommes. Il avait une plus pauvre figure, et, dans le maintien, un peu moins de simplicité, un peu trop de dignité.

Il aperçut Irène. Tout autre jour, il aurait couru : il ne hâta point le pas. Elle se serait élancée vers lui : elle fit halte, et l'attendit. Quand ils se joignirent, il lui toucha la main, en disant d'un ton naturel, d'une voix assez morne :

— Ah ! c'est vous?...

Mais il ne put dissimuler entièrement le grand plaisir qu'il éprouvait à la revoir, après avoir cru sans doute, lui aussi, ne la revoir jamais et s'être résigné, le grand plaisir qu'il se reprochait peut-être.

Elle lui dit :

— Vous avez su?... On vous a raconté?...

Il fit un signe de tête.

— Vous savez aussi?... — dit-il après un instant.

Elle fit le même signe. Elle n'allait pas lui dire des paroles de consolation banales ! En somme, ils ne pouvaient rien se dire, ils n'avaient rien à se dire. Mais ils s'étaient revus, contre tout espoir. Ils s'envisageaient.

Ils firent quelques pas, puis s'arrêtèrent, parce que Serge sentit qu'elle ne voulait pas, qu'elle ne devait point passer devant la porte de l'hôtel. Ils retournèrent même un peu en arrière.

Serge soupira.

— Alors, — dit-il, — ce soir, vous ne viendrez pas dans ma chambre?

— Ni les autres soirs, Serge...

Il eut une idée d'enfant. Avec une mièvrerie triste, il lui dit :

— Je vais tout de même vous montrer ce que j'ai à faire pour demain.

Il s'arrêta encore, posa le pied sur le chasse-roue d'une porte cochère, et sur son genou ouvrit sa serviette d'écolier. Il en

tira un cahier, qu'il lui tendit. Alors elle eut des larmes plein les yeux et ne put rien lire. Mais, en lui rendant le cahier, elle lui dit :

— Cette fois, ce n'est pas trop difficile, vous pourrez très bien vous en tirer tout seul.

Il comprit que le moment terrible était venu, qu'Irène allait le quitter, il eut une seconde d'angoisse. Il dit :

— Je sais bien que vous ne pourrez plus monter dans ma chambre ; mais on pourrait peut-être, de temps en temps, se rencontrer dehors, comme aujourd'hui?

— Oui, — dit-elle, — oh ! oui...

— Je ne vous demande pas tous les jours, mais une ou deux fois par semaine.

— Oh ! oui...

— Alors, à bientôt?

— Oui... à demain.

Il fut si heureux qu'il saisit le bord du manteau d'Irène et le baisa furtivement. C'est lui qui la quitta. Il se sauva, courut vers l'hôtel. Irène aussi avait eu un éclair de joie ; mais, quand elle ne le vit plus, elle se sentit bien abandonnée.

Elle resta sans bouger, un moment. Puis, discrète et humble, elle s'éloigna.

Comme elle n'avait plus rien à ménager, elle se risqua cette fois jusqu'à la porte du *Titanic*. Elle passa. Puis elle alla plus loin, jusqu'à la porte de l'hôpital. Et justement, il y avait là une voiture d'ambulance, comme le jour qu'elle était revenue de la maison de danses avec la duchesse Ulrique-Éléonore.

Comme ce jour-là, une civière était sur le trottoir ; et sur la civière un homme était étendu, tout pareil à l'autre, si beau dans ses vêtements bleus déteints et dans sa gaine de boue !

Irène le considéra longtemps, et partit, plus triste, infiniment triste, honteuse d'être triste.

Elle murmurait ces mots, qui n'avaient pas beaucoup de rapport avec sa pauvre détresse privée, mais qui lui semblaient la contenir en même temps que toute la détresse humaine :

— Il y a la guerre... Il y a la guerre...

ABEL HERMANT

CAHIERS D'UN ARTISTE[1]

(1915)

II

30 octobre 1915.

En attendant le retour de M. Duquesne-Brouchet, j'ai fait, hier, ma visite annuelle à Montcarme ; j'en ai avancé la date, puisque notre permis expire cette semaine, et qu'il n'y a d'autre moyen que l'automobile, pour se rendre dans ce coin perdu et sauvage de la côte. Ce n'est pas par plaisir que j'allais à Montcarme ; je ne savais de quoi parler à M. Fertendre ; j'espérais presque n'être pas reçu. M. Fertendre est dehors du matin au soir, ne rentre que pour les repas, après avoir parcouru à cheval toute l'étendue de son domaine, où il surveille le travail des soixante hommes et femmes que la guerre ne lui a pas pris. Il y avait des chances pour que je n'eusse que des cartes à déposer.

La route d'Offranville à Montcarme, toujours éventée, est une des plus ingrates de la côte. Elle suit la falaise, traverse quelques pauvres villages, s'allonge entre les champs déjà labourés à la Toussaint. En été, c'est, à droite, une mer de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1916.

blés jusqu'à l'horizon ; à gauche, la Manche se confond avec le ciel dans la brume. Des arbres rabougris et tordus par le vent du large semblent nus, même en août. On ne retrouve le charme gras de la Normandie que dans les vallées, qui se terminent par des plages vers lesquelles courent des rivières poissonneuses. On descend et remonte à chaque bourg encaissé, tous les dix ou quinze kilomètres, mais entre les trois oasis qui me séparent de Montcarme, le trajet est lugubre, en automne. M. Fertendre, lui-même — et il n'est pas sujet au spleen — s'avouait jadis vaincu par la mélancolie, à l'aller et au retour des chasses que, depuis longtemps, il ne suit plus. L'on pense qu'il ne s'y rendait, n'étant plus maître d'équipage, que pour défendre, en cas de litige, ses intérêts et ceux de ses fermiers. Il se croit indispensable à dix lieues à la ronde; Fertendre est une espèce de souverain.

Montcarme est peut-être la plus morne de toutes les agglomérations perchées sur la falaise : une église misérable, deux mares, quelques bicoques avec des nasses et des filets qui sèchent aux murs des chaumières ; des cochons, des poules, du fumier : voilà tout ce dont se compose le hameau. Une valleuse, dans la falaise, le relie à une plage où Cadoudal, assure-t-on, aborda, une nuit, avec ses partisans. Fertendre-Hameau est à douze cents mètres du manoir de Fertendre ; une grille, le pavillon d'un garde, signalent l'entrée du domaine. Dès cette grille franchie, le décor change d'aspect ; des lisses blanches encadrent des prés où paissent des vaches propres comme si l'on faisait leur toilette ; on aperçoit, dans un creux, une sorte de cité ouvrière ; un clocher moderne domine des pins, à l'endroit où la côte se relève, avance et forme une sorte de cap, à l'extrémité duquel, comme un phare, se dresse un ancien château des Montmorency. Le père de M. Fertendre l'a reconstitué d'après des plans de Viollet-le-Duc, en altérant déjà le style que Juste Fertendre, vers 1880, modernisa sur les conseils d'un architecte écossais. Aujourd'hui Montcarme ressemble à la demeure d'un gentleman-farmer, comme il en est tant en Angleterre. Le lierre recouvre en partie la pierre et la brique de Bourgogne. Une tour datant de Louis XI — le beffroi — plus ancienne que le château, flanque une aile du manoir. Elle tombe en ruines, mais elle est habitée.

*
* *

Quand j'arrivai, j'entendis des gémissements, en passant devant le beffroi. Je ne me rappelais pas que la chambre d'Ursule fût au deuxième étage, auquel des barreaux de fer donnent un aspect de prison avec ses petites fenêtres à meneaux. La porte du vestibule était ouverte. On n'allume le calorifère que plus tard, dans cette maison où tout est militairement réglementé. Pour M. Fertendre, l'hiver normand ne commence que le 21 décembre et finit en mai. Il faisait plus froid dedans que dehors; M. Fertendre a toujours trop chaud.

Il n'y avait personne dans le vestibule — et point de sonnettes. Les sonnettes, les tapis, les miroirs, les tentures, par principe, sont exclus ; Juste Fertendre ne veut rien de ce qui se casse, de ce qui s'use. Il n'y a chez lui que du fer et du bois naturel. La peinture est un fard inutile aux bons matériaux.

J'attendis que quelque serviteur apparût. Je prêtai l'oreille du côté de l'escalier qui mène au sous-sol ; je frappai du pied, toussai ; le silence n'était rompu que par le bruit lointain d'une voix plaintive et le croassement des corneilles. Je m'assis sur un bahut et me mis à rechercher certaines maximes latines, italiennes, d'aucunes grecques, jadis inscrites dans des panneaux de chêne. La plupart de ces légendes ont été remplacées, elles n'exprimaient sans doute plus la philosophie *actuelle* du propriétaire.

Un chien accourut, entra dans l'antichambre en aboyant, me flaira, puis repartit, comme pour prévenir son maître qu'un inconnu était là. Le gravier craqua sous un pas lourd, un sifflet autoritaire rappela le chien, qui était revenu me flairer encore. « Ici, Saxe ! ici ! » C'était M. Fertendre, une carabine sur l'épaule, en veste de coutil, pantalon de velours gris à côtes, qu'enserrent des guêtres de cuir.

— Je ne vous ai pas fait trop attendre? J'étais dans la plaine, quand la corne de l'auto m'a prévenu de l'arrivée d'une visite ; je faisais ma ronde, pas tout près d'ici ; nous sommes envahis par les lapins : un an sans chasse !... Il me fallait le temps de revenir et je n'ai plus mes jambes d'autrefois !

Dans un mois, je prends mon âge ; soixante-quinze !... Venez donc ; je vais mettre une allumette sous les fagots... nous ne sommes pas frileux, nous...

M. Fertendre, toujours aimable et de cordial accueil, m'empoigna par le bras, me posa mille questions affectueuses, me remerciant d'être venu si loin pour voir des gens et des lieux si austères.

— Je ne veux pas, — lui répondis-je, — quitter la Normandie sans prendre congé de vous ; je vous ai à peine aperçu cette fois, mais je pense bien souvent à Montcarme, à ceux que la guerre en éloigne... qui d'habitude sont autour de vous à la Toussaint.

M. Fertendre ne m'écoutait déjà plus. Il me plaqua contre la cheminée, assez vaste pour que plusieurs personnes s'y blottissent sous la hotte comme dans les anciennes cuisines de campagne. Des lambris montent jusqu'au plafond et, d'un côté, se développent en cases pour les livres, de l'autre, se creusent afin qu'un escalier en colimaçon donne accès aux rayons supérieurs de la bibliothèque, où sont les ouvrages plus rarement consultés.

En général, M. Fertendre permet à peine à son interlocuteur une parole : il professe. Or, j'étais là depuis plusieurs minutes, et le silence s'était établi. Une fumée de fagots mouillés nous piquait les yeux ; M. Fertendre ouvrit une fenêtre sur le beffroi ; un long gémissement parvint jusqu'à nous.

— Ce n'est rien... c'est Ursule... — dit M. Fertendre. — Le peu de raison qui lui restait... parti ! Elle n'avait plus qu'un pas à faire ! La guerre achève l'œuvre de la nature... Vous imaginez ce que la guerre a pu ajouter d'exaltation maladive au cœur de notre nationaliste... moi, Juste Fertendre, je n'ai jamais pu convaincre ma fille depuis l'*Affaire* !... Ursule ne quitte plus sa chambre dans la tour où nous l'avons installée. Jean, son frère, est au-dessous. Il n'entend pas les plaintes de sa sœur... Jean s'affaiblit tout doucement. Il reste couché la plupart du temps... Les sourds sont plus tristes, dit-on, que les aveugles : je ne l'aurais pas cru, puisqu'ils peuvent lire et n'entendent pas les bêtises que disent les autres...

*
* *

Jean et Ursule sont les deux enfants de M. Fertendre auxquels je n'aurais pas fait allusion. Pourquoi leur père, ce jour-là, commença-t-il par me parler de ces pauvres êtres? Je suis venu cinquante fois à Montcarme sans qu'il en fût jamais question. Il y a vingt ans que Jean travaille à une traduction de Dante, l'été en Suisse, chez son beau-frère Wanting, le mari de Flora, et l'hiver à Menton. Je ne me rappelle plus le visage de Jean !

Mademoiselle Ursule se retire toujours quand il vient des visiteurs. Nous déchiffrions, jadis, de la musique ensemble. Ursule paraissait, alors, une jeune fille remarquable. Jadis ! Depuis 1890, je crois l'avoir vue au bout de la table, à des repas pendant lesquels M. le professeur Chambly, du haut de la tribune, faisait des lectures. On était rarement dans l'intimité, à Montcarme ; dix-huit chambres d'amis ne désemplissaient guère ; amis de M. Fertendre, mais surtout disciples, admirateurs de M. Chambly, venus pour recevoir « la parole de Vérité ».

Quand ce professeur revint d'Australie, ayant perdu sa chaire au Collège de France, il s'établit au manoir pour y poursuivre ses études sur le Socialisme scientifique. A cette époque, monsieur et madame Fertendre organisaient l'exploitation qui servit un peu de modèle à François-Xavier Germancin de la Taille. Montcarme est une sorte de bourg indépendant ; il produit assez, à lui seul, pour répondre aux besoins de ses soixante-dix-sept feux. M. Fertendre venait de bâtir les ateliers, les fermes, les logements d'ouvriers, une chapelle, même, par condescendance pour les femmes.

Du fauteuil où j'étais assis dans la bibliothèque, j'apercevais cette vaste salle, pareille à ce qu'elle était quand, encore bruyante des conversations de la famille Fertendre et des disciples du professeur. Combien d'idées furent remuées, sous ce lustre de cuivre qui pend d'un plafond à poutres de chêne ! A côté de la bibliothèque est un salon de musique ; par la porte entrebâillée, je revis l'orgue, le piano, le violoncelle, les pupitres, le fameux lutrin de l'abbaye de Fécamp.

Que sont devenus les enfants et les jeunes gens qui chantaient des chœurs de Palestrina autour de leur père, l'organiste de cette maîtrise? Madame d'Aultreville vient de rafraîchir ma mémoire : on se perd dans les aventures de cette famille. Donc, Thérèse, Edwige, Aline, ont pris le voile; Thérèse et Edwige sont mortes ; Aline est supérieure d'un couvent en Belgique. Alban, le Jésuite, est revenu de Jaffa pour la guerre; il sert comme officier dans un régiment de dragons. David, vicaire à l'église de Montrouge, fut tué en relevant des morts sur le champ de bataille de la Marne ; et Jean le sourd est là-haut, dans son beffroi, avec Ursule la folle.

Qu'est devenue Denise, depuis comtesse Estenezzi? Et mistress Wanting, la blonde et espiègle Flora, qui, comme Denise, s'échappa, dès qu'elle le put, pour être bien loin du domaine de Montcarme? Le *Silentium* ! inscrit dans la chambre de Denise et de Flora Fertendre, avait trop pesé sur leur saine adolescence d'hamadryades...

Denise et Flora se sont mariées hors de France. Les trois filles de Denise Estenezzi sont en Moravie et ses fils, soldats de l'empereur François-Joseph ; John, le fils de Flora Wanting est en Allemagne et les deux autres, Aslhey et Stanford, se sont engagés dans l'armée britannique. « On n'a jamais vu une salade pareille! », comme le dit si bien madame d'Aultreville

Ces trois générations issues d'une pure souche normande m'apparaissaient encore, ici, telles que dans la paix...

*
* *

M. Fertendre s'était saisi d'un coupe-papier d'ivoire ; il en frappait ses molletières de cuir, selon le rythme de l'andante de la Symphonie en *la* de Beethoven, et ne paraissait plus conscient que je fusse en visite chez lui. J'aurais voulu deviner ses pensées. Il regardait dans le vide.

M. Fertendre est toujours robuste d'aspect, quoique un peu voûté ; quelques poils blancs parsèment ses cheveux bruns taillés en brosse, et encore drus ; sa moustache se relève comme celle d'un capitan. Resté svelte, il monte à cheval et marche

vite. Il se lève à quatre heures, prend une tasse de café, sans lait ni sucre, et deux rôties, après avoir reçu chez le régisseur, à la ferme principale, tous ses chefs de service. Autrefois, il entendait la messe : depuis les transformations de ses sentiments, il part le matin sans ce viatique. D'ailleurs, le curé du village ne vient plus qu'irrégulièrement : grande privation pour madame Fertendre.

A midi, le maître mange quelques légumes cuits à l'eau, du fromage et des fruits ; le thé est son meilleur repas, habitude que lui donnèrent ses enfants Wanting — et, à huit heures du soir, de la viande rôtie, un légume et de la compote sont tout le souper du patron de Montcarme.

Sans la guerre, me disais-je, M. Fertendre nous aurait tous enterrés ; il est de la pâte dont on fait les centenaires. Le féliciterai-je de sa bonne mine? Serait-ce à propos? Les morts, les absents, des revenants, s'interposai ententre nous. M. Fertendre me lança soudain :

— Ah ! pardon ! Excusez ! Je comptais le nombre de vaches qui paissent dans mes herbages sur Thilmesnil... Il m'en faut six pour une commande... je vous demande bien, bien le pardon... C'est que nous sommes en ce moment très en retard... C'est une complication pour le charroi, les chevaux, les voitures ! J'ai passé un contrat avantageux, — oh oui ! avantageux — avec les Anglais du Havre. Mais les trains, les communications avec la gare sont le diable et il me manque plus de cent ouvriers... Il faut avoir l'esprit constamment tendu ! Ma femme, qui pourrait m'aider, s'absente souvent. Tantôt elle va en Suisse voir son gendre Wanting ; quand elle est ici, elle perd des heures à la chapelle, à l'ouvroir ; elle s'occupe des catéchismes, de l'école. C'est curieux, les *affaires* ne l'intéressent plus !

— Madame Fertendre a des préoccupations, — répondis-je, — et des chagrins ; la mort de l'abbé David a dû être pour elle un grand coup.

Fertendre jugea :

— Ma femme n'est plus forte comme elle l'était. Sa foi, aussi vive que jadis, devrait pourtant la soutenir, comme elle soutient madame Germancin de la Taille, et ses filles... Non ! l'énergie de madame Fertendre se dépense à tenir l'harmo-

nium aux offices, à combiner les repas pour nous deux et pour les gens. Nous ne sommes pourtant plus *des masses* !

La fenêtre que M. Fertendre avait ouverte se referma sous la poussée du vent. C'était un court orage d'automne ; la pluie fouettait les vitres. Les gémissements d'Ursule devinrent des cris rauques.

*
* *

— Ah !... il y a quelqu'un? — chevrote une voix de vieille femme effrayée.

— Entrez, ma bonne amie, — répond M. Fertendre. — C'est notre voisin d'Offranville, qui nous fait sa visite d'adieu ; venez ; vous lui tiendrez compagnie quelques instants, pendant que je téléphone des ordres aux étables, car voici l'orage.

La voix grêle de madame Fertendre se rapproche :

— Je viens voir si la pluie ne chasse pas du côté de la mer.

Et madame Fertendre, après avoir épongé avec une serviette le rebord de la fenêtre, s'avance vers moi. Son mari est déjà dehors. « Les affaires sont les affaires ! »

Madame Fertendre était toute en noir, ratatinée, pâle, tremblante. Ses yeux de timide clignotaient ; son corps portait les stigmates de ses trop nombreuses couches. C'était une effrayante momie, avec une haute coiffure de nattes, des bandeaux plats, des boucles d'oreilles normandes en forme de croix ; elle les garde malgré son deuil, comme scellées dans sa peau.

— Excusez mon mari, monsieur, — dit-elle. — Juste est toujours le même ; ni la guerre, ni nos douleurs ne ralentissent son activité. Montcarme, l'avenir de Montcarme, comptent seuls pour lui. Comme les terres Rügli sont sous séquestre, notre vente s'est accrue considérablement, et le nombre des bras diminuant, Juste est sur la brèche, je puis dire, nuit et jour. Mon gendre Wanting est en Suisse ; il se tient en contact avec l'Allemagne où sont tous ses intérêts et son plus jeune fils. Juste désirerait faire venir ici monsieur Wanting qui serait un auxiliaire précieux ; mais je sens qu'il est retenu là-bas. Je vais parfois le voir, ainsi que ma fille. C'est bien loin, la Suisse !

*
* *

On commente dans le pays l'internationalisme du gendre américain de M. Fertendre.

Curieux de science allemande, Wanting, un an après son mariage, emmena sa femme en Westphalie. Flora s'est faite, comme lui, protestante. Madame Fertendre en conçut un amer chagrin ; elle voulut rompre avec le jeune ménage. Bientôt « on ne se vit plus » ; puis Juste, sollicité par l'intelligence pratique et moderne, de son gendre, exigea un rapprochement avec les Wanting, qui réapparurent en Normandie. On prétend que si Fertendre avait un faible pour l'un de ses enfants, c'était à sa fille Flora et à Wanting, l'époux de celle-ci, qu'il réservait ses préférences, Wanting, « *le seul homme de la famille qui ait le sens et le goût des affaires* ». Le gendre et le beau-père entretiennent une correspondance sur des questions d'élevage et sur la fabrication d'une sorte de margarine à bon marché qu'ils appellent « *Tuff* ».

Wanting, d'une vieille famille de Washington, retourna peu aux États-Unis. Les siens avaient mis des obstacles à son mariage avec Flora, qu'il avait rencontrée à Salzbourg, pendant un cycle Mozart.

Ce mariage marque une date dans l'existence de monsieur et madame Fertendre.

Jusque-là M. Fertendre a suivi la religion de ses ancêtres dont il garde toutes les traditions. Élevé loin de Paris, il n'y a jamais fait que de brefs séjours, et il chérit les préjugés, les habitudes des vieux gentilshommes campagnards, les manières de ses oncles maternels, ces messieurs de Boisobliaux. Il ne se rappelle pas son père, mort jeune, trésorier-payeur général à Rouen, mais il lui ressemble, dit-on. Du côté paternel, il a des cousines dans l'aristocratie locale, dont la marquise de Corpechaud, et les autres mariées à de moindres seigneurs. Il les écoute, les admire.

Il épouse une demoiselle de Béveron ; l'union de monsieur et madame Juste Fertendre est parfaite. Un enfant naît chaque année. La piété de madame Fertendre plaît à son mari, comme

« la plus nécessaire parure d'une épouse ». Mais le tempérament excessif de M. Fertendre se réserve une indépendance dont il ne se prévaut pas, tant qu'il ne fréquente que des chasseurs, des hobereaux-agriculteurs, et les braves curés du pays de Caux.

Il avait fait de fortes études. Licencié ès lettres, docteur en droit, latiniste et helléniste, musicien, son esprit turbulent devait être guetté par *le Malin*. Orgueilleux, sûr de lui-même, sociable du reste et très vivant, s'il ne désirait pas quitter Montcarme, ni aller vers le monde futile des capitales, il entendait bien que le monde vînt à lui. Habile au négoce, il augmentait sa fortune.

Le précepteur qu'il donna à ses fils aînés, Alban et David, les futurs ecclésiastiques, « *un homme distingué* ». Ce jeune M. Lelièvre — que j'ai connu — renouvela la bibliothèque. Les auteurs allemands, de Hegel à Nietzsche, furent mis en honneur. On joua, au manoir, des pièces d'Ibsen. M. Fertendre s'abonna aux revues étrangères. On apellerait aujourd'hui ce M. Lelièvre « un intellectuel » ; alors, on l'appela « un esprit très *cultivé* ». C'était un normalien. Bientôt il déplut à madame Fertendre, auprès de laquelle il prenait un plaisir indiscret.

Elle était encore fort belle.

On remplaça M. Lelièvre par un abbé, *trop distingué*, aussi, qui chargea encore les rayons de la bibliothèque de livres mis à l'index par Rome. M. Fertendre lut trop de ces ouvrages.

M. Fertendre voyagea un peu, sans sa femme qui attendait toujours une nouvelle naissance.

Cependant l'exploitation devint une véritable entreprise commerciale ; on y ajouta une chocolaterie, *genre suisse* ; la richesse de M. Fertendre s'en accrut d'autant.

C'est alors qu'arriva le professeur Chambly et son socialisme, qui éblouit M. Fertendre. L'affaire Dreyfus troublait la raison des Français, quand parut Mr Wanting, peu après que le comte Estenezzi, allié aux Corpechaud, eût emmené en Hongrie la belle Denise, sa femme. Les fils et les filles Fertendre étaient devenus des personnes indépendantes comme leur père, des cosmopolites, citoyennes de l'univers.

Mr Wanting ne resta qu'un an à Montcarme, mais ces

douze mois devaient avoir sur la carrière du beau-père, sur l'avenir du domaine, une influence qu'on appréciera plus tard.

Je crois savoir à peu près ce qu'est M. Fertendre aux yeux de sa femme, de ses enfants, de ses parents et de ses amis ; mais moins bien comment ses employés, dans cette petite population dépendante de lui, le considèrent.

Pour les siens, Juste Fertendre est le « *surhomme* » ; une puissance sur terre, un Titan. D'un simple faire-valoir de hobereau, Montcarme est devenu une exploitation célèbre, une fabrique comme celles de Malaunay et de Barentin, comme la Bénédictine de Fécamp. La vie d'intérieur a perdu de son charme et elle n'est plus, comme jadis, une existence de châtelains avec les loisirs et les distractions de la campagne. Les enfants Fertendre furent élevés comme si les garçons devaient choisir une profession, chacun selon ses goûts, et les filles se marier avec « des nobles » du pays. Quand je venais à Montcarme, il y a trente ans, je rencontrais ces demoiselles, les cheveux dans les yeux, en tabliers déchirés, une gaule à la main, conduisant les vaches à la mare ; leurs frères montaient les chevaux de ferme, poussaient la charrue, les jours de vacances. Les goûts intellectuels de leur père étaient étrangers à ces gamins, qui esquivaient les leçons de musique et les lectures. Leur mère leur donnait une éducation religieuse dont M. Fertendre, encore pratiquant pas décence, laissait toute la charge à sa femme. Il ne condescendait pas lui-même à ce qui serait une perte sèche de temps et d'énergie : il préparait pour ses fils une tâche lointaine... mais si ses ambitions étaient illimitées et ses desseins grandioses, il ne s'en ouvrit à personne, jusqu'au jour où les précepteurs et le professeur Chambly vinrent à Montcarme.

Ces messieurs tournent la tête de Juste, pensa madame Fertendre.

En vérité, Lelièvre et Chambly lui furent, dans l'ordre de la sociologie, de la philosophie, de la science, ce qu'est à un fidèle époux confiné dans sa province, et qui demeure vertueux par inexpérience et manque d'occasion de ne l'être plus, un viveur parisien qui lui dit : — Imbécile ! on peut s'amuser sans faire de mal : viens donc ! ce n'est pas dangereux !

Fertendre connut l'enivrement des sensations nouvelles et le plaisir non pareil de se croire supérieur aux gens qui l'entouraient. *Me libérer;* se libérer ! Fertendre voulait se libérer.

D'aucuns auraient pu le railler. Mais « ses affaires magnifiques, » ses triomphes dans l'exploitation, surent forcer l'assenment de tous.

Les deux précepteurs des fils ne servirent qu'au père.

Quant aux fils, Alban et David, il était trop tard ! Ils avaient, comme trois de leurs sœurs, la vocation religieuse. Et M. Fertendre dut se dire alors : Tant mieux, je serai plus libre : qu'ils me laissent seul ! Tout était pour lui comme un fruit défendu qu'il saisissait d'une main de héros; il rêvait de la Toison d'or.

Mais il y a parfois de l'ingénuité chez les « surhommes ».

M. Fertendre — m'a-t-on dit dans le pays — fut habile avec ses ouvriers et ses ouvrières. Dès qu'il éprouva des résistances, des jalousies, il intéressa à son exploitation tous ceux qui s'y employaient; le professeur Chambly lui fournit les données « *scientifiques* » d'une coopérative. D'abord les fermiers du canton apportèrent chacun le lait de leurs vaches, des beurreries furent fondées sur le domaine, avec participation des ouvriers aux bénéfices. Petit à petit, M. Fertendre engloba la région dans son entreprise, gardant et même augmentant le bénéfice de chaque individu... assuré d'ailleurs de ne pas y perdre. Le plus difficile, ce fut de s'adresser à la main-d'œuvre étrangère, de faire venir des paysans d'autres départements. Cette politique était en train de réussir à la veille de la guerre. Mais grand fut l'étonnement de M. Fertendre, quand, après les élections de 19... il fut accusé de n'avoir conduit aux urnes que des socialistes. La petite population de Montcarme devint, en Seine-Inférieure, « foyer d'anarchie », au moins de révolution. Madame Fertendre en fut horrifiée, mais elle n'en dit mot à son mari : elle avait pour elle la majorité des femmes, restées pieuses et pour qui l'école, le dispensaire, l'ouvroir, sous la direction des religieuses, étaient rassemblés auprès de leurs demeures, dans cette *cité-modèle.*

En d'autres circonstances, j'eusse demandé à M. Fertendre qu'il me développât ses théories. Aujourd'hui, c'était une

visite de condoléances et de sympathie, que je venais lui faire.

***

Les différentes fois que je suis venu à Montcarme sont très nettes dans mes souvenirs. J'ai connu madame Fertendre encore jeune ; je l'ai vue vieillissante, de plus en plus effacée. Nous n'avions pas causé ensemble depuis longtemps. Mais aujourd'hui, je l'avais prise au dépourvu, forcée de faire acte de maîtresse de maison.

Son mari s'éternisait au téléphone. Il me cria, du poste où il se tenait :

— Ma femme va vous servir la collation... Ne m'attendez pas ; je dois courir au moteur électrique, sans quoi nous n'aurions pas de lumière et les jours sont déjà courts.

Madame Fertendre sonna : une grosse paysanne reçut des ordres pour le thé, et nous fûmes de nouveau tête à tête, madame Fertendre et moi. Elle taquinait ses nattes, me regardait, puis le plafond ; enfin elle émit quelques lieux communs sur la guerre. Étais-je très éprouvé dans mes affections? Elle savait, pourtant, que je n'ai aucun de mes proches aufeu. Je ne voulais pas la questionner sur son fils Alban, ni sur la mort de l'abbé David. Elle ne put se retenir de prononcer le nom de ce héros, dont elle me raconta la fin, comme s'il se fût agi d'une histoire très ancienne.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! — dit-elle, en terminant d'une voix blanche, et sur le ton d'une sœur tourière.

Je lui parlai des lettres des dames Germancin, au sujet du lieutenant Charlie Durbeck.

— Je tâche de m'inspirer de nos amies. Elles ont, il est vrai, le bonheur et la consolation d'être toutes trois ensemble, unies par les mêmes sentiments, la même foi chrétienne. Les familles aussi nombreuses que la nôtre sont forcément dispersées. La nôtre est un peu plus *tiraillée* qu'aucune que je sache. « Mais telle est la volonté du Très-Haut : qu'elle soit faite ! » m'écrivent mes amies Germancin. Je ne peux plus correspondre avec mes petites-filles Estenezzi. Jusqu'au printemps dernier, nous recevions quelques lettres par l'ambas-

sade d'Espagne. Denise, leur mère, vous savez, monsieur, est veuve ; elle s'est réfugiée en pays neutre ; elle est en Hollande. Je voudrais qu'elle rejoignît sa sœur Flora et Mr Wanting. A-t-elle quelques raisons de rester à La Haye?... Je ne sais lesquelles ! Ses fils sont officiers... dans l'armée autrichienne ; mais Dieu nous a épargnés, *ils ne se battent pas sur notre front ;* ils sont en Russie... Mes petits-fils Wanting, vous le savez aussi, sont naturalisés anglais ; ils sont soldats ; quant à Grant, leur petit frère, il doit être dans un camp de concentration près de Posen, où la guerre l'a surpris chez un professeur d'agriculture. Il s'est déclaré Anglais, Dieu sait pourquoi ! Celui-là, je ne le connais que par sa photographie. Nous sommes si loin les uns des autres !...

Et comme honteuse d'avoir parlé si longtemps, elle ajouta :

— Mon mari s'attarde... je regrette, c'est lui que vous venez voir... je vais téléphoner.

La jeune servante vint annoncer le thé ; je restai seul pendant quelques minutes. Et toujours les gémissements venaient du beffroi, rompant le silence de cette grande maison.

Il ne pleuvait plus, le vent avait cessé.

J'étais déjà depuis près d'une heure à Montcarme où j'avais eu tant d'appréhension à me rendre, comme auprès de gens de France les plus atteints par la guerre, dans leur cœur, sinon dans leurs intérêts. Que de drames dans ces trois générations ! Je revenais, à la Toussaint, dans ce manoir jadis bruissant comme une ruche d'abeilles, aujourd'hui habité par deux vieillards, par un sourd-muet et une démente, les seuls présents des neuf enfants et des sept petits-enfants de M. Fertendre. Je m'inquiétais : comment les vieux aïeuls supporteraient-ils leur isolement, de quelle façon pourraient-ils réagir? On m'eut appris leur mort, que je n'eusse pas été surpris, quoique M. Fertendre, chaque samedi, dit-on, descende encore gaillardement de son tape-cul sur la Place du Marché, avec cette allure conquérante, cet air d'assurance qui le rendent redoutable aux braves gens de la région :

— Avec lui, — disent-ils, — on a toujours affaire à plus fort que soi, dame !

M. Fertendre raconte plaisamment qu'un jour, étant en discussion avec maître Genrod, de Colmesnil, à propos de sacs

de grain que ce cultivateur voulait lui acheter, et dont la qualité n'était pas en rapport avec le prix, Genrod en offrit la moitié. Fertendre, en le reconduisant, aperçut une image de catéchisme qu'il garde sous verre dans son cabinet : il hésita, puis tapa dans la main de Genrod pour conclure la transaction. M. Fertendre faisait encore un bénéfice.

— Je n'ai que du sang normand dans les veines ! — disait en riant M. Fertendre, fier de son adresse.

***

Juste Fertendre m'a toujours intéressé par les contradictions dont abonde son caractère. Influençable, comme certains esprits curieux et ouverts, il est chimérique, mais il a « *une volonté de fer* » dans l'action. Et ses idées ! Il y tient, surtout si elles servent au développement de son « *négoce* ». Il semble qu'il en ait de deux sortes : celles qui sont la parure de sa vie, et celles qui en sont le procédé. Il en changea selon ses besoins, « *logiquement* », dit-il. Très personnel, il n'admet pas qu'on l'entrave. S'il ne se maîtrisait pas, il serait irascible. Tout est voulu, organisé dans son existence. Si ses appétits d'homme sanguin rugissent, alors il devient furieux. Dans une autre société, dans quelque pays du Far-West, on imagine un Juste Fertendre tout différent du patron de Montcarme, mais il n'aurait point quitté ce coin de terre où il naquit, où des intérêts le retiennent par des chaînes qu'il eut parfois envie de rompre.

Je le vis un jour jeter au feu un coffre où il garde des autographes, parce que la serrure résistait : il voulait me lire des lettres de Proudhon. Une colère de Fertendre, c'est un cyclone qui ébranle la maison. J'ai donc vu Fertendre en colère ! Mais jamais triste. S'il était chagrin, ce serait de ce qu'aucun de ses fils ne voulût continuer son œuvre après lui. Il se retrouve dit-il, plutôt dans ses filles mariées, et dans leurs enfants. Il ne souffrira *que le jour où il s'arrêtera.*

***

Nous étions dans le réfectoire, madame Fertendre en face de moi, de l'autre côté de la longue table sans nappe,

chacun assis sur les durs bancs d'église qui en font le tour. Au fond de la salle, un tronc d'arbre se consumait sans donner de flamme, sur des chenets de cuisine hauts comme un homme; à l'autre bout, c'était l'estrade où, jadis, le professeur faisait ses lectures. Les fenêtres ogivales, avec leurs vitraux monochromes, laissaient filtrer les dernières lueurs du jour. La lampe électrique s'éclaira ; des pas résonnèrent sur les carreaux du vestibule.

— L'électricité fonctionne? Ah ! c'est bien ! — dit M. Fertendre en rentrant. — J'ai failli croire que nous n'en viendrions jamais à bout !

Il versa dans un bol du lait et quelques gouttes de café, découpa dans un miche des tartines, remplit une assiette de « *porridge* » et mangea le tout en rendant compte à sa femme de ce qu'il avait vu et ordonné ; puis, se tournant vers moi :

— Vous rappelez-vous ma ribambelle d'enfants dans cette salle, quand vous nous faisiez le plaisir d'être des nôtres? Monsieur le professeur Chambly mit une sourdine à ce caquetage : il fit construire cette petite estrade; si le choix des lectures n'était pas du goût de tous, au moins obtenait-on du silence; et ensuite je pouvais diriger la conversation. Le professeur était un délicat. Nos menus plantureux, mais modestes, n'étaient pas pour lui. Madame Fertendre lui faisait servir dans ses appartements, avant nous, les plats fins qui lui étaient prescrits. Il savait se faire obéir. Il y eut longtemps deux volontés sous ce toit...

— Pardon, mon bon ami, — interrompit madame Fertendre, — vous exagérez... il n'était, selon moi, qu'un peu trop irréligieux.

— Vous voilà bien, Bathilde ! Motus ! C'est présisément le génie de monsieur Chambly qui m'a fait patienter, alors que son caractère, ses exigences... Mais je lui ai de la gratitude ; le professeur a étendu les limites de mes connaissances... Je lui dois beaucoup, de même qu'à François-Xavier Germancin et à quelques autres savants...

Madame Fertendre craignant peut-être que le nom de M. Lelièvre fût prononcé, eut un mouvement involontaire : l'eau de la bouilloire se répandit sur la table ; on sonna... et la servante parut.

Nous retournâmes dans la bibliothèque ; je voulais prendre congé avant la nuit. Mon hôte alla voir si le mécanicien s'apprêtait.

Que se passa-t-il? J'attendis encore un bon quart d'heure, pendant lequel, seul de nouveau avec madame Fertendre, je m'enhardis jusqu'à m'informer du sort des demoiselles Estenezzi. Je savais qu'elles s'étaient trouvées en Pologne, en pleine bataille, chez leur cousin le comte Rzsemoriçki, dont les propriétés sont détruites. Le plus tranquillement du monde, madame Fertendre me raconta ce qu'elle savait.

— Les enfants furent surprises par la guerre, en Pologne. Leur mère leur écrivit, de Vienne où elle réglait la succession de son mari, pour les engager à rester chez le comte Rzsemoriçki. Denise comptait elle-même aller à Lausanne, par l'Italie. Elle y alla, contre vents et marées, monsieur ! Denise, comme son père, ne doute jamais que les choses ne tournent selon ses désirs. Elle ne s'inquiéta pas du sort de ses jumelles Marizika et Olympe. Peu après, le château du comte Rzsemoriçki fût incendié. Mes petites-filles vécurent un mois dans la cave ; elles doivent leur salut à un paysan. On croit deviner qu'Olympe fut asphyxiée, mais elle en réchappa. Monsieur Fertendre s'est enquis; il assure que tout est pour le mieux. Que Dieu soit loué !

— Quelles angoisses pour madame Estenezzi ! — risquai-je.

— Ma fille tient de son père, comme je vous le disais... et puis elle n'a appris le sort des petites que plus tard. Elle priait le bon Dieu pour ses enfants. Ses fils se battaient là-bas... Des gamins encore...

— Cependant, madame, si le hasard avait conduit les garçons sur les terres du comte Rzsemoriçki?...

— C'est vrai ! Vous avez raison ! Nous n'avions pas songé à cela ! On est si occupé ici ! L'exploitation... même dans la chocolaterie, donne du fil à retordre ! Je consacre le temps que je peux à mon époux... Et puis ce fut la mort de l'abbé David... et puis la fuite de ma fille Aline, quand son couvent fut occupé militairement ; et c'est beaucoup de correspondance tout cela ! Le facteur apporte et remporte des lettres chaque jour. Le courrier prend du temps dans une famille dispersée comme la nôtre ! Vous ai-je dit que ma petite-fille Flora Wanting est

infirmière à l'hôpital de Fécamp? Elle vient ici quelquefois, le dimanche. Je ne peux pas trop m'absenter à cause d'Ursule : elle a tenté deux fois de s'enfuir... une idée fixe... elle veut se battre, comme un homme !

Madame Fertendre conserve-t-elle ses lettres de guerre ? Elles doivent contenir des détails que j'aurais voulu connaître ; mais il devenait certain que, dussé-je passer un an seul avec madame Fertendre, je n'obtiendrais rien de plus que ce sommaire.

La pluie se remit à tomber et le vent soufflait de la mer ; il faisait presque nuit quand M. Fertendre vint me prévenir que l'automobile allait avancer ; une nouvelle difficulté dans le service de camionnage obligerait Fertendre à aller ce soir à la gare de Fontaine-le-Dun. Pourrais-je faire un détour pour « l'y porter »? Il reviendrait dans une de ses charrettes, partie depuis le matin avec un chargement. Je le conduisis à la gare, content de l'avoir tout à moi dans la voiture. Sur le seuil, j'entendis à nouveau les cris de la folle.

On distinguait encore la route ; les fermes, les ateliers étaient éclairés, autour du manoir ; Fertendre insista sur le fait que son exploitation avait doublé d'importance en dépit de la guerre et malgré que les hommes jeunes fussent partis :

— Voici le hangar à fumier. J'ai fait construire un toit, le seul de ce genre qui existe en Seine-Inférieure. Les grandes meules sont mises à l'abri, d'un bout à l'autre du domaine. Si vous étiez venu de meilleure heure, je vous aurais fait visiter les différents services, les magasins, les moteurs, les rails à wagonnets, les machines américaines qui réduisent la main-d'œuvre, inventions étrangères *nec plus ultra*, certaines venues d'Allemagne, *naturellement* ! Mon gendre Wanting me les procurait. Wanting est de premier ordre ! Ah ! si je l'avais avec moi ! Mais il a, lui aussi, ses intérêts et ils sont là-bas, en Allemagne ; je crois qu'il y va de temps en temps, étant neutre ; il a même eu des ennuis avec ses employés, depuis qu'on sait ses fils engagés dans l'armée anglaise. Mais il s'arrange ; il faut savoir s'arranger, que diable ! Tant que les hommes n'auront pas compris que les nationalités, les frontières sont des conventions à abolir...

Je demandai à Fertendre si la guerre lui indiquait une ten-

dance nouvelle, dans ce sens. Que pensait-il de la guerre? où en étions-nous?

— Où nous en sommes? — s'exclama-t-il avec véhémence. — Cette guerre est une grande leçon : on n'aboutit à rien par les armes. Cette guerre est le dernier concert des canons; c'est pour cela qu'il faut la subir avec sérénité, ou l'ignorer, pour ne pas interrompre le *travail* — la seule chose sainte sur terre — et préparer la paix mondiale, l'union éternelle dans le labeur. Nos soldats mettraient la crosse en l'air, s'il ne s'agissait pas de détruire, non pas la Germanie, mais le militarisme. C'est déjà un fait plus qu'à moitié accompli, *scientifiquement*. Je ne lis pas les journaux, mais je sais que cela va bien. Mon optimisme est *total* ! Qu'il y ait des retards, des défaillances, enfin les mille et un déboires d'une telle entreprise, rien de plus naturel ! On ne sape pas en un tour de main, jusque dans ses fondements, le criminel nationalisme du guerrier germain. Que chacun se mette à la besogne, courageusement, pour faciliter un vaste industrialisme de l'avenir. Les Allemands sont trop bons philosophes et trop « *matter of fact* » pour ne pas savoir bientôt que les armes ne peuvent *régner*. C'est mathématique !... Et alors, vous subirez leur génie pratique, si vous vous endormez... J'aime, ah ! oui, j'aime la vie, voyez-vous ! J'ai fait le tour des idées, je me suis bâti une philosophie au-dessus de la cohue sanglante, quoique mes pieds soient rivés à cette bonne terre si riche, si pleine de trésors ! C'est l'indolence ou la bêtise des hommes qui gaspillent, au lieu d'exploiter pour leur bien, tant de richesses. J'ai eu autant d'enfants que j'ai pu — ceux que je connais et d'autres aussi... Si mes fils m'avaient compris, ils seraient mes collaborateurs à Montcarme. Mon tort — je veux bien m'en connaître un — c'est d'avoir eu jadis des prêtres autour de nous. Influence de madame Fertendre? Moi-même autrefois, j'ai perdu du temps à me débattre avec la théologie. Si je n'avais pas rencontré les quelques esprits indépendants qui m'affranchirent, où en serais-je à mon âge?...

M. Fertendre resta songeur; il reprit :

— Bah, je serais sans doute là où j'en suis ! Les hommes comme moi tôt ou tard s'affirment. Je respecte la liberté des autres, comme j'exige d'eux qu'ils n'empiètent pas sur la

mienne. Mes enfants sont dispersés. Si je n'ai pas la joie de les avoir autour de moi, j'ai celle de les savoir libres ! Ils avaient envie de partir? Ils sont partis. J'ai des petits-fils autrichiens, j'en ai d'américains, devenus anglais pour la guerre ; tout cela se coordonnera : s'ils ne tombent pas, ils se retrouveront plus tard dans la grande communion des peuples. Le tout est qu'ils vivent ! Je laisse dire, je laisse faire, j'écoute distraitement : les uns critiquent Denise d'être en Suisse, quand ses enfants sont en Pologne, en Hongrie, je ne sais où ! Je ne me demande pas ce que j'aurais fait à sa place. Je suis devenu comme les pères de famille anglais : une fois grands et éduqués, leurs enfants s'envolent. Il y a toujours place à la table paternelle pour celui qui revient. Je laisserai entre les mains des survivants de la guerre un outil bien affûté, de quoi faire de l'argent. L'argent n'est pas seulement le nerf de la guerre, mais le nerf de la vie.

Le léger accent normand de M. Fertendre reprend toute sa saveur de terroir dans le mot *argent*. Il voudrait, dit-il, vivre encore vingt ans, pour voir la reprise des affaires d'abord, puis la réalisation complète de ses espérances, de ses théories, la suppression du nationalisme.

Nous approchions de Fontaine-le-Dun ; la voix tonitruante de cet homme couvrait le bruit du moteur; j'avais conscience d'avoir à côté de moi une Force de la Nature ; je fis craquer une allumette, sous le prétexte de chercher mon parapluie, en vérité pour voir de près le visage de ce vieillard effrayant. Il était rouge, il essuyait son front où perlait la sueur. Tantôt il frappait ma cuisse droite, à la rompre, tantôt il donnait dans mon bras, de son coude osseux. Il me faisait mal. Nous quittions le manoir à la tour ruineuse, où gémit une folle, où languit un sourd-muet, les enfants de ce colosse que soixante-quinze ans ont à peine fatigué, dont le cœur bat comme un métronome toujours au même point. A-t-il jamais eu une affection, une amitié, un amour? *Il aime la vie !* Il aime l'argent ! A soixante-quinze ans, il croit à la vie plus que jamais.

L'automobile stoppa devant la gare. Le chef de station s'approcha avec une lanterne :

— C'est-y vous, m'sieur Fertendre? Y a une demoiselle qui vous cherche, mademoiselle *Vantingue* qui attend grand-

papa. Elle est venue de Fécamp par le train, en congé de son hôpital.

— May? — s'écria M. Fertendre.

Une grande fille brune, l'image de son aïeul, l'embrassa.

— Vous êtes en auto, grand'-dady? Vous me remmenez? J'ai mon « *week end* » : deux jours sans « *invalides* ». Je ne vous ai pas télégraphié ; Granny doit savoir, j'ai écrit que peut-être je viendrais pour les fêtes. J'espère qu'il y aura beaucoup à dîner : *I'm awfully hungry*... un pudding? J'apporte une lobster cuite... Vous savez un des frères est blessé? A l'hôpital, en Angleterre... je crois que c'est Harry ; la note mentionne seulement : Wanting ; j'attends un autre télégramme. Rien de sévère, une balle dans la tête et une dans la jambe...

Et May Wanting avait déjà sauté dans ma voiture, sur les genoux de grand-papa, sans s'être aperçue que je fusse là, heureuse, bruyante, insoucieuse d'une réponse, n'ayant évidemment pas l'habitude d'écouter. Dans la troisième génération, M. Fertendre « *se retrouvait* » en effet !

Le chef de gare revint avec sa lanterne :

— Dites donc, m'sieur Fertendre, on vous a bien ramené mademoiselle Ursule, pas? C'est qu'elle était cachée dans un fourgon à bestiaux, la mâtine !... faut pas lui en vouloir, elle sait pas ce qu'elle fait !

— Bon, bon, merci, mon brave. Elle est sous les verrous, elle ne nous échappera plus...

Je dus, à cause de l'heure, refouler mon désir de faire plus ample connaissance avec miss May, cette autre optimiste. M. Fertendre et miss May seraient remmenés par la charrette à bâche.

La route me sembla plus longue que jamais, de Fontaine-le-Dun à Offranville.

31 octobre.

Dimanche matin. Pluie, vent, rafales. J'attends toujours Duquesne-Brouchet. Je crois encore entendre les plaintes de la pauvre Ursule dans le beffroi de Montcarme. Je n'ai pas dormi, cette nuit. Ce manoir sur la falaise, ces vieillards

que la guerre touche moins que le changement d'horaire des trains de Dieppe au Havre ! Les ouvriers continuent de travailler et Juste Fertendre les surveille avec l'âpreté d'un homme qui aurait encore un demi-siècle à vivre ! Est-ce cela l'optimisme?

Promenade à pied jusqu'à la vue sur Sauqueville. Discussions tout le long du chemin. Le jeune semeur de quatorze ans, avec sa voix de fille, chantait encore ses cantiques ; mais c'était le

... Sauvez, sauvez la France
Au nom du Sacré Cœur.

***

J'attendais une lettre de Paris, de Duquesne-Brouchet, ou de sa femme à la mienne. Quand revindra-t-il? Point de courrier, ce soir.

***

Toussaint, 1er novembre.

Un télégramme de madame Duquesne Brouchet à Madeleine, lui donne rendez-vous demain, à Offranville. « *Affaire urgente.* »

Le vent tombe. Les merveilleuses cloches de l'église d'Offranville lancent depuis hier soir des bénédictions à travers l'espace ; le carillon des grandes fêtes les déverse sur nous, d'heure en heure. Que ne puis-je entendre ici les cloches de Noël? Dans quelques jours, ce sera encore la politique, vue de plus près ; non plus les articles seulement, mais ceux qui les écrivent... N'y a-t-il donc plus de censure? La presse semble se mettre en devoir de dire tout ce qu'elle cachait auparavant. Dans les prudents *Débats*, je lis : « *On escomptait, avec un optimisme trop peu clairvoyant, l'impossibilité que l'on considérait comme très prochaine pour nos ennemis, de trouver les ressources financières indispensables à la continuation d'une guerre où l'on dépense l'argent par milliards... Quelques-uns de nos confrères, prenant à la lettre ces nouvelles tendancieuses,*

prédisaient déjà au commencement des hostilités l'épuisement de l'Allemagne à bref délai... »

Qu'est-ce donc que l'optimisme? Est-ce de ne rien voir?

Que nomment-ils pessimisme? Est-ce donc de regarder en face de soi?

Dimanche prochain, réouverture des concerts par les orchestres Colonne et Chevillard. Il y aura, aujourd'hui, des matinées dans les théâtres de Paris...

Quel hiver devant nous !

3 novembre.

A huit heures, j'ai reçu ce mot de Wilfrid Duquesne-Brouchet ; écriture presque illisible :

« Mon cher ami,

» Vous verrez ma femme à Offranville. Je ne puis retourner à la campagne ; je suis chez une parente ; malade, très malade. C'est fini. Mon cœur n'a plus de force. Je tiens seulement à vous dire *que je ne savais pas mon fils marié*. Il aurait dû ne pas me laisser ignorer sa belle action.

» Pendant que je vous confiais, dans le kiosque, à Longueil, que je n'étais pas honteux de savoir Jean-Paul à l'abri, mon enfant recevait dans le front le volant d'une automobile qui a défoncé sa voiture. Madame Duquesne croit encore que j'avais embusqué son fils : si j'avais pu le faire, *je ne l'aurais pas fait*. La mort a tout de même pris Jean-Paul. La mienne suivra de près.

» Tout est en règle pour les enfants. Mon notaire, maître X... vous mettra au courant. Je vous supplie de bien vouloir vous occuper d'eux. Ma femme ne les verra *jamais*. J'ai auprès de moi, comme garde, notre cousine Henriette qui se considère comme la veuve de Jean-Paul.

» Je vous embrasse.

» Vous reverrai-je? Dès votre retour, venez. Serai-je encore conscient?

» Votre ami,

» W. D. B. »

***

5 novembre, Paris.

Madame Duquesne-Brouchet n'est pas revenue à Longueil, vu l'état de Wilfrid. Nous sommes rentrés hier. Nous allâmes tout de suite rue Cassini. Paris jouit d'un bel été de la Saint-Martin ; le Luxembourg était plein d'enfants en congé du jeudi, qui jouaient sous les quinconces encore feuillus ; il y avait de la paix dans le ciel sans aéroplanes ; la guerre se transporte en Orient ; ici, l'on ne se sent plus opprimé ; chacun reprend ses anciennes coutumes. Les magasins rouvrent ; la circulation est presque normale.

L'hôtel des parents qui ont recueilli M. Duquesne, donne sur les jardins de l'Observatoire et sur cette rue Cassini où quelques artistes logent, à cause de la lumière que leur assurent des terrains non bâtis, et le préau de l'hôpital de la Maternité ; c'est un quartier de studieux.

Madame Duquesne attendait Madeleine, au rez-de-chaussée. Madeleine s'est jetée à son cou ; elle n'a pu voir le visage de Solange, qui ne releva pas son voile. La voix de Solange n'était pas altérée ; elle présenta mademoiselle Henriette comme une bru ; elle traite Henriette comme une veuve. Solange Duquesne-Brouchet a dit :

— Mon plus profond chagrin, c'est que je ne conserverai pas, d'un fils unique et chéri, l'image qu'une mère s'en était faite dans sa fierté.

Madeleine a parlé de la lettre de M. Duquesne ; j'avais sur moi la preuve que Wilfrid n'a fait aucune demande pour l'Etat-major ; je la montrerai plus tard... mais quand?

Il n'a pas été question des orphelins. Solange sait elle que je dois être leur tuteur?

***

Je me rendis auprès du malade. Son lit est en face d'une bay-window, du côté de l'Observatoire ; un vasistas était ouvert sur le parc qui longe la rue Saint-Jacques et dont les pelouses pelées, les marronniers, avec leurs quelques pousses

vertes parmi les feuilles roussies, rappellent ce Longueil où mon ami aurait voulu s'éteindre.

Le malade reposait ; sa respiration était irrégulière. Un médecin me pria d'attendre que Wilfrid se réveillât, mais de rester quelques minutes seulement dans la chambre. Wilfrid m'entendit ; le docteur se retira.

Le repos avait redonné à M. Duquesne-Brouchet assez de force pour qu'à condition de ne remuer pas, il pût, un bon quart d'heure, causer avec moi.

Comme j'allais partir :

— Ils sont là ! — me dit-il ; — la mère et les petits sont dans le cabinet de toilette. Solange ne peut pas me refuser cette dernière consolation ; allez les chercher...

Une jeune femme, couverte de crêpe, poussa vers nous deux enfants qui ne semblaient pas avoir peur ; leur mère les fit taire, et les retint comme ils allaient se précipiter en riant vers le lit

— Regardez ce monsieur... vous lui obéirez comme à papa ; embrassez-le ! — dit Wilfrid.

Le petit garçon devint rouge ; sa sœur me donna une vigoureuse poignée de main, me tendit son front :

— C'est à vous, l'auto cannée avec les roues jaunes? On vous connaît bien sur la route de Varengeville ! Vous aviez un caniche frisé, avant ; est-ce qu'il est mort? Vous en avez un autre? Vous m'emmènerez dans votre auto, dites, quand on sera à Pourville? Je voudrais avoir un caniche ; c'est si drôle, ça a l'air d'un homme !... Papa m'en aurait donné un, sans son accident.

Le garçon courut à moi :

— Oui, on vous connaît bien, vous ! Moi, c'est un chien de chasse que je veux ! Je n'aime pas les caniches ; c'est comme des joujoux ; il y a chez nous les fusils de papa, je chasserai ; puisque papa a eu son accident, on pourra prendre les fusils, dis, grand-père?

La maman sanglota ; elle me pressa la main, baisa celle de M. Duquesne-Brouchet et me fit signe qu'elle m'attendrait pour causer dans le couloir.

Le docteur reparut, désigna le cadran de sa montre. M. Duquesne murmura :

— *Accident* ! Je passerai toujours dans ma famille pour avoir été responsable de ce stupide *accident* !... Cette lettre que je vous ai écrite, que jamais ma femme ne la lise ! Dites-lui que *c'est moi* qui ai marié Jean-Paul ; dites-lui que *c'est moi* qui ai contraint mon fils à passer dans l'Etat-major. Je veux que ma femme respecte la mémoire du père de ces petits-enfants, dont vous serez le tuteur. *Moi* ?... qu'on dise que j'avais perdu la raison. Il y a longtemps que je ne suis plus moi-même ! Il ne faut pas la moindre tache sur le nom Duquesne-Brouchet... Vous jurez, mon ami, de garder ce secret?

J'ai juré.

JACQUES É.-BLANCHE

FIGURES ITALIENNES D'AUJOURD'HUI

LUIGI LUZZATTI

S. Ex. Luigi Luzzatti est une des grandes figures de l'Italie d'hier et il n'a pas renoncé à être encore une des grandes figures de l'Italie d'aujourd'hui. Toutefois, s'il a su grouper autour de lui et de façon à lui faire un cortège d'admirateurs et de défenseurs zélés, de nombreuses personnalités occupant des situations considérables, il possède aussi une collection d'ennemis tenaces et de détracteurs acharnés auxquels sont venus se joindre tous ceux que son attitude hésitante lors des controverses sur la nécessité de l'intervention italienne a révoltés comme un crime de lèse-patrie. Les nationalistes le traitent sans égards et tous les partisans de la guerre se méfient de lui.

A chaque menace de crise ministérielle, son nom est prononcé par ses amis, qui rappellent, non sans raison, qu'il est un des rares anciens présidents du Conseil encore vivants, que son activité surprenante entre toutes a souvent été féconde et salutaire pour la nation, qu'il a, dans le pays et à l'étranger, un prestige incontestable. Mais chaque fois, sa candidature est écartée avec fureur. Un ministère Luzzatti apparaîtrait comme une entreprise de réaction et de fléchissement, comme une préparation sournoise d'une paix sans victoire et sans dignité. On assure que lors de la formation du ministère

Boselli, il a été impitoyablement refusé par Sonnino. Tous deux étaient anciens présidents du Conseil, tous deux d'origine israélite, tous deux conservateurs, mais partisans de réformes sociales, tous deux spécialistes en questions financières et économiques. Il semble que tant de similitudes eussent dû les rapprocher; elles les ont, au contraire, opposés comme des rivaux. Luzzatti aurait dit, avec amertume : « Un méchant Égyptien a chassé un vieux patriote », et se serait rapidement consolé de sa mésaventure. Un très haut sentiment de sa valeur soutient ce vieillard robuste ; il est convaincu que son heure viendra, car il est profondément persuadé qu'on ne pourra pas se passer de lui.

Éloigné du pouvoir, il ne s'est point rangé dans l'opposition. La guerre étant un fait accompli, il l'a acceptée de bonne grâce et on ne l'a point vu se rapprocher des derniers giolittiens ou des socialistes officiels. Bien mieux, puisque la guerre entraînait l'alliance, il a cherché à se créer une autorité particulière en dehors de toute action officielle, dans toutes les questions qui dérivaient de l'une de ces alliances : il a voulu être le spécialiste de l'alliance française. Il est une des rares personnalités politiques d'ici que l'on connaisse bien à Paris, et son nom répété par les journaux, son portrait publié par les illustrés, l'ont entouré de sympathies et sacré l'ami de la France.

Il parle le français avec une aisance, une souplesse d'expressions, une variété d'images que beaucoup de Français pourraient lui envier. Un léger accent vénitien, adoucissant le débit, est un charme de plus; et, soit dans le discours, qui révèle un orateur d'une belle éloquence, habile et lyrique à la fois, soit dans la conversation, qui atteste un causeur spirituel, érudit, d'une large culture et d'idées originales, il triomphe avec grâce et séduit infiniment.

Il m'a parfois fait l'honneur de m'appeler chez lui, dans son cabinet de travail, via Veneto. Intérieur sobre et modeste. N'y cherchez point un étalage pompeux de luxe ni des œuvres d'art somptueuses. Tout est austère et nu. Des rayons et des tables sont couverts de livres, de revues, de journaux. Il n'y a que de l'imprimé. On sent que pour celui qui vit là, l'essentiel de la vie, ce sont les idées, les faits, les chiffres. La seule œuvre

d'art disparaissant à demi sous les papiers, est un buste de marbre, son buste, offert par les associations de secours mutuels de la Vénétie.

Et le maître vous tend la main. Une légende veut qu'il ne donne qu'un doigt, ou deux, selon l'importance des personnages rencontrés ; il ne m'a pas été donné de la vérifier. Et dès qu'il s'est assis, les jambes animées d'un tremblotement d'homme âgé, il vous scrute avec le regard perçant et vif d'un jeune homme, au feu brillant, sous la broussaille blanche des sourcils. Il caresse de temps en temps, d'un geste machinal, sa barbiche blanche et longue qui le fait parfois ressembler aux derniers portraits de Mistral.

Il parle. N'essayez pas trop de l'interrompre ou de l'interroger. Cet entretien est une sorte de monologue auquel vous êtes convié. Il est toujours extrêmement intéressant, d'ailleurs. Jamais banal, jamais de ces sornettes convenues dont se composent la plupart des causeries quotidiennes. Des souvenirs, naturellement, des détails inédits, savoureux, des coins de voile soulevés sur les hommes ou les événements fameux — on a l'impression que rien ne s'est passé d'important dans le monde sans que Luzzatti en fût, — de la littérature, de la philosophie, de la finance, à quoi n'a-t-il point touché ? et de la politique aussi, avec de jaillissants superlatifs pour les amis, des considérations générales, et enfin, comme en passant, la réfutation hautaine de la dernière calomnie que ses ennemis ont fait courir à son sujet, montrent combien dans sa forteresse de livres, il reste informé de ce qu'on dit de lui, sensible au dénigrement comme à l'éloge et combatif. Il sait des choses que personne ne connaît ; il a des documents que seul il possède ; il médite des projets au-dessus des petits hommes d'aujourd'hui.

Il vous quitte, à regret, car l'imprimeur attend la correction des épreuves d'un discours, d'un article pour le *Corriere della Sera* ou la *Nuova Antologia*, ses deux grandes tribunes.

Et l'on redescend les étages, sinon convaincu, tout au moins ébloui et charmé par l'intensité de vie intellectuelle qui flambe encore dans le vieillard et le fait intrépidement rêver à renouveler son pays et l'Europe, à l'âge où tant d'hommes politiques savourent le repos au milieu des honneurs.

***

Luigi Luzzatti est né à Venise, en 1841, d'une riche famille israélite et, dès son plus jeune âge, il attesta qu'il possédait à un haut degré deux qualités précieuses dévolues par le destin aux gens de sa race : l'esprit d'assimilation et l'initiative. A l'école, il primait facilement, à la fois par son intelligence aiguë et par sa résistance au travail ; l'Université de Padoue trouva en lui un précoce lauréat, puisqu'à vingt ans, en 1861, il y était reçu docteur en droit.

Une aventure assez plaisante, mais qui eût pu devenir tragique, le força de quitter momentanément sa ville natale. Déjà averti des bienfaits de l'association et soucieux d'en faire profiter le petit peuple, il avait fondé à Venise une société de gondoliers. Mais toute réunion d'individus, quel qu'en fût le but, était suspecte aux Autrichiens, qui possédaient alors Venise. Aussi, quoique la société des gondoliers n'eût aucune visée politique et ne menaçât en rien l'ordre de choses établi, la police jugea bon de la dissoudre et s'apprêtait à poursuivre son fondateur, quand le jeune Luzzatti, averti du danger qu'il courait, quitta la Vénétie et gagna Milan.

Dans la capitale lombarde, il continua, sur une plus vaste échelle, ses expériences d'association. Il fit une profonde étude du principe coopératif, appliqué en ce moment en Allemagne avec succès par Schultze Delitzch, et résuma ses idées à ce sujet en un livre qui eut du retentissement dans le monde des économistes. C'est à son ouvrage sur les banques populaires et la diffusion du crédit, publié en 1859, qu'il dut d'être appelé à enseigner l'économie politique à l'Institut technique de Milan et d'inaugurer ainsi sa carrière professorale, qui devait être aussi brillante que longue.

Mais Luzzatti n'est pas un théoricien qui ne se soucie point d'appliquer ses idées, laissant ce soin à d'autres, ou qui se complaise dans le seul abstrait. Réalisant, en même temps qu'il concevait, il organisa dans le Milanais et en Lombardie, au milieu de grandes difficultés, une vaste entreprise de banque populaire. Il mena son œuvre de *self help* avec une

grande obstination et un sens de la solidarité sociale remarquablement éclairé.

Il ne se limita point à la coopérative de crédit. Averti par ses relations avec Schultze Delitzch, — ils étaient devenus intimes, — des avantages de la coopérative de consommation, il fut le premier, en Italie, à tenter une semblable entreprise, et à la conduire à bonne fin. Aussi, à la fois par son travail théorique et par ses réalisations concrètes, mérita-t-il de recevoir de Napoléon III, lors de l'exposition de 1867, un prix à titre personnel, et des éloges particuliers. Sa contribution était en effet une des plus importantes du pavillon italien, qu'avait organisé avec intelligence M. Minghetti. Remarqué tout particulièrement par ce dernier, Luigi Luzzatti noua avec lui des relations d'amitié qui devaient avoir une grande influence sur son existence entière.

Mais cet esprit ouvert s'était intéressé aux questions les plus actuelles du droit public. Amené à étudier les rapports de l'Église et de l'État, il choisit comme terrain d'observation la Belgique, et le livre qu'il écrivit sur ce sujet le fit appeler à professer le droit constitutionnel à l'Université de Padoue. Neuf années s'étaient à peine écoulées depuis qu'il avait cessé de s'asseoir sur les bancs de cette Université comme simple étudiant.

Une telle précocité devait l'aider dans sa carrière politique elle-même. Luigi Luzzatti n'avait pas encore atteint l'âge de trente ans, exigé pour l'élection d'un député, qu'il occupait une des hautes charges de l'État. Il le dut à Minghetti, qui, nommé ministre de l'Agriculture en 1869, appela son jeune ami à être son secrétaire général.

Luzzatti, dans ce poste important, continua de se montrer actif et plein d'initiative. Grâce à lui l'Italie fut le premier pays d'Europe où l'on créa des conseils du travail. Il encouragea puissamment l'enseignement technique de l'agriculture et, par diverses autres réformes, marqua dès cette époque, qu'on ne pourrait guère se passer de lui dans les gouvernements qui se succèderaient ensuite.

Le collège d'Oderzo, en Vénétie, l'avait élu député en 1871. Il entra à la Chambre comme conservateur libéral, mais il témoigna toujours une grande sympathie pour les classes

laborieuses. Il a gardé ce caractère dans les postes qu'il a occupés au Gouvernement, encore que la politique italienne l'ait appelé à faire partie de ministères d'opinions bien différentes.

Pendant vingt années, l'activité parlementaire de Luigi Luzzatti fut énorme et d'autant plus admirable qu'elle s'ajoutait à un labeur ininterrompu de savant. Tandis qu'à la Chambre il prononçait sur les questions économiques les plus diverses, depuis le commerce du sucre jusqu'à la réforme des douanes, des discours d'une tenue scientifique admirée par tous, même hors d'Italie, il publiait divers livres où reviennent toujours les préoccupations morales et religieuses. Les plus ardus débats d'exégèse, les plus abstraites controverses philosophiques, trouvaient Luzzatti souriant et habile, aussi bien qu'une question de change ou qu'une discussion de tarifs différentiels. La diversité de ses préoccupations n'en empêchait point la profondeur ; toutes les activités de l'homme intéressaient sa curiosité.

Il reste surtout un moraliste et un économiste. Moraliste, il a publié, sur la liberté de conscience, un travail inspiré par la plus large tolérance intellectuelle. Alors que tant d'autres israélites mettent leurs soins à faire oublier leurs origines, L. Luzzatti n'hésita jamais à prendre le parti de ses coreligionnaires. Économiste, il a écrit des ouvrages sur Adam Smith et de remarquables livres d'enseignement.

Mais le titre de gloire dont il aime à se targuer, surtout en ce moment, est d'avoir été le principal ouvrier du rapprochement commercial franco-italien. Les différents gouvernements l'ont choisi pour être le négociateur de la plupart des traités de commerce entre la France et l'Italie. Tâche difficile entre toutes, puisqu'elle avait à s'accomplir dans une atmosphère de défiance mutuelle, alors que les positions des deux partis étaient prises et que faisait rage la plus meurtrière des guerres de tarifs. M. Luzzatti apporta, dans l'exécution de sa mission, une habileté consommée et un sincère amour de la France. C'est en rappelant qu'il a fait, pour le rapprochement des deux pays, plus que bien des ardents francophiles d'à présent, que L. Luzzatti aime à affirmer que la France est sa seconde patrie. Il en porte, du reste, un gage

dont il est fier : la croix de la Légion d'honneur, et l'Institut de France tint à le compter au nombre de ses membres étrangers ; il y remplaça Gladstone, dont il prononça un éloge d'autant plus ému qu'il avait été lié par des rapports de véritable amitié avec le grand homme d'État anglais.

En 1891, dans le ministère constitué par Rudini, Luigi Luzzatti fut appelé, en raison de ses compétences spéciales, à administrer le Trésor. Son travail patient et prudent lui a valu le titre de restaurateur des finances italiennes ; mais il n'oublia jamais le vieil humanitarisme financier qui l'avait poussé, au début de sa carrière, à fonder les banques populaires. Il est l'auteur d'une loi ouvrière sur les assurances contre les accidents du travail. Il a créé le fonds des pensions de vieillesse. Son attention ayant été attirée par le phénomène de l'émigration, qui avait alors un caractère particulièrement inquiétant, il s'occupa de la régulariser par la création d'une commission gouvernementale. Enfin, c'est à lui qu'on doit la conclusion du traité de travail franco-italien de 1904.

Il atteignit l'apogée de sa réputation de patriotisme et de compétence financière par la conversion de la rente. Il prépara par une politique de sagesse et d'économie cette opération considérable, qui marque le moment où l'équilibre du budget italien, longtemps instable, fut enfin réalisé. Ce ne fut point cependant à lui qu'il appartint de réaliser, comme ministre, cette opération qu'il avait entreprise sous la présidence de Giolitti en 1903. Mais, quoique le nom de Majorani soit attaché au ministère des Finances que glorifie cet événement mémorable, c'est à Luzzatti que sont allés la reconnaissance du pays, les applaudissements unanimes des Chambres, et l'hommage du roi, qui le nomma conseiller d'État à vie.

En 1910, Luzzatti fut président du conseil ; il remplaçait Giovanni Giolitti, mais n'était qu'un intermédiaire placé là par le vieux politicien, en un moment où le gouvernement lui était devenu pénible. Renversé, en 1911, sur la question du suffrage universel, il fut remplacé par Giolitti lui-même.

Sans qu'il abandonnât son mandat parlementaire, ses nombreux travaux scientifiques, philosophiques et littéraires, une intense activité de professeur à l'Université de Rome remplit

alors ses années. Mais il ne perdit pas l'espoir de jouer encore dans la vie publique de son pays, un rôle directeur. La guerre allait-elle lui en donner l'occasion ?

*
* *

Lorsque j'arrivai à Rome, au printemps de 1915, Luzzatti avait, tout au moins dans les milieux où je fréquentais surtout, une assez mauvaise presse. On lui reprochait notamment un article du *Corriere della Sera* publié à la veille de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, où il affirmait solennellement que la crise serait conjurée et que l'on pouvait avoir confiance dans le kaiser pour maintenir la paix. L'erreur était lourde, assurément ; mais beaucoup d'hommes politiques notoires, par toute l'Europe, ne l'ont-ils pas partagée? L'habileté germanique n'avait-elle pas réussi à créer la légende d'une Allemagne pacifique et d'un empereur n'attendant sa gloire que des œuvres de la paix ?

Au surplus, malgré ces reproches, la situation de Luzzatti restait si grande qu'il y avait peu de manifestations s'adressant à l'opinion publique qui ne recherchassent son patronage vénéré. Un manifeste de grande allure annonçant une souscription ouverte pour aider au ravitaillement de la Belgique fut signé de son nom.

C'était déjà prendre parti. Et d'autres hommes politiques, moins importants que lui, et dont on remarque aujourd'hui l'ardeur guerrière, n'en firent pas autant. C'est que, prendre en pitié la Belgique et ses injustes souffrances, c'était se prononcer contre l'Allemagne, contre la guerre parjure qu'elle nous avait faite et les procédés atroces par lesquels elle l'avait poursuivie. Pour beaucoup de consciences italiennes, l'aventure belge fut un critère pour l'appréciation morale des événements : une fois discernés les bourreaux et les victimes, les conséquences de ce verdict peu à peu s'éclairèrent. Il en fut surtout ainsi chez les simples, prompts à traduire une opinion en action. Mais un Luzzatti était trop avisé et trop subtil pour ne pas comprendre et indiquer qu'on pouvait avoir pour la Belgique une compassion généreuse, et être hostile

en même temps à l'intervention de l'Italie dans le conflit européen.

J'imagine que le vieil homme d'État était maintenu dans l'extrême prudence d'une part, par le sentiment qu'il avait de la puissance militaire de l'Allemagne (il avait eu à cet égard trop d'informations sûres, il avait reçu des Allemands eux-mêmes trop de confidences pour ne pas redouter leur victoire). D'autre part, un patriotisme très ardent ne l'empêchait pas d'avoir pour son pays, cette méfiance un peu pusillanime que tant d'hommes politiques italiens, qui avaient été ses contemporains, avaient eue avant lui. Le souvenir des difficultés à travers lesquelles s'était fait le jeune royaume leur faisait paraître téméraires les audaces.

Quoi qu'il en soit, Luzzatti fut hostile à l'intervention et lors des journées quasi révolutionnaires de mai 1915, si Giolitti avait réussi, il eût peut-être trouvé en Luzzatti un collaborateur pour son ministère. Mais la manœuvre de réaction échoua, comme on le sait, et la guerre à l'Autriche fut déclarée. Dès ce moment, en bon patriote, Luzzatti accorda son appui aux ministères Salandra et Boselli qui furent chargés de mener à bien la guerre nationale. Il prit part, malgré son âge, à la campagne de conférences organisée pour la réussite de l'Emprunt.

Son ralliement fut même plus complet que celui de beaucoup de neutralistes de la veille. La plupart de ceux-ci crurent, pendant quelques mois, pouvoir limiter l'action de l'Italie à la guerre contre l'Autriche, et poursuivre celle-ci, en dehors de la guerre européenne et à sa faveur. Une intelligence aussi vive et aussi vaste que celle de Luzzatti ne pouvait commettre cette erreur. Peut-être avait-il redouté le conflit en raison même de sa grandeur, mais il en avait vu de suite toute l'ampleur, et pour lui l'Italie ne pouvait connaître un triomphe valable que contre l'Allemagne et à côté des Alliés. Dans un discours pour le *prestito*, au début de 1916, ne félicitait-il pas ses concitoyens de Venise de confondre dans un même nom détesté les deux variétés de Tudesques, l'Autrichien et l'Allemand ?

Et d'autre part, puisque la Triple Alliance était en morceaux, l'Italie ne devait-elle pas chercher d'autres alliés,

s'engager dans un nouveau groupement de puissances? Parmi celles-ci, la France, plus que la Russie et l'Angleterre, était toute désignée pour son amitié particulièrement précieuse. Luzzatti voulut être l'homme de cette amitié.

Il avait d'autant plus heureusement choisi la voie que l'heure était propice aux manifestations de cette amitié. De part et d'autre, on éprouvait le besoin d'effacer par des effusions retentissantes, des froissements d'amour-propre, des conflits d'intérêts, des années de bouderies qui avaient pendant longtemps séparé les « sœurs latines ». Pour mener à bien pareille entreprise, Luzzatti avait, du côté français, des sympathies personnelles nombreuses et considérables, et il n'avait pas besoin de l'appui de son gouvernement. Ses adversaires persistants et tenaces de Rome et de Milan avaient peu de chances de transporter leurs suspicions jusqu'à Paris.

La réunion de Cernobbio, en septembre 1915, fut le couronnement de ces efforts. Il existait depuis longtemps, et avant la guerre déjà, diverses associations ayant pour objet le rapprochement franco-italien, mais elles n'avaient vécu que d'une assez pauvre vie, somnolente et inerte, malgré tout le dévouement de ceux qui, pendant les périodes défavorables de la Triple Alliance, avaient persisté à affirmer l'entente nécessaire. Les plus importantes étaient le double groupement *Italie-France* et *France-Italie*. Ce furent leurs comités qui prirent l'initiative d'organiser en septembre 1915, à Cernobbio, sur le lac de Côme, une réunion de personnalités italiennes et françaises qu'on désigna sous le nom de *Convegno*.

Certes, ces personnalités étaient venues sans mandat officiel. Mais la plupart d'entre elles, sénateurs, députés, anciens ministres, occupaient ou avaient occupé des situations si importantes, que l'assemblée qu'ils formaient avait une autorité dépassant celle des congrès ordinaires

Si le programme fixé était assez vague, les questions économiques y occupaient du moins le premier plan. C'était affirmer déjà ce que l'opinion et les gouvernements alliés ne devaient consacrer que six mois plus tard : la nécessité impérieuse de l'entente économique à côté de l'entente militaire. L'alliance ne pouvait avoir d'effets complets qu'à cette condition. Le *Convegno* n'eût-il obtenu que ce résultat : contribuer à impo-

ser à l'opinion publique l'intelligence de cette vérité, il n'aurait pas été inutile.

Luzzatti y était venu avec nombre de ses amis, qui lui faisaient une sorte de cour. Avant même que les difficultés relatives à la constitution du bureau et à la présidence fussent réglées, il était le président du congrès. Dans le grand hall de la villa d'Este, sa bienveillance souriante de patriarche s'imposait; il accueillait les arrivants, il faisait les présentations avec une exubérance d'appréciations flatteuses. Comme je remerciais de l'honneur d'avoir été convié, moi Belge, dans cette réunion exclusivement franco-italienne, il coupa court à mes phrases cérémonieuses, en s'écriant avec impétuosité : « Mais, tu sais bien que ze t'aime ! toi et ton pays héroïque ! Si ze n'étais pas Italien, ze voudrais être Belge ! » Et il eut ainsi pour chacun des paroles de bienvenue et de bonne humeur qui mettaient à l'aise, rompaient la glace des premiers contacts et créaient une atmosphère cordiale.

A la vérité, parmi ceux qui l'avaient suivi à Cernobbio, il en était quelques-uns qu'on était surpris d'y rencontrer. Neutralistes d'hier, leur sympathie soudaine pour les Alliés et spécialement pour la France avait quelque chose d'imprévu et d'inquiétant. Je n'ignore pas qu'on en fit grief à Luzzatti ; n'eût-il pas été plus juste de le féliciter d'avoir opéré de pareilles conversions et rallié des hésitants dont l'autorité, d'ailleurs, n'était pas négligeable ?

Ce caractère un peu hétéroclite de la réunion provoqua quelque flottement et il fallut toute l'habileté de Luzzatti pour le dissimuler à son « très cher » Pichon et à son non moins cher Barthou. Dès la première heure, il accapara la direction des débats, tâche d'autant plus ardue que ceux-ci n'étaient guère préparés, et que l'on ne pouvait procéder qu'à des échanges de vues et non suivre un ordre du jour déterminé. Et il me fallut admirer encore la verdeur et l'ingéniosité de son esprit, son attention de tous les instants, son adresse à provoquer des déclarations intéressantes ou à couper court à des discussions fastidieuses, la véritable éloquence avec laquelle il intervint dans certains débats, notamment dans une controverse sur les changes, où il eut des accents émus et presque lyriques, sa claire érudition sur toutes les

questions traitées. Il fut le congrès à lui tout seul. Et plus encore, dans les toasts des inévitables banquets, dans le discours de clôture, ses dons oratoires s'affirmèrent magnifiquement. Il donna rendez-vous à Paris, à Barthou qui emportait la moitié de son cœur; il nous convia tous à Bruxelles, dans la ville libérée, pour continuer l'œuvre commencée.

La réunion de Cernobbio n'eut toutefois pas de lendemain. Son résultat le plus tangible fut la création de la *Revue des Nations latines*, sous la direction de MM. Luchaire et Ferrero; mais le congrès de Paris fut, de mois en mois, ajourné.

Reconnaissons que son utilité était devenue moins évidente. A la suite de la conférence de Paris (avril 1915), les gouvernements alliés avaient décidé la création de conférences économiques, et les études et résolutions de ces délégués officiels faisaient nécessairement passer au second plan les propositions d'initiative privée. D'autre part, la Conférence interparlementaire du Commerce, organisme créé en Belgique avant la guerre, et de caractère international, étant devenue, par le fait de la guerre, un groupement interallié, se réunit à Paris en mai 1915. Une délégation italienne s'y rendit, et le président en fut naturellement Luzzatti, qui trouva des termes heureux pour saluer le président de la République, lors de la réception à l'Élysée. Les jours suivants, dans la séance d'études, il développa un projet de Chambre de compensations, ayant pour but de remédier aux inconvénients du change, et l'on peut dire qu'il retrouva à Paris la consécration de ses succès de Cernobbio. Les journaux lui firent fête et Clemenceau lui-même eut pour lui des paroles d'enthousiasme. Il fut reconnu, proclamé ce qu'il avait voulu être depuis la guerre : le grand Italien ami de la France, et ce qu'il était depuis toujours : le grand expert en questions financières et économiques.

JULES DESTRÉE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

L'ODE A LA FRANCE,
par **George Meredith.**

Il faut remercier M. Maurice Pierrotet d'avoir traduit l'admirable chant que George Meredith composa en décembre 1870. Le grand poète anglais y crie son admiration pour notre patrie « Mère de l'Honneur, Mère de la Gloire, Mère de la Raison » ; il voit dans sa défaite, selon l'antique conception grecque, la punition que les dieux lui envoient pour avoir failli un instant à sa tâche ; mais il a confiance en son avenir : « La douleur qui parcourt tous ses nerfs est créatrice d'une haute victoire... ; la vie ressurgit de la mort de ses fils... et c'est la France, unie à jamais, qui se dresse, renouvelée. » Nous ne pouvons lire sans émotion ces paroles prophétiques, à l'heure où les destins s'accomplissent.

VERS L'E MEILLEUR AMOUR,
par **Marguerite Lanteirès.**

L'auteur a pensé qu'il était opportun d'offrir une lecture reposante et agréable aux esprits obsédés par les préoccupations patriotiques et les inquiétudes personnelles. Mme Marguerite Lanteirès nous conte non sans agrément l'histoire d'une femme délicate mais passionnée qui se débat dans le conflit de ses deux natures. Il y a dans ces pages une certaine grâce émue que nous sentirions mieux peut-être en d'autres moments.

LES LOIS DE LA GUERRE CONTINENTALE,
traduction de **Paul Carpentier.**

M. Paul Carpentier avait déjà publié en 1904 cette traduction du *Kriegsbrauch im Landkriege*, publication officielle du grand état-major allemand. En le rééditant aujourd'hui, accompagné du règlement sur le même sujet annexé à la Convention de la Haye de 1899, l'éminent jurisconsulte a pour but de montrer à la fois les violations anciennes du droit des gens par la doctrine officielle allemande, et ce que la récente pratique de la guerre ajouté à cette conception primitive.

ESSAIS ET PENSÉES,
par **Henry du Roure.**

Des mains pieuses ont recueilli dans l'œuvre inachevée d'Henry du Roure, qui fut parmi les héros et les victimes de cette guerre, ces pages de nature très diverse, mais que consacre également la noble mémoire de leur auteur. Les unes sont des improvisations un peu fugitives ; c'est la part du journalisme. Les autres, plus mûries, plus denses, retiendront davantage l'attention des lettrés et contiennent une riche matière de sentiment et de pensée. On les lira toutes avec intérêt et émotion.

DU FER, DU SANG, DES LARMES,
par **Jean Styka.**

On sait quel artiste original et vigoureux peut être M. Jean Styka, le crayon ou le pinceau à la main. Il est aussi un vrai poète... Ces vers, qu'illustrent les dessins de l'auteur, le prouvent surabondamment.

L'AUTRICHE A VOULU LA GRANDE GUERRE,
par **Pierre Bertrand.**

L'intérêt des écrivains et du public français, depuis deux ans, s'est surtout porté sur notre principal ennemi. M. Pierre Bertrand a voulu tirer de l'ombre la principale des alliées et complices de l'Allemagne, et mettre en pleine lumière les responsabilités de l'Autriche dans la préparation et le déchaînement de la guerre. La publication de ce gros livre soigneusement documenté est très opportune à l'heure où la première, l'Autriche, faiblit sous la poussée d'adversaires toujours plus nombreux.

LA MORALE GRISE,
par **C. Roubeau.**

Ce roman n'est nullement en grisaille comme le titre semblerait l'indiquer ; il abonde au contraire en péripéties violentes et rapides comme un bon film de cinéma. La « morale grise », c'est-à-dire celle qu'inspirent la prudence et l'égoïsme, ne finit par triompher qu'après une série de catastrophes émouvantes. On trouvera dans le livre de M. Roubeau des pages intéressantes sur la population spéciale de la Nouvelle-Calédonie.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.